T. XLI — N° 1 25 Février 1936

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

DOCUMENTS

Billet de Christianus

Contre la violence

Nous savions déjà depuis longtemps que notre époque n'était pas rassurante. Voici maintenant que non seulement la menace, mais la violence déclarée, veut prendre droit de cité parmi nous.

C'est déjà un désordre inquiétant que la haine déploie ses menaces contre les hommes et les institutions. La haine devenue comme la respiration de la vie publique et la raison d'être des hommes attentifs au sort de la cité, cela ne témoigne pas pour la santé du corps social. Bien sûr, soyons modestes en nos espérances et n'attendons pas pour demain matin que la vertu commande aux hommes. Mais quand nous contemplons le déchaînement de paroles haineuses et les gestes de violence affolée qui s'installent dans nos mœurs, nous avons le droit de dire que ces mœurs sont bien malades et que l'inquiétude de tant de citoyens, encore réfractaires à l'esprit de haine et de violence, n'est point un luxe.

Qui rendra confiance aux âmes dans ce chaos et parmi ces fous ?



Un homme, qui ne jouit pas de la sympathie générale, a été attaqué et mis à mal de la façon la plus ignominieuse. J'ai de solides raisons pour n'être pas d'accord avec les pensées et les actes de ce meneur socialiste. Et si je n'étais tenu de demeurer fidèle aux enseignements du seul Maître qui m'agrée, je penserais peut-être que, si M. Blum a failli se faire écharper, il l'avait bien un peu cherché : pour excuser cette

mauvaise pensée, je dirais, — comme j'ai entendu dire, — que ce n'est pas impunément que l'on s'arroge la mission de secouer chaque jour les fondements de « l'ordre établi », et qu'il faut s'attendre, en cette besogne, à soulever des colères, des rancunes, des haines; j'ajouterais que ces haines peuvent un jour, à l'improviste, se manifester dangereusement; et qu'y a-t-il en toute cette bagarre que légitime rançon de trop insolentes audaces et vigoureux avertissement d'une « opinion » mécontente ?

Hélas ! misérables arguments ! Une seule riposte les dissipe et les confond : la violence est le refuge des faibles. Quand je ne comprends pas ou que je n'ai plus rien à répondre, je cogne, je cogne jusqu'à ce que j'aie raison...

Il faut d'ailleurs préciser que ces arguments sanglants n'ont même pas cette prétention logique. Combien parmi ceux qui ont assailli le doctrinaire socialiste connaissent la doctrine de leur victime ? Leur geste n'a pas la valeur d'une réfutation. Par surcroît, les circonstances, — l'agression à cent contre un, — lui ôtent toute élégance... Mais ce ne sont là encore que considérations mineures : ce qui est grave, c'est la psychose de violence et de guerre civile qui s'est installée en des esprits français. La violence règne. Ses lois sont sanglantes.

Or, au risque de mécontenter les esprits frivoles ou partisans qui confondent trop souvent la force et la violence, il faut répéter que la violence n'est pas une vertu. La violence est un mal. Pour tout le monde, en toute circonstance, sous toutes ses formes. Elle ne comporte d'excuses, — jamais de raisons, — qu'en des cas si rares et avec des conditions si exigeantes qu'elle ne saurait être que la dernière ressource avant le désespoir. Même alors, elle ne cesse pas d'être un mal. A plus forte raison le demeure-t-elle quand elle prétend être une forme habituelle des rapports entre citoyens. Il n'y a que les imposteurs pour faire de la violence une vertu politique.

Une fois de plus, ce sera aux chrétiens de témoigner pour la paix et la sagesse et la concorde. Eux, ils savent qu'ils sont, par vocation, contre toute imposture, toute haine, toute

violence. Aucun argument d'opportunité ne saurait prévaloir contre leur volontaire fidélité à la vertu de charité, qui est d'abord intelligence, prudence, douceur. Le paradoxe du « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre » *est leur force. Le respect qu'ils montrent aux personnes, leur parti pris de récuser la violence leur confèrent une autorité plus sûre pour combattre les erreurs de la pensée et pour mettre en garde leurs concitoyens contre les doctrines pernicieuses. C'est un signe de malheur que le respect des personnes et le souci de la sérénité dans les débats qui intéressent la chose publique s'effacent pour laisser libre champ aux entreprises de la violence haineuse. Il faut conjurer ce malheur, autant qu'il est en nous. Rien de bon ni de salutaire ne peut venir par des voies impures. Le désordre seul peut gagner quelque chose à des mœurs désordonnées.*



Il ne suffit pas de réprouver un geste inqualifiable. Il faudrait aussi nous bien persuader d'une vérité élémentaire : sous peine de faillir à notre dignité même, nous devons nous porter garants de la pureté des actions temporelles. Je voudrais, si quelque chose va mal dans la république, qu'avant d'accuser personne, nous dressions le bilan de nos carences. Quand la violence se déchaîne, où est la force de notre douceur ? Quand l'erreur s'empare des esprits, où est la lumière de notre vérité ? Quand les haines versent sauvagement le sang, où sont nos efforts pour jeter le déshonneur efficacement sur tous les moyens impurs et pour donner au monde le goût de la pureté ?...

Si nous ne sommes pas au premier rang pour mener ce combat, si nous ne créons pas un climat politique où la charité et l'intelligence ne soient pas communément bafouées, pourquoi voudrions-nous que le péché ne soit pas le maître ? Le péché, dans la société, tient la place que la grâce laisse vacante. Le règne du péché est le signe de notre absence. Et je n'ai pas confiance en l'avenir d'une cité d'où les chrétiens sont absents.

CHRISTIANUS.

Vie de Jésus

Les derniers jours

Le repas chez Simon

Un dernier repos avant les ténèbres, encore un peu de chaleur humaine : Jésus, recru de fatigue, n'ira pas directement de Jéricho à Jérusalem. Il lui faut contempler une fois encore des visages amis, ce Lazare qui ne se souvient pas du rivage des morts d'où le Christ l'a retiré. L'affairement de Marthe, bien loin de l'irriter, lui sera cette fois non moins doux peut-être que la contemplation de Marie; car ceux qui vont mourir aiment être bercés et comblés d'humbles prévenances. C'est le samedi, le sixième jour avant la Pâque.

Un lépreux qu'il avait guéri, nommé Simon, le pria à dîner avec Lazare et les deux sœurs. Marthe, selon sa coutume, servait.

Non, cette Marie qui entra dans la salle avec une livre d'un parfum de nard ne saurait être la même femme que cette pécheresse qui arrosa de larmes ses pieds. Ce n'est pas que la contemplative se croie meilleure que la repentie. Marie a atteint à ce degré d'amour qui lui révèle sa propre misère et qu'il lui reste d'imiter humblement le geste de la courtisane. Elle entra donc comme avait fait l'autre, avec un vase de parfum.

Une atmosphère de fièvre régnait autour de

l'homme qui, après avoir ressuscité Lazare, allait, à la tête du peuple, forcer les portes de Jérusalem, braver les Pontifes et les Romains eux-mêmes. L'espérance chez beaucoup l'emportait sur la crainte. D'autant que l'adversaire hésitait : impossible de se saisir du Nazaréen pendant la fête sans ameuter le peuple. Le Conseil avait détaché auprès de lui quelques observateurs. L'homme de Quérioth leur montrait de l'égard, en conservant une certaine réserve : jusqu'à la dernière minute, impossible de prévoir comment tournerait l'aventure. En homme sage, il se tenait donc sur ses gardes, attentif à profiter de l'événement, et en secret amassait un pécule dérobé à la bourse commune : toujours autant de pris.

Un seul cœur, averti par l'amour, discernait dans cet homme couché, dans ce Jésus, une créature à bout de course, un cerf rendu, qui serait demain la proie des chiens. Depuis tant de semaines il tourne autour de la ville, errant de retraite en retraite! La lampe n'a plus d'huile. Seule reste à Jésus la force de supporter et de souffrir. On imagine ce regard qu'échangent cette sainte femme et le Fils de l'homme. Les autres ne voient rien. Mais lui sait que Marie a compris, tandis que le vase d'albâtre se brise et répand son parfum. Et Marie humblement, comme la pécheresse, essuie, avec ses cheveux, les pieds adorés.

Et tout à coup cette voix de Judas, qui les fait frémir, elle et lui : « On pouvait vendre ce parfum deux cents deniers et les distribuer aux pauvres! » Jésus tient sous son regard ces deux âmes, l'une consumée d'amour, l'autre d'avarice et de haine. Il n'a jamais parlé à Judas qu'avec une grave dou-

ceur, comme intimidé par l'horreur de ce destin :

— Laissez-la ; pourquoi lui faites-vous de la peine ? C'est une bonne action qu'elle a faite à mon égard, car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et toutes les fois que vous voudrez vous pourrez leur faire du bien ; mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour sa mémoire.

Lui-même annonce sa sépulture ? Judas se rapproche des scribes qui observent... Il n'a retenu que ce mot : sépulture. Il ne voit pas au-delà de l'immédiat. Cette brusque illumination sur les siècles qui viennent : « Partout où cet Evangile sera prêché, dans le monde entier... », n'éclaire pas ce cœur nocturne. Lui aussi, peut-être, est-il saisi par les signes de lassitude et d'usure qui apparaissent dans Jésus : un homme fini. Et il en est encore à exiger des témoignages d'idolâtrie comme en inventent ces femmes qui lui lèchent les pieds !

Le soir était venu. Une foule s'amassait à Béthanie, accourue de Jérusalem pour voir Jésus et Lazare. A cette même heure, les Princes des Prêtres réunis en conseil cherchaient le moyen de les faire périr tous les deux. Nous savons par saint Jean que le Seigneur passa cette dernière nuit à Béthanie, sans doute dans la maison des deux sœurs et du frère. Les disciples étaient occupés avec tout ce petit peuple exalté qui se préparait à accueillir le Rabbi : car l'entrée à Jérusalem était fixée au lendemain. Pour lui, il veillait entre ces trois cœurs. Jean devait être là aussi (le seul des évangélistes qui

semble avoir bien connu Lazare). Peut-être Marthe elle-même demeura-t-elle tranquille, cette nuit-là, aux pieds du Maître. Peut-être Jésus avertissait-il Marie, en lui montrant son humble sœur : « Elle aussi a la meilleure part qui est de servir les pauvres (les pauvres sont moi-même) sans perdre jamais le sentiment de ma présence. » Au bord de cet océan de souffrance, le Fils de Dieu accepte, par humilité, ce réconfort : être aimé de ceux qu'il aime. Il a tout de même connu ce bonheur dont il n'avait pas besoin, lui qui ne recevait rien que de son Père. La maison était pleine du parfum de nard. Marthe avait dû ramasser avec soin les morceaux du vase d'albâtre, et elle les gardait au creux de sa robe. En voyant les yeux fidèles ouverts et levés vers lui, pleins de tendresse et d'angoisse, Jésus songeait-il aux paupières appesanties de ses trois plus chers amis, durant cette nuit de veille, maintenant toute proche ?

Les Rameaux

A l'aube, ils durent le supplier : « Surtout ne passez aucune nuit dans la ville, venez vous cacher ici, le soir. » La foule battait la porte. On lui avait amené un ânon. Il se hissa sur la bête et s'avança au milieu de cris aigus d'enfants et de femmes. Des mains agitaient des rameaux. Le voilà donc ce jour dont avait rêvé l'homme de Quérioth ! Il avait cru que le Maître, à la tête d'un peuple armé et fanatisé, la couronne au front, eût fait trembler les Romains devant sa toute-puissance... Et cet espoir aboutit au triomphe dérisoire d'un Rabbi exténué, déjà promis à la potence, d'un hors-la-loi qui donne

tête baissée dans le piège, au milieu d'une populace imbécile. Ils peuvent jeter leurs vêtements sous les pas de l'ânon et acclamer le Nazaréen comme Fils de David et Roi d'Israël; chacun de leurs hosannah ajoute une épine à sa couronne, une pointe aux lanières des fouets qui le flagelleront.

Les Pharisiens protestaient : « Vous n'avez pas honte ? Faites-les donc taire! » Alors le pauvre triomphateur, du haut de son âne, leur jeta le défi sublime où le Dieu se livre : « Si ceux-là se taisent, les pierres crieront! »

Déjà apparaissaient, dans le soleil du matin, la ville et le temple. Le Christ n'en détournait plus les yeux. Lazare a eu ses premières larmes. C'est sur la ville maintenant qu'il pleure. Il ne la maudit pas, il déchiffre son effroyable histoire; il gémit : « Si tu connaissais, toi aussi, en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Le lundi saint

Jérusalem, à l'approche de la fête, regorgeait de Juifs et même de Gentils. « Qui est-ce ? » demandait-on. « Nous l'avons vu de nos yeux... Il a ressuscité Lazare à Béthanie... »

Les Pontifes discutaient : Comment l'arrêter en plein jour, au plus épais de ce peuple fanatique ?

Judas Iscariote savait-il où son Maître passait les nuits ? Pour l'instant, à peine descendu de l'ânon, il ne se cachait plus. « Seigneur, avaient demandé plusieurs Gentils à Philippe, nous voudrions bien voir Jésus. »

Si le grain ne meurt...

Il se trouvait, à ce moment-là, dans l'enceinte du temple et annonçait cette heure où le Fils de l'homme allait être glorifié. Quelle sombre gloire! A l'entendre, pour triompher il faut mourir, pour sauver sa vie, la perdre : « Si le grain de blé qui est tombé à terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits... » (La terre connaissait d'avance le secret du renoncement créateur, de la souffrance rédemptrice. Ce mystère était inscrit dans la nature.)

Aussitôt après ces paroles, Jésus s'interrompt. On croit voir sa main tremblante glisser de son front à ses yeux, comme pour ne pas voir, à deux pas de lui, cette porte ouverte sur les ténèbres : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? » L'homme en lui se débat; l'agneau sent l'abattoir, ne veut plus avancer, se raidit : « Père, délivre-moi de cette heure! » Mais aussitôt il se reprend : c'est pour cette agonie et pour cette mort qu'il est venu. Ce n'est plus au peuple qu'il s'adresse mais à lui-même, pour se conforter, lorsqu'il jette ce cri de victoire : « Et moi, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » Tout; et ceux même qui le tortureront. Et toutes les choses aussi, et la chair purifiée de Lazare.

On le harcelait de questions absurdes. Il allait

mourir, la partie était jouée, et personne encore n'avait compris. Voici venus les derniers jours : plus jamais l'auteur de la vie ne toucherait la terre de ses pieds, ni, avec ses mains, les fronts des enfants; et ils n'étaient pas éblouis de certitude! A bout de forces, ce vaincu ne pouvait plus que répéter d'une voix affaiblie : « Je suis la lumière! La lumière n'est plus au milieu de vous que pour un peu de temps... Soyez des enfants de lumière. »

. . . .

Le jeudi saint

Chaque soir le ramenait à Béthanie. L'angoisse de ce qu'il allait souffrir, il l'éprouvait déjà : toute la Passion existait dans sa pensée, il la vivait, coup de fouet par coup de fouet, crachat par crachat. Il traînait déjà ce bois. Vit-il sa Mère en ces derniers jours ? Peut-être sortait-elle enfin de sa nuit parce qu'il n'avait plus la force de la repousser. Les disciples observaient leur Maître et se taisaient, se raccrochant à sa promesse : Il reviendrait bientôt quoi qu'il dût arriver, comme cet homme parti en voyage et qui frappe à la porte, la nuit, ou au chant du coq... Oui, ils veilleraient. Un soir, l'un d'eux dut demander aux autres : « Où est Judas ? »

Quelqu'un répondit que l'économe n'osait plus reparaître dans la maison de Béthanie après ce qu'il avait dit au sujet du parfum de nard. Et Jésus, qui sans doute marchait le dernier, courbé sous le poids de l'arbre invisible, voyait en esprit le plus raisonnable de ses disciples, dans ce moment même, traitant avec le vainqueur, sur la base de trente de-

niers : « Pour la forme, devait-il leur dire, pour ne pas vous désobliger... »

La dernière nuit avant celle de l'agonie, le jeudi, au chant du coq, il avertit Pierre et Jean d'aller à la ville préparer le repas pascal. La Pâque de cette année-là tombait le jour du sabbat. Pourquoi le Christ voulut-il la manger non la veille, comme tous les Juifs, mais l'avant-veille ? Il savait simplement que le lendemain ce serait lui l'agneau immolé.

Sans doute un ami était-il averti, qui attendait les deux disciples à la porte de la ville. Il avait été entendu qu'il porterait une cruche d'eau pour que Pierre et Jean le reconnussent. Ce frère avait disposé au premier étage de sa maison les tapis et les coussins autour de la table basse, et fait immoler au Temple l'agneau rituel.

Jésus marchait absorbé dans son amour : « Avant la fête de Pâque, écrit saint Jean, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde les aima jusqu'à la fin. » A peine arrivés, ils se disputèrent les places autour de lui, inconscients de ce jour et de cette heure. Jean se coucha à sa droite. L'homme de Quérioth devait être le plus proche de l'autre côté, puisque Jésus put lui donner de sa main une bouchée trempée dans le plat.

— J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir.

Cette épaule sur laquelle allait s'abattre un arbre, une potence, reçut en ce moment le poids vivant d'une jeune tête. Selon le rite, Jésus bénit la première coupe de vin. Mais les disputes avaient repris. Comme chacun prétendait être le plus grand,

il leur rappela que parmi eux le plus grand devait être le plus petit :

— Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

Et cherchant aussitôt le plus grand abaissement, il leur lava les pieds, lui, l'Auteur de la vie. Il lava les pieds de Judas qui ne s'en défendit pas. Seul Pierre se débattait, protestait. Il fallut que le Christ le menaçât : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas part avec moi! » Et Pierre : « Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête... »

Jésus aurait souri dans un autre moment. Cette âme pure et simple de Céphas resplendit, mais en même temps, tout près de lui, s'élève cette odeur de corruption et de mort spirituelle que le Seigneur ne peut plus supporter. Il ne se contient plus et murmure :

L'odeur d'une âme

— Vous êtes purs, mais non pas tous. (Il se reprend aussitôt) : Vous m'appelez Maître et Seigneur, et avec raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres.

L'odeur de cette âme le tourmente. Il ne peut plus supporter cette odeur. Les onze autres n'ont rien deviné, rien compris. Peut-être n'aiment-ils guère leur camarade, trop près de ses sous, comme on dit. Mais enfin il a raison de défendre la bourse commune; un peu sournois, mais chacun a sa nature. Jésus n'a plus la force de dissimuler :

— En vérité, je vous le dis : l'un d'entre vous me trahira.

Cette parole éclate dans la salle assombrie où ces

treize Juifs sont couchés, autour d'un plat qui fume. Un silence, et chacun de ces pauvres gens s'interroge lui-même, examine sa conscience et tous harcèlent le Maître : « Est-ce moi ? Mais non, ce n'est pas moi ! » A la gauche du Christ, tout près de son oreille, la voix de Judas tremble : « Maître, serait-ce moi ? »

Aucune bravade : sans doute il ne savait pas encore; il hésitait. Tout au fond de son être une lutte le déchire, — lutte désespérée, au sens le plus fort, et que tout chrétien connaît : lorsque l'âme, blessée à mort, se débat, sachant qu'à la fin elle sera vaincue. Ce Jésus, Judas l'a aimé et l'aime encore peut-être malgré ses déconvenues, sa rancune, son désir de n'être pas solidaire du plus faible. Les trente pièces d'argent valent surtout comme signe de son alliance avec le gouvernement. De toutes manières, le pauvre Jésus était perdu. Judas se sent défaillir; son angoisse n'est pas jouée quand il demande : « Maître, serait-ce moi ? » Lui seul dut entendre la réponse donnée à voix très basse et qui le fixait à jamais : « Tu l'as dit. »

Et de nouveau le Seigneur livre son secret, d'un accent déchirant, parce qu'il venait de perdre un de ses petits, parce que ce Judas était un de ceux qu'il avait choisis, un peu moins aimé que les autres, peut-être; mais durant ces trois années, il avait dû y avoir entre eux, dans telle ou telle circonstance, de tendres paroles échangées, un pardon donné et reçu.

— Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit. Mais malheur à l'homme par qui est trahi le Fils de l'homme. Il eût mieux valu pour lui n'être jamais né.

Dans le lourd silence qui suivit, Pierre, qui était à la dernière place, fit signe à Jean, couché sur l'épaule de Jésus, pour lui demander : « De qui parle-t-il ? » Jean n'eut qu'à lever les yeux et qu'à remuer à peine les lèvres pour être compris : « Seigneur, qui est-ce ? »

Peut-être Jésus se fût-il retenu de le confier à aucun autre. Mais, arrivé sur les confins de sa vie, dans cette halte dernière, que peut-il avoir encore de caché pour celui qu'il entend respirer une dernière fois ? (que cette tête pèse peu et que la croix sera lourde!) Il lui souffle donc :

— C'est celui à qui je présenterai le morceau de pain que je vais tremper.

Et, ayant trempé le pain dans le plat, il tendit la bouchée à Judas, qui, assis de l'autre côté, avait dû entendre; du moins avait-il vu la tête du Christ se pencher sur celle de son préféré. A cette seconde précise : « Satan entra en lui. » Fou de jalousie, ce Judas; trop fin pour ne pas avoir compris qu'on le tenait à l'écart, que si Jean était le plus aimé, lui avait toujours été le moins aimé... La haine qui se déchaîne dans ce malheureux, tout à coup, haine angélique, le Fils de l'homme n'était plus en état de la supporter, lui qui avait à souffrir encore toute la Passion. Cette présence réelle, substantielle, de Satan dans une âme créée pour l'amour excédait ce qui lui restait de forces. Il le supplia donc :

— Ce que tu as dessein de faire, fais-le vite.

Les autres crurent qu'il l'envoyait distribuer des aumônes ou acheter ce qu'il fallait pour la fête. Judas, fou de haine, se leva. Puisque le Maître l'envoyait à son destin, pourquoi y aurait-il résisté, lui qui n'avait jamais reposé sa tête sur aucune épaule ?

Le cœur du Christ n'a jamais battu contre son oreille. Il avait été aimé juste assez pour être inexcusable de trahir. Sa rancune l'étouffait. Il ouvrit la porte et entra dans la nuit.

L'eucharistie

Ceux même des Apôtres qui ne savaient rien sentirent l'atmosphère s'alléger. Peut-être Judas avait-il laissé la porte entr'ouverte. Le Maître avait baissé les yeux et tous regardaient ce visage familier et qu'ils ne connaissaient pas, qui n'était jamais le même, sans cesse pétri et repétri par des sentiments inconnus, inhumains. Il tenait un morceau de pain entre ses doigts. Il le rompit, de ses mains saintes et vénérables, et leur en distribua les morceaux en disant :

— Prenez, ceci est mon corps.

« Il prit ensuite une coupe et, après avoir rendu grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit :

« — Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour un grand nombre. Je vous le dis, en vérité, je ne boirai plus jamais du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau dans le Royaume de Dieu. »

Que comprirent-ils, ceux qui venaient d'avoir part à ce corps et à ce sang ? Le Fils de l'homme était là, couché au centre de la table, et en même temps chacun d'eux le sentait frémir au dedans de soi, palpiter, brûler comme une flamme qui n'eût été que rafraîchissement et délices. Pour la première fois, en ce monde, se consommait la merveille : posséder ce qu'on aime, s'incorporer à lui, s'en nourrir,

ne faire plus qu'un avec sa substance, être transformé en son amour vivant.

C'est aux paroles qu'aussitôt après Jésus prononça que nous pouvons mesurer l'amour dont les disciples débordaient; car il les appelle : « mes petits enfants », ces hommes rudes et dans la force de l'âge; et comme une gorgée de sang, la tendresse jaillit tout à coup de ce cœur que la lance va ouvrir :

— Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps. Vous me chercherez, et comme j'ai dit aux Juifs qu'ils ne pouvaient venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant. Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Il s'adresse à Simon. Le Prince de ce monde, cette nuit, sera déchaîné ; et eux-mêmes, les pauvres enfants, vont être criblés... Ce sera à lui, Pierre, une fois l'épreuve finie, de confirmer ses frères... Impétueusement, l'Apôtre l'interrompt, il est prêt à aller avec Jésus, et en prison, et à la mort. Jésus discerne en lui, à cette minute, la goutte la plus amère du calice qu'il va boire. Car cet homme, le plus fort de tous, et qui crie, transporté d'amour et de confiance, à l'aube du jour le reniera trois fois. Jésus l'en avertit doucement. Mais Pierre, hors de lui, insiste :

— Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas!

Et tous protestaient avec Céphas. Ils avaient quitté la table et entouraient ce Jésus dont le regard, glissant par-dessus leurs têtes, fixait cet arbre nu dressé au milieu de la nuit du monde, ce poteau

qu'il était au moment de toucher enfin. Les Onze comprennent que c'est fini de rire et d'étonner les Juifs par des miracles. Sans effort, ils font les braves : « Il y a ici deux glaives... » Jésus hausse les épaules : « Certes, c'est bien assez! » Ce n'est pas d'épées dont ils ont besoin, mais de foi : « Que votre cœur ne se trouble point... » Ils savent où il va, ils en connaissent le chemin... La voix naïve de Thomas s'élève :

— Mais non, Seigneur, nous ne savons où vous allez; comment donc en saurions-nous le chemin ?

Jusqu'à la fin, ils prennent chaque parole dans son sens le plus matériel. Jésus lui dit :

— Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi.

Et comme Philippe lui coupe la parole : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus répond :

— Il y a longtemps que je suis avec vous, et vous ne m'avez pas connu. Philippe, celui qui me voit a vu aussi le Père.

Il ne s'irrite plus de cette inintelligence qu'il n'a pu vaincre, mais que l'Esprit surmontera. Le petit groupe s'est resserré autour de lui. Comme tous les hommes qui craignent de mourir, ils ne sont plus que des enfants effrayés par la nuit. Et le Fils de l'homme, dont l'amour s'épandait autrefois en paroles violentes et amères, déjà brisé, déjà rompu avant le premier soufflet, avant le premier coup de verge, les prend sous son aile, les réchauffe de paroles où l'homme et le Dieu se trahissent tour à tour : quelle tendresse et quelle puissance! Et il les introduit dans le mystère de l'Union.

— Je ne vous laisserai point orphelins; je vien-

drai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, parce que je vis, et que vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure.

Un grand calme règne maintenant parmi eux, ils n'ont plus peur. Ils sont les amis de Jésus, unis à lui et en lui. Ils goûtent déjà avec surabondance l'héritage qu'il leur a promis : cette paix ardente.

— Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne la donne pas comme la donne le monde. Que votre cœur ne se trouble point.

L'heure approche. Il ne peut plus demeurer en place : « Levez-vous, partons d'ici. » Il les entraîne hors de la pièce, s'arrête un instant dans le vestibule. Jamais il ne leur a parlé comme cette nuit. Maintenant ils savent que leur ami est Dieu, et que Dieu est amour. Et celui qui a reposé sa tête sur l'épaule du Fils de l'homme retient pour toujours chaque parole.

— Je suis la vigne, vous êtes les pampres. Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour... afin que ma joie soit en vous...

Qu'avaient-ils besoin de comprendre autre chose ? Toute la Loi nouvelle tenait dans un seul mot le plus profané dans toutes les langues du monde : amour.

— Ceci est mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Ils ne l'ont pas choisi, ce Maître adoré; c'est lui qui les a choisis du milieu du monde. Le monde, qui est rejeté, les hait, comme il hait le Christ, ils seront persécutés pour leur amour, mais l'Esprit sera sur eux.

Les Onze, de nouveau, se troublent parce qu'il leur a dit : « Encore un peu de temps vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me reverrez... » Jésus plein de pitié voudrait d'avance les persuader de leur joie lorsqu'ils auront bu et mangé avec lui ressuscité :

— En vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, tandis que le monde se réjouira; mais votre affliction se changera en joie. La femme, lorsqu'elle enfante, est dans la souffrance parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde...

Ils sont comme brûlés par ces paroles. C'est avec une sorte d'enivrement qu'ils l'interrompent : « Voilà que vous parlez ouvertement et sans vous servir d'aucune figure. Maintenant nous voyons que vous savez toute chose... Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. »

Le Fils de l'homme, qui, durant trois années, a tant souffert de leur manque de foi et de leur lenteur à comprendre, ne se réjouit guère de cet éclat. Il soupire : « Vous croyez à présent... » Et, tout à coup, d'une voix dure ;

— Voici que l'heure vient, et déjà elle est venue, où chacun de vous s'enfuira dans sa maison et vous me laisserez seul.

Mais tout de suite, devant ces pauvres visages désolés, il se reprend. Non, ce n'est pas à ses bien-aimés qu'il en veut. Toute la misère qui les accablera, il la connaît déjà, il la souffre. Les Onze seront les plus faibles, de même que cette nuit leur Maître, terrassé, déjà touche des épaules. Et pourtant, comme il se redresse tout à coup, ce Nazaréen de la basse classe que guette la force armée, ce Juif hors la loi qui va être couvert de crachats dans un corps de garde! De quel ton souverain il jette le défi qui, au-delà de ses juges, de ses bourreaux, au-delà même de César Tibère, atteint le triomphateur angélique de cette nuit :

— Prenez confiance, j'ai vaincu le monde!

Gethsémani

Voici le moment d'entrer dans la nuit. Quand il aura franchi ce seuil, sa Passion commencera. Il récite l' « hallel », qui est l'action de grâce pascale, et pousse la porte. Il descend, contourne le Temple que la lune de Pâques éclaire, atteint un enclos au bas du mont des Oliviers. La petite troupe, depuis que Jésus est traqué, dort souvent dans ce jardin, appelé Gethsémani parce qu'il s'y trouve un pressoir pour les olives. C'était leur refuge habituel lorsqu'ils ne poussaient pas jusqu'à Béthanie.

Les Onze, cette nuit, ne font rien qui leur paraisse extraordinaire : à leur habitude, ils dormiront par terre, dans leurs manteaux. Le Maître prend avec

lui Pierre, Jacques et Jean et s'éloigne pour prier : cela aussi est dans l'ordre, et ils ne s'étonnent pas.

A un jet de pierre de ses trois plus chers amis, Jésus est prostré la face contre terre. Son âme est triste jusqu'à la mort. Il a peur : il faut qu'il ait connu la peur. L'odeur du sang le fait frémir ; il éprouve cette terreur de la bête, ce hérissement devant la torture physique : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ! »

Une part de son être se dérobe à cette vocation atroce : « Que votre volonté soit faite et non la mienne... » C'est donc que la sienne, à cette minute, est d'échapper à cette horreur. Il retire de son front une main mouillée : d'où vient ce sang ? La supplication s'arrête sur ses lèvres; il écoute. Tout homme, à certaines heures de son destin, dans le silence de la nuit, a connu l'indifférence de la matière aveugle et sourde. La matière écrase le Christ. Il éprouve dans sa chair l'horreur de cette absence infinie. Le Créateur s'est retiré, et la création n'est plus qu'un fond de mer stérile; les astres morts jonchent l'étendue. Il y a, dans les ténèbres, des cris de bêtes dévorées.

Ce Juif confondu avec la terre, écrasé sur le sol, se relève. Le Fils de Dieu a atteint un tel degré d'abaissement qu'il a besoin d'une consolation humaine : son tour est venu, croit-il. de reposer sa tête pleine de sang sur une poitrine. Il se lève donc et s'approche des trois endormis (« endormis de tristesse », dit saint Luc).

Mais ils sont pris par le sommeil, terrassés. Le sommeil l'emporte sur tout amour, cela aussi nous le savons. Jésus prisonnier de son humanité, au moment où il a besoin des siens pour ne pas défail-

lir, se heurte en eux à cette loi de la demi-mort, de l'engourdissement et du songe. L'apôtre bien-aimé lui-même dort de toutes les forces de sa jeunesse. On dirait que sa propre puissance l'anéantit.

— Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?

Ils se soulèvent, soupirent un peu, retombent. Le Maître se traîne jusqu'à la place qu'il a marquée déjà de son sang, s'agenouille, tend des mains d'aveugle, jusqu'à ce qu'il soit de nouveau rejeté vers ses amis, — car eux, du moins, tout insensibles qu'ils fussent, ils étaient là, il pouvait les secouer, toucher leurs cheveux. Le Fils de l'homme en est réduit à ce mouvement de pendule, de l'assoupissement de l'homme à l'absence de Dieu, — du Père absent à l'ami endormi.

A la troisième fois qu'il se traîne jusqu'à eux, les voici qui se dressent enfin, les yeux encore fermés et ne sachant que répondre. Si la lune éclairait encore, peut-être le Christ vit-il ces pauvres figures enlaidies et gonflées, rongées de barbe.

— Dormez, maintenant, et reposez-vous.

Il n'a plus besoin de personne que de lui-même. Il demeure immobile, non plus la face contre terre, ni penchée vers les assoupis. Il écoute les soupirs, les ronflements de ces corps, et au-delà un bruit confus de pas, de voix... Et enfin :

— Levez-vous ! celui qui doit me trahir est près d'ici.

En hâte, ils rejoignent les autres disciples, les réveillent, tous se serrent autour de lui qui se confond avec eux. Sur l'aspect physique de Jésus, le récit de la Passion renseigne indirectement. Car le tribun qui sort de la nuit avec les gens du grand Prêtre et quelques soldats de la cohorte, porteurs

de flambeaux, n'aperçoit à la lueur des flammes qu'un petit groupe sombre de Juifs, et il n'en est aucun qui se détache ni qui domine. L'Auteur de la vie est un de ces Nazaréens barbus, indiscernable puisqu'il faut que Judas le désigne. L'homme de Quérioth a eu cette idée du baiser : « Celui que je baiserai, c'est lui. »

François Mauriac.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les Prophètes d'Israël

Je ne sais pourquoi l'exégèse des prophètes d'Israël s'est si longtemps maintenue dans une timidité qui paraissait de bon ton. On ne permettait plus à ces grands inspirés que des originalités d'ordre strictement littéraire ; encore leurs éclats étaient-ils, autant que possible, noyés dans une traduction amorphe ; on prenait bien soin de les opposer aux bandes de nabis échevelés qui parcouraient la campagne palestinienne au temps de Samuel et des premiers rois d'Israël, et l'on admettait couramment que les nouveaux prophètes, gens de bonne compagnie, n'avaient rien de commun avec leurs compromettants devanciers.

C'était faire preuve à la fois d'un sens historique assez médiocre et d'une profonde méconnaissance de l'ordre de l'incarnation, dont nous avons cessé de nous scandaliser lorsqu'il s'agit des choses de l'Évangile, mais dont nous ne réalisons pas les effets lorsqu'ils se produisent au sein de l'Ancien Testament. Aussi la lecture du dernier ouvrage de M. Ad. Lods, *Les Prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme* (1), vient-elle de me combler d'aise. Il se garde bien de vouloir canaliser les débordements de l'Esprit : les prophètes ont en effet de l'inspiration la notion commune à toute l'antiquité sémitique : c'est l'irruption en eux d'une puissance étrangère et qu'ils ne maîtrisent point : souffle ou parole de Iahwé. Les attitudes qu'ils prennent, leurs gestes et leurs actes doivent être interprétés au sens fort ; il y a là plus qu'une mise en scène, bien plus que des symboles ; du moins ont-ils valeur pragmatique : ils opèrent ce qu'ils signifient : Jérémie fait

(1) Paris, Renaissance du livre, 1935. In-8° de xx-434 pp. Prix : 40 fr.

lire à Babylone des oracles contre la ville et prescrit à son mandataire de lancer dans l'Euphrate le message lesté d'une pierre, en disant : « Qu'ainsi s'enfonce Babel et n'émerge plus du mal que je fais venir sur elle ! » (LI, 64.) Le vase qu'il brise à la porte de Jérusalem devait sans doute aussi provoquer en quelque manière l'écrasement de la cité, car le prophète agit sur les événements par ses paroles et ses gestes, « tout comme les inspirés des temps anciens par les pratiques identiques de la magie imitative, mais avec cette différence qu'il n'exerce jamais ses redoutables pouvoirs que sur l'ordre et conformément à la volonté de son Dieu ». D'ailleurs, « on peut se demander si le geste accompli par le prophète était réputé agir sur l'avenir ou si ce n'était pas l'événement futur qui passait pour se refléter dans l'acte de « l'homme de l'esprit ». Sans doute, ne faisait-on pas toujours de distinction bien nette entre l'action et la réaction qu'exercent l'un sur l'autre le visible et l'invisible : l'essentiel était que le geste actuel fût une partie — une partie déjà réalisée — de l'événement annoncé, donc le gage de son accomplissement ». Nous voilà également éloignés du spiritualisme désincarné que l'on prêtait aux prophètes, même en le corsant d'une pointe de symbolisme, et de l'exégèse sinistrement matérialiste, qui en faisait des hystériques ou des psychopathes au nom de la *Science*, chère à feu Zola. Nous reprenons pied sur un terrain plus ferme et plus sain, dans un monde où s'harmonisent l'esprit et la matière, et que pénètrent leurs réactions mutuelles. Il est d'ailleurs assez piquant de constater que c'est un protestant authentique qui nous ramène à la connaissance d'un ordre dont le système sacramentel est l'ultime efflorescence. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais trop se fier aux étiquettes.

L'appareil extérieur du prophétisme, replacé dans le sens des courants de fond qui intègrent la civilisation sémitique, n'apparaît plus dès lors comme le terme d'une génération spontanée ; il se rattache à une très vieille institution. Mais ce qui est nouveau, c'est le message auquel il sert de véhicule : il va contraindre les Israélites à prendre conscience

des richesses spirituelles de leur patrimoine, à dépouiller l'exclusivisme aveugle de leur nationalisme. Au tournant de la monarchie, la menace étrangère apparaissait inéluctable : il devenait claire comme le jour que le dieu de l'alliance se refusait à conjurer la catastrophe. Dès lors, les buts de vie, rivés aux destinées de la cité terrestre, allaient changer d'orientation. Un automatisme se brisait, qui avait fait son temps. Tous les prophètes en eurent conscience, une conscience très personnelle et d'une acuité souvent douloureuse ; « leurs censures à tous eurent ceci de commun qu'elles donnaient à l'élément moral et à la piété intérieure une prédominance qu'aucun peuple de l'antiquité ne leur avait reconnue ».

Jamais, toutefois, les prophètes ne s'imaginèrent qu'il suffisait, pour revenir à l'âge d'or, de prendre matériellement le contre-pied de tout ce qui se faisait de leur temps. Ils n'eussent abouti, en procédant de la sorte, qu'à une redistribution des iniquités. Il est entendu qu'ils prônent le retour à la vie simple, qu'ils dénoncent le luxe et flétrissent, parfois avec la dernière violence, l'exploitation des pauvres. « Mais jamais ils n'ont dit, note M. Lods avec une pointe d'humour, que le moyen d'assurer le salut de la nation consistât à arracher les vignes et à renoncer au vin, à transformer les champs de blé en terrains de pâtures et à détruire les villes. » Ils laissent cet idéal à Jonadabet à ses Rechabites, réformateurs épris d'absolu, mais dangereux comme tous les illuminés. C'est l'esprit qu'il faut changer si l'on veut que cessent les abus.

Et le culte? Les prophètes ne sont pas tendres pour les cérémonies du Temple.

> Je hais, je méprise vos fêtes,
> Je ne puis sentir vos congrès;
> Que si vous m'élevez l'élévation de vos holocaustes
> Et m'apportez vos offrandes, je n'y ai nulle complaisance.
> Le *shelem* de vos grasses victimes, je ne le regarde point.
> Éloigne de moi le bruit de tes chants
> Et le son de tes cithares, que je ne l'entende plus !

Ainsi parlait Amos (v, 21-23), et si parfois l'exégèse catholique s'est ingéniée à atténuer la vigueur de ces propos, ou la virulence de semblables diatribes — souvent aux dépens du texte — on hésitera beaucoup à la suivre. On allègue que les prophètes s'en prennent aux cultes illégitimes, ou bien à l'intrusion de pratiques immorales dans la religion officielle; on explique, en dernier ressort, que la condamnation portée par les prophètes est conditionnelle et demeure liée à l'aveuglement moral du peuple. Ces édulcorations sont assez inopérantes, et M. Lods n'a aucune peine à en triompher, d'ailleurs avec une discrétion pleine de tact. En fait les prophètes en ont à cette idée fausse et universellement répandue que le sacrifice offert à Dieu l'engage vis-à-vis de sa créature, qu'il crée une obligation, une créance, voire un lien magique. C'est contre cette prétention qu'ils s'insurgent. Quels qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils soient accomplis, ces gestes n'exercent aucune action sur Dieu; ils ne sauraient se substituer aux dispositions intimes de l'âme : « Les vœux et la chair sainte des victimes peuvent-ils t'enlever ta méchanceté? », demande ironiquement Jérémie (xi, 15, G).

Ce caractère essentiellement moral de la religion des prophètes, l'universalisme de leurs conceptions religieuses et leur notion d'une justice strictement individuelle devaient inspirer les grandes réformes du judaïsme et de sa législation. Il était inévitable qu'en se codifiant le culte de l'Esprit aboutît à une nouvelle mécanisation des forces religieuses. C'est que les temps étaient révolus pour l'avènement du pharisaïsme, mais aussi pour l'épanouissement total de l'idéal prophétique au sein du christianisme. Nous ferons bien, quant à nous, de relire les prophètes. Ils sont tout à fait d'actualité, et si j'écris que l'ouvrage de M. Lods peut nous aider beaucoup à les comprendre, je crois qu'il ne sera pas nécessaire de lui faire d'autre compliment.

A.-G. Barrois, O. P.

Une grande « Histoire de l'Église »

Chacun sait combien depuis la guerre les vastes collections d'Histoire ont fleuri dans notre pays. La plus avancée, *Peuples et Civilisations*, dirigée par MM. Halphen et Sagnac, forme d'ores et déjà un ensemble très remarquable. Convenons d'ailleurs que l'impartialité scientifique domine dans ces entreprises, et le christianisme n'y est pas méconnu. La récente Bibliothèque de manuels pour l'Enseignement Supérieur, *Clio*, nous promet même un tome premier dont les rédacteurs sont l'abbé Drioton et M. Louis Delaporte, professeur à l'Institut Catholique (1). Mais enfin qui de nous ne souhaitait une Histoire générale de l'Église, conçue dans le même esprit scientifique, et de dimensions suffisantes pour que la synthèse n'y négligeât point les détails non négligeables?

Cette imposante entreprise est non seulement tentée mais elle commence de se réaliser : *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée par la librairie Bloud et Gay, sous la direction de M. Augustin Fliche et de Mgr Victor Martin, semble de nature à devoir contenter toutes les exigences, si l'on en juge par son programme. D'abord, les dimensions : vingt-quatre volumes, et du grand format. Puis, les auteurs, maîtres ou jeunes, ont tous fait leurs

(1) Les volumes sur le Moyen-Age sont également dus à un maître catholique, l'historien J. Calmette, lequel annonce d'ailleurs chaque fois, dans sa bibliographie, les tomes futurs de la grande *Histoire de l'Église*.

preuves. Outre les noms des directeurs, on voit ceux des principaux historiens catholiques, MM. de Labriolle, L. Bréhier, les abbés Bardy, Aigrain, Arquillière, Leman, G. Constant, etc. Comment ne pas féliciter les directeurs d'avoir offert à un maître tel que M. Edouard Jordan l'occasion de nous donner enfin une synthèse de *La Monarchie Pontificale* au tournant du XIIe et du XIIIe siècle, jusqu'en 1268? Parmi les nouveaux venus, on relève le nom de J.-R. Palanque à qui nous devons une thèse très remarquable sur *Saint Ambroise*, et dont la collaboration, ici, est tout naturellement prévue pour le volume sur le *Bas Empire* (tome III); cependant que le tome XIII consacré au *Mouvement doctrinal du XIe au XIVe siècle* est confié à deux disciples de M. Gilson, A. Forest et J. Vignaux, déjà connus de ceux qui s'intéressent à la philosophie médiévale.

Enfin, l'érudit allemand Waldemar Gurian nous décrira *L'Église au début du XXe siècle*, dans le XXe volume : M. Waldemar Gurian a précédemment atteint le public chrétien avec son beau livre sur *Les idées politiques et sociales du catholicisme français : 1789-1914* (en allemand seulement, 1929).

C'est donc une œuvre collective qu'on nous présente, et il n'en pouvait être autrement avec la masse énorme de documents qui doit nourrir un tel travail historique, allant des origines à notre temps. Tous les auteurs, redisons-le, nous offrent de sérieuses garanties scientifiques, et l'avant-propos des deux directeurs, au 1er volume, insiste sur ce caractère nécessairement scientifique. Le cardinal Pacelli, remerciant par une lettre du 22 mars 1935 le R. P. Lebreton, pour l'envoi du tome premier, insistait lui-même sur ce souhait du Saint-Père que l'œuvre entreprise « réponde en tout aux plus strictes exigences de la critique de notre temps, et, rendant la physionomie de l'Église en toute sa pureté, soit en même temps un noble hommage rendu à la Vérité éternelle et à l'éternelle Sagesse de son divin Fondateur ».

L'on ne dira pas que la science catholique cherche à mettre la lumière sous le boisseau !

* * *

Le premier volume est donc consacré à l'*Église primitive* et nous conduit jusqu'aux apologistes du IIe siècle inclus (1). C'est le R. P. Lebreton et M. Jacques Zeiller qui, de la sorte, inaugurent la collection : cette alliance même est symbolique puisque nous y voyons unis l'Institut Catholique de Paris et la Sorbonne. Les deux historiens se partagent l'introduction, M. Zeiller évoquant « le monde romain à l'avènement du Christ », et le P. Lebreton le monde juif. Après quoi le P. Lebreton nous met tout de suite en présence du Christ, du Christ dans l'histoire, et recherche par les méthodes de cette science la trace sur notre terre, à un moment précis du grand mystère de l'Incarnation. Les trois chapitres initiaux (Jésus-Christ, les Apôtres, saint Paul) nous offrent un très bon exemple de la nouvelle collection. Il est évidemment difficile de ne pas rencontrer en pareille matière les objections de l'adversaire. Mais le P. Lebreton prolonge son loyal commentaire de références où l'on pourra toujours recourir, et je vois dans une revue sérieuse mais aussi éloignée de nos idées que *Scientia*, avec quel respect et quelle considération la tentative est accueillie (2).

Les débuts de l'Église romaine, l'expansion de la nouvelle doctrine, la réaction impériale, l'évolution intérieure du christianisme, mêlent ensuite les noms des deux auteurs. L'un et l'autre dominent bien une matière extrêmement riche et touffue. Ajoutons que la nouvelle *Histoire* n'est pas seulement une histoire du dehors, mais l'évocation profonde de la vie des âmes, comme il convient à une œuvre rédigée par des catholiques et s'adressant à tous ceux, croyants ou incroyants, pour qui la vie intérieure existe.

(1) Un vol. grand in-8°, 474 p. avec cartes. Bloud et Gay, 1934. Prix : 60 fr.

(2) *Scientia*, sept. 1935 (compte rendu de M. Simon, Institut français de Berlin).

La présentation matérielle est irréprochable : la disposition d'ensemble, les sous-titres en marge rappellent l'*Histoire générale* dirigée par Gustave Glotz, mais le papier est très supérieur à toutes les autres collections historiques d'aujourd'hui.

Ainsi, dans le détail même de l'édition comme dans la valeur scientifique et la clarté de son texte, ce volume inaugural nous donne une impression que confirme tout à fait son succès, et nous promet au total un monument digne de l'Église et digne de l'Histoire.

André George.

Suite au Procès de Christianus

Le conflit italo-éthiopien

A propos de notre « Procès de Christianus », M. Delavignette, qui est un spécialiste des questions coloniales, nous écrit :

Paris, le 15 décembre 1935.

Monsieur le Directeur,

Je lis depuis quelques années déjà *La Vie Intellectuelle*. Et je suis avec attention ce que vous dites du conflit italo-éthiopien.

Dans votre fascicule du 10 décembre, la lettre de Guido Manacorda m'a ému. Mais je reste tout à fait d'accord avec CHRISTIANUS et aussi avec André-D. Tolédano.

Cependant il est un argument que je regrette de ne pas voir employé. Argument de fait « africain » plutôt que de droit international. Argument tiré de l'état auquel la colonisation africaine a été portée par la Belgique, le Portugal, l'Angleterre et la France.

Vous considérez la guerre italo-éthiopienne par rapport à la S.D.N., et vous avez raison. Mais, à mon avis, cette vue est incomplète. Pourquoi ne pas considérer une telle guerre par rapport au reste de l'Afrique, par rapport à l'esprit dans lequel coloniaux et indigènes de l'Afrique cherchent — et souvent trouvent — une base d'entente sociale ?

Dans l'Ouest africain, après des années d'expériences, les coloniaux de toutes nations sont arrivés à quelques conclusions essentielles, qui paraissent valables pour l'Est africain y compris l'Éthiopie :

1) C'est qu'une colonisation ne doit pas être confondue avec une immigration agricole.

En admettant que l'immigration (agricole) soit possible en raison du climat des hauts plateaux éthiopiens, elle n'en demeure pas moins un mode d'exploitation onéreux qui implique la domestication des indigènes. Si sobre qu'il soit, le colon italien sera conduit à exiger de sa main-d'œuvre indigène une « sobriété » encore plus grande que la sienne. Quand Guido Manacorda compare l'Italie à un pauvre qui a besoin de voler

un morceau de pain, il se trompe sur la valeur du morceau de pain des colons. L'Éthiopie ne représentera le pain que dans la mesure où l'Italie leur aura donné les moyens économiques et financiers de semer et d'attendre pour récolter.

2) Le meilleur est de laisser la terre aux indigènes. C'était la tradition de la Rome impériale. C'est la politique suivie actuellement par les nations qui ont l'expérience de l'Afrique tropicale. Ainsi comprise, l'Afrique donne lieu à une colonisation acceptable pour les indigènes. Une telle colonisation, faite par des cadres européens, donne aux indigènes de nouveaux moyens juridiques et techniques de se développer sur leur propre terre et de se relier aux nations d'Europe.

Si nous nous mettions à renier une telle colonisation pour approuver la tentative italienne qui en est le contraire, nous remettrions en question les valeurs « africaines » sur lesquelles nous avons fondé la paix au tropique, et nous ne serions plus compris de la génération d'indigènes qui arrivent maintenant à l'âge d'homme.

Ce n'est pas en découpant comme un terrain vague l'Afrique, qui est devenue un nouveau monde où les indigènes ont droit de cité, qu'on réglera la question de l'expansion démographique de l'Italie. C'est en Europe même qu'il faut d'abord régler les rapports entre le travail et l'argent.

Tant que ces rapports ne seront pas réformés, la colonisation africaine ne sera « humaine » que si elle reste une œuvre de luxe, faite par des nations riches. Et, par la force des choses, l'Italie « prolétaire » pratiquerait en Italie une exploitation des indigènes qui révolterait Guido Manacorda.

Je ne me flatte pas d'enfermer la tragique tentative italienne dans quelques formules de condamnation. Je ne me flatte pas non plus de vouloir conserver systématiquement l'Afrique coloniale de notre temps. Mais puisque la guerre italo-éthiopienne ouvre un tel débat de conscience, je voudrais que l'Afrique fût, elle aussi, interrogée, et qu'aux côtés du « tribunal » de Genève on appelât ces témoins de la jurisprudence africaine que sont les colonies belges, portugaises, anglaises et françaises.

J'ai souvent été accusé d'obscurité quand je parlais de choses africaines; je souhaite que cette lettre ne reçoive pas le même reproche.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

9, rue Cambronne, Paris. ROBERT DELAVIGNETTE.

DOCUMENTS

Une nouvelle lettre des évêques allemands

On sait que les évêques allemands ont adressé, au début de cette année, une lettre à leurs fidèles d'outre-Rhin, pour fixer leur conduite dans les conflits à venir. Nous publions à ce sujet la traduction intégrale d'un article du National Zeitung, *dont on saisira le très grand intérêt :*

Dans toutes les églises catholiques du Reich a été lue, le dimanche 26 janvier, une lettre pastorale qui s'appuie sur les résultats de la conférence épiscopale de Fulda. Tout en observant un langage mesuré, à bien des égards elle ne laisse rien à désirer quant à la netteté. Cette lettre établit une balance extraordinairement habile entre les besoins de défense de l'Église catholique et les nécessités de la modération en vue de négociations ultérieures avec l'État. Cependant elle indique très clairement les limites de l'esprit conciliant du catholicisme. En particulier, la réserve observée jusqu'ici vis-à-vis des attaques de l'État y est expliquée par le désir d'éviter un *Kulturkampf* déclaré, mais en même temps se trouve soulignée — plus fortement que jamais sans doute — la volonté d'occuper maintenant, avec un esprit de lutte plus marqué, les bastions de défense, d'autant plus qu'il faut s'attendre, dit la lettre pastorale, à une aggravation de la lutte.

Tout d'abord cette lettre apporte une brillante justifi-

cation de l'importance culturelle de l'Église et du christianisme, et, indirectement, elle justifie avec tout autant d'intrépidité le cardinal Faulhaber, de Munich, dans son jugement sur les Germains. « La foi chrétienne, dit ce document, est le plus grand et le plus sacré des biens, tant pour l'individu que pour les peuples chrétiens. Elle apporte à notre vie la lumière pour résoudre les grandes énigmes du monde, qui, sur tant de points, enveloppent la vie terrestre et l'au-delà. La foi crée une base solide, non seulement pour la vie individuelle, mais aussi pour la vie des peuples et de l'humanité, qui n'a atteint son véritable haut niveau culturel que par le Christ et sa révélation. »

« Notre peuple allemand, en particulier, n'est entré au rang des peuples dirigeants qu'après que la foi chrétienne l'eut sauvé des ténèbres du paganisme et muni de la force de la grâce chrétienne, et le peuple allemand ne pourra marcher sur les sentiers élevés de la culture que tant qu'il sera éclairé par la lumière du christianisme. Ce sont là des faits attestés par les témoignages authentiques de l'histoire. »

« Mais quand on prétend aujourd'hui que la foi chrétienne ne convient plus au nouvel homme allemand, nous nous permettrons de demander si ceux qui condamnent la foi en connaissent le contenu et les fondements, ou si c'est seulement par préjugés et par ignorance qu'ils repoussent ce qui a fait ses preuves pendant deux millénaires et a satisfait le peuple simple non moins que les esprits les plus grands et les plus pénétrants, sans qu'ils y aient découvert, malgré les mystères de la foi, une contradiction avec la pensée humaine raisonnable. »

La lettre pastorale dit ensuite que ce sont les évêques qui ont à rendre témoignage de la foi, et que c'est la tâche des évêques de repousser très catégoriquement les attaques contre la foi, même s'ils devaient « être jugés dignes, en proclamant ces choses, de subir la honte ou même de souffrir la mort pour le nom de Jésus ».

La lettre déclare ensuite textuellement : « C'est pour-

quoi, même dans le présent, rien, absolument rien ne peut nous retenir d'accomplir cette tâche essentielle qui est la nôtre, parce que nous servons ainsi non seulement l'Église et le Christ-Roi, mais aussi le peuple et la patrie. Voilà pourquoi, même dans le moment présent, qui doit marquer, selon les intentions de beaucoup, non seulement une révolution politique mais aussi une révolution religieuse, nous avons toujours et sans cesse, surtout après nos réunions à Fulda, lancé des avertissements et des exhortations, et nous n'avons rien négligé pour épargner au peuple allemand un *Kulturkampf*. Néanmoins la lutte ne paraît point s'apaiser, mais au contraire entourer de son fracas, avec une violence croissante, les âmes des Allemands.

Nos adversaires ne négligent aucun moyen pour semer le doute parmi les hommes, pour desserrer le lien qui unit les croyants à leurs évêques et au Saint-Père de Rome. A cet effet, tantôt ils déclarent que le christianisme n'est pas conforme à notre race, tantôt ils rassemblent, en puisant dans le présent et dans l'histoire, tout ce qui pourrait être propre à déconsidérer l'Église et la foi et à détourner la jeunesse de la vie dans la foi chrétienne. A côté de certains cours d'enseignement et de certaines séances du soir, il y a notamment certains livres et certaines revues qui se mettent au service de l'incroyance moderne, tantôt combattant ouvertement ce qui est pour nous incomparablement sublime et sacré, tantôt, partant de positions dissimulées et usant d'une objectivité apparente, pour attaquer la foi chrétienne et éteindre l'enthousiasme pour la foi catholique.

Le passage de cette lettre pastorale qui est surtout essentiel dans sa valeur pratique, et qui constitue en même temps une déclaration de guerre d'une très grande portée, dit textuellement ceci :

« Il ne reste pas d'autre issue à l'épiscopat que de mettre en garde avec la dernière énergie contre les livres, revues et journaux de ce genre, et en interdire la lecture à leurs diocésains. Si ces interdictions de l'Église sont

ainsi à nouveau promulguées et mises en application, nous sommes loin d'avoir l'intention de nous en prendre à l'État ou au parti lui-même, quand il s'agit, dans les interdictions, d'organes de l'État ou du parti, car nous savons que l'État et le parti respectent les engagements du Concordat, et doivent eux-mêmes désapprouver quand il est fait abus de leurs organes pour attaquer l'Église et la foi chrétienne. Les fidèles sont priés de ne point transgresser les instructions en lisant ou conservant lesdits ouvrages ou publications, ou en participant aux soirées ou aux camps d'instruction qui sont dangereux. »

La lettre pastorale se termine par ces mots : « Notre foi a déjà subi tant de rudes tempêtes, et elle en est toujours sortie victorieuse. Les troubles du temps présent se dissiperont à leur tour. »

(*National Zeitung*, de Bâle, 27 janvier 1936.)

A TRAVERS LES REVUES

L'action catholique du médecin

Le rôle du médecin dans la restauration d'un ordre social chrétien, tel est le titre exact de la fort belle conférence que M. le Professeur Okinczyc, chirurgien de l'hôpital Boucicaut, donnait à la séance de rentrée de la Conférence Laënnec et que publient **Les Études** du 5 février. On verra que c'est l'action catholique du médecin qui est ici traitée.

Après avoir rappelé qu'aux maux dont nous souffrons, il n'est point de remède autre qu'un approfondissement de notre vie chrétienne, l'éminent professeur dénonce dans la profession médicale comme dans toute autre la source actuelle de tout le mal :

On est chrétien, on est médecin, et l'on n'est pas médecin chrétien. Ce dualisme stérilisant est encore, à mon sens, à la base de certains insuccès dans notre action sociale, par défaut d'une action réfléchie et d'un principe directeur unique. Nous ne serons forts, dignes de nos responsabilités dans l'ordre social, qu'en réalisant d'abord en nous l'unité de vie comme catholiques et comme médecins.

Comment y parvenir ? En prenant l'homme dès l'enfance, et en réclamant pour les futurs médecins de demain, comme pour tous les chrétiens qui veulent instaurer un ordre social chrétien, un enseignement scolaire non pas neutre, mais tout imprégné de foi.

A la Faculté, sans doute, ce travail ne peut être continué, mais il existe de véritables institutions corporatives où l'étudiant et le praticien pourront entretenir leurs convictions religieuses, et faire l'unité entre leur art et leur charité : tout le monde pense à cette conférence Laënnec qui naquit en 1875 et qui connut ces derniers temps, avec le P. Lauras puis avec le P. Riquet, un admirable essor : qu'il nous suffise de dire qu'elle compte actuellement plus de huit cents étudiants. De plus, son action se prolonge par celle des Amis de Laën-

nec, et par les Associations de médecins catholiques (Société Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien) auxquelles sont inscrits, en France seulement, plus de deux mille adhérents. Ce sont elles qui menèrent à la Société des Nations l'action efficace que l'on sait, contre le néo-malthusianisme et contre les législations de l'avortement et de la stérilisation des aliénés et des criminels.

Mais pour que cette action se poursuive, il faut voir exactement le but qu'elle se propose et quelles en doivent être les modalités. Reprenant les études de M. Maritain et de M. Gilson, qui ont paru ici même ou dans *Sept,* ainsi que certain billet de *Christianus,* M. le professeur Okinczyc rappelle la distinction que nos lecteurs connaissent bien entre l'homme considéré comme *personne*, et fin de toute organisation sociale, et l'homme comme *individu*, partie de cette même société et soumis à des devoirs envers elle.

Cette distinction nous permet de voir clairement la tâche du médecin catholique dans un monde qui ne partage pas sa foi :

Or, nous ne pouvons imposer l'esprit et la doctrine catholiques à tous les membres de la profession médicale.

Mais nous pouvons grouper en une association tous les membres catholiques de notre profession pour augmenter en commun notre vie religieuse personnelle ; ce faisant, laisser agir par l'exemple, la force de rayonnement de la vérité ; puis, en toutes occasions, rappeler à la société, dont nous sommes les membres obéissants et fidèles en tant qu'individus, les droits imprescriptibles des personnes, toutes les fois que ceux-ci sont menacés ou violés.

Ce sont ces principes, en effet, qui éclaireront l'attitude à prendre par le médecin catholique dans tous les problèmes qui se poseront à sa conscience professionnelle : exigences du secret médical, lutte contre les fléaux sociaux, la tuberculose en particulier, cas si complexes de la médecine sociale, et le développement immoral de la dichotomie.

Ce n'est que par cette intégration continue, patiente, de la vérité catholique, dans nos actions et nos mœurs professionnelles, conclut M. le Professeur Okinczyc, que nous établirons — au moins dans notre corporation — un ordre social chrétien.

Concluons, à notre tour, qu'il importe de faire ce travail de longue haleine dans *toutes* les corporations.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Lutte contre le chômage.*

Le grand problème de notre temps.

★ ★ ★ *Dieu est-il à droite ?*

Question étrange, dira-t-on. Et d'abord, pourquoi ne parler que de la droite ? — C'est qu'il n'est sans doute pas inutile de dissiper quelque équivoque de ce côté, tandis qu'il ne viendrait à l'idée de personne que Dieu soit d'ordinaire « à gauche ».

Et ceci est tout à l'honneur de cette « droite du pays » qui comprend tant de vrais chrétiens, ardents défenseurs de la foi. Encore ne faut-il pas confondre cette droite avec celle des partis et des journaux, qui en en est, hélas ! si différente.

Et c'est pourquoi, sans prendre parti dans la lutte électorale qui va s'ouvrir, et avant même que les passions soient déchaînées, il convenait que *La Vie Intellectuelle* posât la question avec une franchise un peu rude, mais nécessaire.

G. BARGET. *Henry de Monfreid.*

Le conflit italo-éthiopien a mis à la mode les ouvrages d'Henry de Monfreid : quelques précisions sur le personnage, sur son œuvre littéraire et sur son rôle politique nous diront si cette réputation est méritée.

A.-D. TOLÉDANO. *Chronique de politique étrangère.*

1900-1936.

B. GUYON. *Destins de la Personne.*

Une importante contribution de P.-H. Simon à la philosophie du *Personnalisme*.

Lutte contre le chômage

Voici trois ans qu'on remue le problème du chômage sans le résoudre. Les gouvernements successifs proposent des solutions, mais aucune ne voit le jour. Seul le renouveau bien fugitif d'un changement ministériel rallume la question. Profitons de ce dernier renouveau pour faire le point de la situation.

Jusqu'au début de 1932 la France était toute fière d'avoir échappé au chômage. C'est depuis que le mal a grandi. Le nombre des chômeurs a passé de 248.000 en 1932 à 487.000 en 1935. Ce qu'il y avait de grave, ce n'était pas la proportion du chômage par rapport à la masse des salariés : elle était petite. C'était son augmentation continue durant trois ans. En ce début de 1936 il y a comme une lueur d'espoir dont le gouvernement a eu raison de parler. Bien que le chômage ait augmenté depuis le mois d'octobre, comme il arrive chaque année durant l'hiver, le chiffre des chômeurs de la dernière semaine de janvier 1936 est en diminution de 10.253 unités sur le chiffre correspondant de 1935.

Cela pourrait bien être le début d'une évolution vers la baisse. Mais cet heureux symptôme ne veut pas dire qu'il faille attendre les bras croisés que le mieux se poursuive.

Le chômage qui dure pose deux problèmes.

Il faut d'abord permettre aux chômeurs de vivre, les secourir. Il faut s'efforcer de résorber le chômage en frappant

le mal à sa racine. Logiquement, il vaudrait mieux d'abord s'attaquer à la cause du mal pour n'avoir pas à panser les blessures qu'il occasionne. Seulement, faute jusqu'alors d'un diagnostic certain, on en a été réduit à réparer les dégâts sans pouvoir encore en empêcher le retour. Pratiquement, le problème humain a ainsi passé devant la recherche des causes économiques. L'homme n'est pas un rouage qui puisse attendre indéfiniment une solution, comme une machine à l'arrêt. L'homme n'est pas une entité économique : il mange tous les jours et sa famille aussi. Le chômage entraîne donc des responsabilités qui pèsent sur la société tout entière. Bien qu'il ne l'ait nullement voulu, le chômeur rentre donc dans la catégorie humiliante des assistés. C'est la commune, c'est le département, ces deux grandes familles administratives, qui ont dû prendre à leur charge tous ces inoccupés involontaires, et qui ont les premières constitué ces fameux fonds de secours. 734 fonds de chômage distribuent ainsi dans l'année quelques deux milliards d'allocations.

Mais alors voici apparaître la difficulté capitale. Qui alimente ces fonds de secours ? Dès l'origine, l'État a dû intervenir. Quand un sinistre naturel ravage une contrée, disait l'autre jour M. Marchandeau, c'est la nation solidaire qui se porte à son secours. Or, y a-t-il plus grand sinistre que la plaie du chômage ? Plutôt que de laisser peser cette charge sur les collectivités locales trop faibles, plutôt que de leur porter assistance sans règle uniforme, voici qu'on propose aujourd'hui la création d'un fonds national de chômage.

Mais il ne suffit pas de déplacer et de concentrer les difficultés. A ce nouvel étage qui intéresse l'État, il faut encore les résoudre.

Le résultat immédiat d'un fonds national est de surcharger le budget d'État à un moment où il est très mal en point. Il faut aller au secours de l'homme, c'est sûr. Mais il faut y aller en usant de moyens économiques, qui n'épuisent pas sans compensation les ressources du pays. C'est alors que surgit l'idée des travaux publics dont l'État prendrait l'initiative. Sans prôner l'étatisme, on peut reconnaître à l'État

cette mission suprême de susciter des travaux nouveaux à un moment où les entreprises privées ont perdu l'esprit ou les possibilités d'entreprendre. C'est un devoir pour l'État d'user de sa masse budgétaire pour amorcer de nouvelles productions qui par contrecoup pourraient ranimer les travaux des industries privées connexes.

Seulement il ne faut pas se masquer le danger d'une telle intervention. Nourrir les chômeurs en les faisant travailler ne suffit pas. Il faut les faire travailler à des tâches productives. Il ne s'agit pas seulement de vaincre l'oisiveté, d'occuper pour occuper, sans but rentable, faire déplacer des pavés ou des mottes de terre comme on le fit en 1848. Un travail inutile n'élève pas le travailleur, qui bientôt s'aperçoit qu'on le trompe. Surtout il ne permet pas une rémunération adéquate. Or, ce que la plupart des chômeurs demandent, les jeunes surtout, c'est de ne pas être des inutiles. Ils veulent vivre en rendant service; ils sentent bien alors que le salaire viendra comme un surcroît. Ils ne veulent pas rester dans cette position abaissante d'assistés. Ils ne peuvent pas croire qu'il n'y a plus d'œuvre constructive à entreprendre dans un monde encore si imparfait ; le monde ne peut pas être fini du moment qu'ils sont là, gonflés du désir de faire quelque chose.

Tel est, au fond, le grand problème du chômage. Trouver des points d'application dans un monde qui a encore tant à aménager, faire tomber l'illusion monstrueuse qu'il y a trop de bras en ce monde, qu'il n'y a plus de place pour les derniers arrivés. Si le chômage devait encore durer, les exigences de la personne humaine du chômeur réclameraient une refonte de la société.

CIVIS.

Dieu est-il à droite?

On le pense bien, le ridicule et l'inconvenance de cette question ne nous échappent pas. Regrettons que certaines évidences aient besoin d'être rendues évidentes.

N'est-il pas vrai cependant que de nombreux chrétiens jugent naturel de classer l'Eglise à droite, l'idée de la ranger avec la gauche étant en effet exclue par les attaches de ce parti avec la Franc-Maçonnerie, le socialisme et le communisme ?

Ces chrétiens répondraient peut-être que l'Eglise n'est pas Dieu.

Non, elle n'est pas Dieu, mais elle est le corps visible du Christ qui est Dieu. Le corps aurait-il licence d'être où le Christ n'est pas ? Pas plus que Dieu, l'Eglise ne doit être enfermée dans la clôture barbelée d'un parti. Elle est la mère de tous, et son cœur est ouvert aux plus éloignés du bercail.

On pensera peut-être que nous nous plaçons dans une sphère trop élevée au-dessus des réalités temporelles.

L'erreur pourtant serait de les détacher des réalités spirituelles. Concevrait-on que la vie temporelle de l'Eglise ne s'accordât pas avec sa vie surnaturelle ?

Cependant l'Eglise ce n'est pas seulement le Pape, les Evêques, les prêtres, les congrégations, les institutions catholiques, qu'il est aisé de se re-

présenter indépendants des partis. L'Eglise, c'est aussi les chrétiens. Là une difficulté intervient qui nous obligera à distinguer. Il y a en effet « les fidèles considérés en assemblée », pour employer l'expression du catéchisme, et qui, membres du Corps du Christ, ne sauraient, non plus que l'Eglise, engager à droite ou à gauche la liberté de sa mission. Mais il y a aussi les citoyens catholiques agissant isolément. Allons-nous leur conseiller de déserter le devoir civique ? Il serait coupable de le faire, et c'est un autre aspect du problème auquel nous aurons à nous arrêter.

Si l'on nous demande pourquoi nous bornons ce travail à l'étude critique de la Droite, nous dirons que c'est pour écarter le péril de confusion qui se manifeste principalement de ce côté. Contre le péril de gauche les mentors ne manquent pas, et on ne leur reprochera pas de taire leur inquiétude.

Droite ou Gauche, comme tous les groupements humains, et singulièrement les formations politiques, vivent sur un fonds complexe d'erreurs et de vérités. La plupart des catholiques cependant, trop confiants dans l'idéologie de Droite, en arrivent, semble-t-il, à ne plus bien la distinguer de la doctrine catholique, et parfois même à condamner celle-ci au nom de celle-là. Ils se réclament d'auteurs anciens (1) dont la pensée, pour vigoureuse et bienfaisante qu'elle soit par endroits, n'est pas exempte de paradoxes outrés et d'affirmations dangereuses. L'union des catholiques, la paix religieuse, l'avenir du catholicisme en notre pays, rendent op-

(1) Nous songeons à Bonald, de Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Louis Veuillot, Donoso-Cortès, etc.

portun une mise en garde. C'est le motif qui a dicté les réflexions suivantes (1).

*
* *

La critique de la Droite est un sujet qui ne promet aucun plaisir. La Droite est le « bon parti », elle se nomme ainsi. Il faut donc une certaine audace pour porter la main sur elle. La Gauche n'est pas moins convaincue, il est vrai, de l'excellence de ses idées, mais elle n'a point osé s'appeler le bon parti. Il est bien plus facile de s'en prendre à ses erreurs. Tandis que le bon parti étant le parti des gens de bien, qui se tiennent pour gens de bien, et qui possèdent le monopole du bien, faire l'examen de ses idées, ce n'est pas seulement exercer les droits de la critique, c'est commettre une sorte de profanation. C'est ébranler l'unique pilier sur quoi l'ordre social repose.

En outre la Droite est le côté où le protocole mondain a le plus de chances de satisfaction. Quoique,

(1) « L'Église refuse résolument de droit et par devoir à s'asservir aux partis.

... « Vouloir engager l'Église dans ces querelles des partis et prétendre se servir de son appui pour triompher plus facilement de ses adversaires, c'est abuser indiscrètement de la religion » (Léon XIII, *Sapientiae Christianae*).

« Il faut fuir l'opinion de ceux qui mêlent et confondent, pour ainsi dire, la religion avec l'un ou l'autre parti politique au point qu'ils déclarent avoir presque abandonné le nom de catholiques ceux qui seraient d'un autre parti. Cela c'est faire entrer à tort les factions politiques dans le champ auguste de la religion » (Léon XIII, *Cum multa sint*).

« Personne absolument n'a le droit, dans des vues purement politiques ou pour soutenir la cause d'un parti quelconque, de se servir abusivement de l'autorité religieuse » (Pie XI, Alloc. *Amplissimum concessum*).

en réalité, la différence des personnes ne soit pas très grande, l'esprit imagine entre la Droite et la Gauche un contraste violent que la presse de droite ne manque pas d'accentuer jusqu'à l'excès. A l'en croire, la Gauche, dans son ensemble, offrirait un aspect incorrect de cheveux hirsutes et de barbes indisciplinées, tandis que la Droite serait la patrie exclusive du peigne et du rasoir. Nous nous gardons de prendre à notre compte une peinture aussi sommaire. Mais on voit déjà l'imprudence et la difficulté de l'entreprise.

N'y aurait-il pas cependant une certaine présomption à se donner comme le parti des gens de bien, gardiens uniques de l'arche aux principes, et chargés de l'élever au-dessus de la foule ?

C'est ce qu'il faut entreprendre d'examiner. Déclarons-le dès le début. Il ne s'agit point d'établir on ne sait quelle équivalence entre la droite et la gauche, de nier les services rendus, ou de constater le haut mérite de personnalités éminentes. Le but est de prévenir les catholiques contre un culte inconsidéré de l'idéologie de droite prise dans son ensemble, et de les inviter à la redresser comme il faut sans cesse redresser dans l'opinion l'idéologie de gauche. On montrerait par là que l'Eglise étant par nature au-dessus de tous les partis, il est non seulement inconvenant mais injustifié de la vouloir attacher à la Droite. Enfin il deviendrait peut-être ainsi plus facile d'éloigner les catholiques de l'esprit partisan, qu'ils soient inclinés d'un côté ou de l'autre, et quelque décision qu'ils aient parfois à prendre, après étude des risques les plus graves et des garanties les plus sûres.

Mais d'abord, il faut le reconnaître, il y a une très

grande difficulté à définir et à délimiter la Droite, en traçant la ligne de démarcation qui la sépare de la Gauche. Sur le plan des idées, il y a plus de voisinage parfois qu'on ne le croirait tant la silhouette des principes s'est estompée en même temps que leur interprétation devenait plus élastique. Sur le plan électoral, la distinction n'est pas, au premier abord, moins difficile. Le cas serait même inextricable si l'on se fiait aux dénominations. La Droite est en effet un parti qui ne veut pas paraître à droite. En fait, on l'a déjà fait remarquer, la gauche véritable n'existe guère qu'à partir de l'endroit où l'épithète de gauche ou de républicain disparaît. A droite. Chose singulière, il arrive que la gauche caine et démocratique composée des élus que ne chagrinerait pas la chute de la République et de la Démocratie, le parti social et républicain, puis les indépendants de gauche, les républicains de gauche, et aussi, à l'extrémité, la gauche radicale. A cet endroit, la gauche commence et l'épithète disparaît avec les radicaux socialistes, les socialistes et les communistes. Au Sénat, M. P. de Pressac, éminent spécialiste de la topographie parlementaire, affirme que « la Gauche républicaine » est le parti le plus conservateur de la Haute Assemblée.

C'est le résultat de ce qu'on a nommé le « ralliement ». Il en marque les heureux effets. On parle quelquefois d'un échec du ralliement parce que les partis de gauche n'ont pas ouvert leurs bras tout grands aux catholiques, lâchant pour eux les profits substantiels du pouvoir. Le clair et prophétique génie de Léon XIII se faisait peu d'illusion à ce sujet. Ce qui importait à ses yeux, c'était, avant tout, d'ôter à l'anticléricalisme le prétexte com-

mode tiré d'une hostilité apparente de l'Eglise au régime républicain. Nous disons « le prétexte », car l'anticléricalisme a trouvé ailleurs ses véritables raisons. Le grand Pontife voulait ainsi lever l'obstacle qui empêchait la rencontre, sur le terrain politique, des catholiques avec beaucoup d'électeurs sympathiques au catholicisme, mais désireux de ne point faire acte de guerre contre la République. Or, quelques années après les directions de Léon XIII, le Parlement ne comptait plus un seul groupement recruté parmi les catholiques qui ne professât ouvertement l'acceptation du régime républicain. Le résultat était donc atteint.

La grande tourmente de la Séparation, dont les suites pèsent encore durement sur nous, n'a été possible que parce que les catholiques ont fourni de nouveau, à propos de l'Affaire Dreyfus, l'occasion et le prétexte dont la libre pensée a toujours besoin pour dresser contre l'Eglise la majorité de la nation. La Franc-Maçonnerie vient de traverser des heures dangereuses pour elle. Elle a en partie rétabli ses chances en s'identifiant avec les défenseurs de la République contre l'assaut des partis et des ligues. La lutte contre la Franc-Maçonnerie, qui est un devoir, perd tous ses moyens en se prêtant à cette confusion. Il n'y a pas de fait historique plus évident que la nécessité pour le catholicisme d'écarter tout soupçon de complicité ou de servilité avec les partis qui manifestent leur opposition au régime établi. Nous n'avons pas la naïveté de croire que cela suffira pour rallier les autres, et tel n'était pas le but du ralliement, mais l'Eglise sauvera et gardera l'indépendance de sa mission.

La défiance et la mauvaise volonté de l'autorité

politique à l'égard de l'Eglise est une des formes éternelles de la lutte menée par l'Esprit du mal contre la vérité. Les plus savants et les plus orthodoxes commentateurs de l'Apocalypse y voient une des deux Bêtes, l'autre étant l'assaut intellectuel des doctrines impies. Il est donc très important que le catholicisme, par l'action de ses fidèles, limitant sa résistance aux erreurs des lois et des programmes, ne s'offre pas inutilement en victime au Minotaure. On comprendra mieux la sagesse du ralliement en imaginant combien la position du catholicisme serait intenable en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Italie et en Pologne, s'il y faisait cause commune avec les ennemis déclarés des institutions politiques en vigueur. Aucun régime ne peut s'établir et se maintenir aujourd'hui sans le consentement de la plus grande partie de la nation. Pourquoi, les principes étant saufs, se déployer en bataille contre elle ? Les régimes, quels qu'ils soient, ont montré et montrent chaque jour que leur valeur morale ne dépend pas de leur contexture, mais de la moralité des hommes qui en tiennent les leviers. Et leur véritable valeur politique est inséparable de leur valeur morale.

Il y eut à l'aurore du régime actuel, après 1870, une époque où les deux grands partis s'affrontèrent avec les fraîches couleurs de la jeunesse. La Gauche, un peu débraillée déjà, plaçait son pouvoir de séduction dans sa ressemblance avec cette image de la République qui était si belle sous l'Empire, quand elle n'existait que dans les cœurs. La Droite, alors, s'avançait avec solennité sous la bannière du traditionnalisme. Depuis, les rides sont venues des deux côtés, l'on a pris du ventre. Comme deux

vieux époux qui finissent par se ressembler à force de vivre ensemble, la Droite et la Gauche ont acquis sans s'en douter plus d'un trait commun. La preuve en est dans l'avènement des extrémistes qui sont un sursaut contre l'excès de ressemblance, et l'inconsciente trahison des premiers principes. Faute d'un terrain d'entente qu'on ne cherchait pas — c'eût été trop beau! — la Gauche s'est précipitée goulûment dans la jouissance abusive du pouvoir conquis, et la Droite se cramponne aux regrets inutiles du pouvoir perdu. La première s'abandonne à son sectarisme, la seconde au plaisir vain de la bataille sans répit. On peut bien dire que le plus grand tort a été imputable à la Gauche, puisque étant victorieuse il lui appartenait de faire des propositions de paix. La Droite cependant ne parut pas assez désireuse d'en recevoir.

Une égale aversion pour une organisation juridique internationale et un penchant commun pour le libéralisme économique rapprochèrent ensuite certains adversaires. A côté des opinions tranchées s'installa ainsi la frange des opinions moyennes. Dans l'enchevêtrement des combattants et des drapeaux, la ligne de partage, si l'on ne veut pas s'en tenir à quelques apparences superficielles, n'est pas aisée à déterminer. De part et d'autre d'ailleurs, le Français, au dire de Faguet, est « homme de parti avant tout, et homme de parti très passionné qui ne souhaite rien autre, après le succès de ses affaires particulières, que le triomphe de son parti et l'écrasement des autres (1) ».

Cependant la masse ne s'y trompe guère. A ses

(1) Cité par Thibaudet, *Les idées politiques de la France*, p. 41.

yeux, il n'y a toujours que les rouges et les blancs, les gros et les petits. Alain prétend qu'il faut être un homme de droite pour demander le signe à quoi on distingue le vrai républicain. A gauche la question ne se pose pas. Dans ce propos on devine la prétention de garder un monopole fructueux. Mais il est bien vrai que la Droite possède un certain nombre de traits qui lui sont particuliers.

***

Il faut ici préciser notre dessein et en marquer exactement les contours pour écarter le reproche de généralisation excessive.

Nous parlons de l'idéologie de la Droite.

Nous ne parlons pas des hommes qui votent ou pensent à droite. Une distinction s'impose, et même une double distinction. Que l'on veuille bien souligner cette phrase au crayon rouge.

Il y aurait erreur et risque d'injustice à confondre d'une part le plan du parlement et de la presse où s'affirme l'idéologie de droite, et d'autre part le plan de la multitude des électeurs inféodés aux partis de droite, et qui sont souvent très différents de leurs élus et du personnel dirigeant de leurs journaux. La France compte à l'heure présente une foule d'électeurs qui subissent l'idéologie de droite beaucoup plus qu'ils ne la connaissent et ne la partagent, à peu près comme la masse des paysans et des ouvriers qui semblent liés à la doctrine marxiste dont ils n'ont pas la moindre idée. Combien compterait-on de socialistes ou de communistes instruits du matérialisme historique ou de la théorie de la plus-value, éléments fondamentaux dans l'œuvre du philosophe allemand ? Beaucoup de Français

votent à droite, légitimement inquiets de la menace antireligieuse ou révolutionnaire contenue dans le succès de la Gauche, et d'autres votent à gauche sans tenir compte de cette menace, qui ne sont pas toujours plus mauvais paroissiens que les électeurs du candidat clérical.

Il y a un manque général de curiosité pour les idées, une sorte d'illogisme universel, grâce auxquels on peut être de droite ou de gauche, selon une vague mystique, ou même par l'effort de convictions profondes mais peu raisonnées, sans embrasser les erreurs des partis. Très souvent d'ailleurs c'est simplement la naissance, l'éducation, le milieu, la profession, le tempérament, les réussites ou les échecs de la vie, des questions de personnes qui ont déterminé l'adhésion donnée.

Avant d'en venir à la seconde distinction, nous voudrions encore faire observer que si nous unissons l'action du *Parlement et la Presse politique quotidienne* dans notre critique, les responsabilités de la Presse quotidienne paraissent encore plus lourdes que celles du Parlement. Nous touchons en effet, par elle et par les agences qui l'informent, la contrôlent et la gouvernent sans qu'elle s'en doute, à la plaie d'argent du journalisme contemporain dont elle subit la contagion et dont elle partage les tares, par nécessité, par camaraderie, ou par complaisance inavouée... Il est attristant de voir avec quelle facilité la presse quotidienne politique lue par les catholiques, de Paris ou de Province, participe aux aberrations de la fureur partisane, et se rend complice, inconsciemment, nous voulons le croire, et sans avantage financier direct le plus souvent, des manœuvres, des indulgences, des silences,

des altérations qui sont préparées et voulues par les vrais maîtres de la grande presse (1).

Notre seconde distinction, à laquelle nous ne tenons pas moins, est motivée par la présence dans les rangs des partis de Droite au Parlement de catholiques que nous savons dégagés des erreurs de l'idéologie de Droite et qui méritent notre estime, notre sympathie et notre reconnaissance. L'Eglise en France leur est grandement redevable. Défenseurs toujours alertés, ils ont fait maintes fois la preuve de leur amour et de leur dévouement. Nous aimerions mieux les voir dans des partis davantage axés sur un centre de réconciliation, plus marqués du souci social et de l'inspiration chrétienne. Mais nous savons le chaos qui règne au sein des partis et de l'opinion catholique tout entière. Leur présence sous le drapeau d'une idéologie mélangée est la conséquence de l'absurde composition des groupements actuels et des conditions imposées par le mode d'élection. Dans de nombreuses circonscriptions le candidat ne peut être que de droite ou de gauche, et celui de gauche est désigné par les grands comités où la Franc-Maçonnerie règne en souveraine. Les électeurs aiment les étiquettes simples et voyantes. Il faut enfin tenir compte de la pression exercée par

(1) Une expérience, assez méritoire il est vrai par l'effort demandé, est à la portée de tous. Que l'on veuille bien comparer les commentaires faits par les journaux de droite (puisque c'est eux qui sont en cause) au sujet des enquêtes relatives à l'affaire Stawiski et aux événements du 6 février 1934, avec les textes officiels de ces enquêtes. Cette confrontation est particulièrement significative en ce qui concerne celles des conclusions qui ont été formulées à l'unanimité, c'est-à-dire conformément à l'opinion des parlementaires de droite, élus par leurs collègues comme membres de la commission d'enquête.

les détenteurs de l'argent électoral. Une élection est coûteuse, et les concours demandés ne sont pas accordés sans exigences impératives. Si l'idéologie de Droite est précise, le terme de Droite est assez vague pour abriter une grande variété de dévouements dont la sincérité demeure au-dessus du soupçon.

Distinguons donc l'idéologie de Droite et ceux qui la servent. Distinction d'autant plus utile que si ses traits peuvent être assez nettement précisés, le dénombrement et la discrimination de ses partisans se heurtent à de grands obstacles. Comme le radis fameux d'une comparaison qui n'a pas trop vieilli, beaucoup d'électeurs ont le cœur blanc et la pelure rouge. Inversement, il y a, dans les régions où il en coûterait d'être sincère, des radis blancs à cœur rouge, dus sans doute au procédé que les horticulteurs nomment « le forcement ».

Siegfried affirme que pour la masse du peuple français le cœur est à gauche tandis que la bourse est à droite. Capitalisme et anticapitalisme voisinent aussi dans le même cerveau. N'y a-t-il pas du capitalisme dans la joie du petit épargnant communiste qui serre sur sa poitrine son livret de la Caisse d'Epargne, et de l'anticapitalisme dans la fureur de l'industriel dépouillé par les machinations d'un consortium omnipotent ?

Quand on définit l'idéologie des partis, il ne faut donc pas juger par les hommes. Paradoxe curieux, il serait aussi imprudent de juger par les faits. Tous les partis en effet font preuve, dans la pratique, d'une versatilité singulière. Ils sont de l'avis du cynique de Retz qui disait qu'il faut changer souvent d'opinion pour être toujours de son parti. Ainsi

le communisme et le socialisme ne seront nullement embarrassés pour démontrer qu'ils demeurent fidèles à eux-mêmes en condamnant la dictature et la révolution dans la rue, ou en prêchant le patriotisme et la sollicitude pour la famille.

Pareillement à Droite, on pourrait faire une liste imposante des revirements et contradictions que l'intérêt du moment a conseillés et obtenus. Comme les Orléanistes, qui par horreur de la Révolution française mettent tout leur espoir dans la famille historique qui l'a incarnée et portée au pouvoir, les « modérés » les plus farouchement antiétatistes sont en même temps les plus ardents à convoiter la dictature. Prompts à vitupérer contre le désordre dans la rue, ils ne se font pas scrupule de le préparer.

Il faut se borner, la liste serait longue.

Si l'on ne peut se fier aux hommes, ni aux faits, n'est-ce donc point chimère que de vouloir tracer le tableau de l'idéologie dont ils se réclament ?

Non, car il y a dans l'attitude de ces hommes versatiles, qu'ils soient de droite ou de gauche, et sous l'apparente contradiction des faits, nombre de points fixes, autour desquels on tourne et se retourne sans les déplacer, et qui sont suffisants pour permettre de connaître les grandes lignes d'une idéologie.

***

On nous entend bien. Nous n'oublions pas les services éminents rendus par la Droite à l'Eglise. Si nous estimons que sa doctrine est souvent en opposition avec l'esprit de l'Evangile, il ne nous en coûte

nullement de reconnaître l'appui qu'elle lui a donné, en soutenant les parlementaires catholiques inscrits pour la plupart dans ses rangs. Aux époques de persécution, de 1880 à 1890 et de 1900 à 1910 par exemple, elle a constitué dans le Parlement le réduit de résistance aux lois iniques. Nous ne craignons pas de le publier, la Droite n'a jamais refusé son assistance à l'Eglise.

Notre propos n'est pas de le nier, mais de montrer l'inconvénient de laisser confondre la cause de l'une et de l'autre. A quoi servirait à l'Eglise un salut temporel qui serait au prix de sa mission ? L'histoire montre qu'elle a toujours couru le danger de se voir affublée des masques de ses protecteurs. Il faudrait qu'ils fussent des saints pour que l'opération soit sans péril pour elle.

Nous ne considérons dans la Droite que l'incarnation de « *l'esprit de droite* ». Pour voir clair, il importe ainsi beaucoup, quel que soit le nombre des catholiques de droite, de ne pas mettre au compte de cet esprit des tendances qui appartiennent en propre au catholicisme, et des principes dont les catholiques de droite font état au nom de leur foi, mais nullement pour se conformer à l'esprit de leur parti. Lorsque de Mun défendait le principe de la liberté d'association pour les ouvriers, bien qu'il fût un homme de droite, ce n'était évidemment pas par fidélité à l'esprit de son parti, puisque ce dernier était hostile à ce principe. Les manifestations du sens chrétien, dont le Parlement est le témoin, gardent un caractère individuel même lorsqu'elles sont applaudies par le parti tout entier. Il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'en attribuer le mérite à sa « doctrine ». L'aspect général de son

activité reste très indépendant de l'esprit de l'Eglise, quand elle ne lui est pas contraire. La Droite s'est constituée souvent l'alliée politique de l'Eglise.

Elle n'a jamais été, nous ne disons pas « un parti catholique », ce qui eût été un grand dommage pour l'Eglise et pour la paix française, mais simplement un parti politique d'inspiration chrétienne, comme il serait souhaitable qu'il y en eût plusieurs. La Droite a hérité à ce sujet de la vieille opinion conservatrice une attitude peu favorable aux directions de Rome. Actuellement encore l'entêtement de son hostilité à l'égard de la Papauté est un phénomène singulier. Elle diffame le Pape et ses nonces, parce que leur action spirituelle, défavorable à son nationalisme, tend à la pacification extérieure par des moyens dont elle ne veut pas. Ce sont des organes de la presse de droite qui ont montré le plus d'acharnement dans cette campagne sans excuse où les violents expriment la pensée commune servie par le silence des timides. Depuis que nous assistons à ce scandale d'entendre dénoncer la Papauté comme agent de l'influence allemande et de la Franc-Maçonnerie, qu'on nous cite les journaux de droite, à Paris ou en province, qui aient osé prendre la défense du Père des fidèles. Dans cette abstention, il y a eu sans doute de la pusillanimité, mais il serait contraire à l'évidence de nier la part de honteuse collaboration et de secrète allégresse.

Nous ne saurions trop insister sur la confusion habilement entretenue de l'idéologie de droite avec les principes du catholicisme. Elle est parfois cléricale, c'est-à-dire qu'elle laisse percer la tentation de rendre à l'Eglise une ombre de son pouvoir temporel dont elle compte bien user à son avantage. L'E-

glise demeure ainsi une puissante construction, rempart de valeurs humaines nécessaires, et par le fait même gardienne des intérêts que les événements ont liés à ces valeurs. On dira peut-être : « Que deviendrait l'Eglise sans l'appui de ce parti ? » — L'Eglise n'en aurait pas un défenseur de moins si les catholiques se répartissaient en divers partis, et il n'est pas sûr qu'elle n'en aurait pas davantage, car la Franc-Maçonnerie exploite habilement contre le catholicisme son alliance apparente avec les âpres intérêts qui ont élu domicile dans la Droite. Au reste, nous n'avons pas la candeur de croire que, ce prétexte manquant, les loges seraient embarrassées d'en trouver un autre. La lutte du mal contre le bien n'est pas une affaire de combinaison politique. La véritable défense de l'Eglise n'est pas sur ce terrain. D'ailleurs, avec encore plus de motifs, on pourrait demander : « Que deviendrait la Droite, si les catholiques cessaient d'y adhérer ? »

Gardons-nous donc d'identifier la Droite et le catholicisme. Les conditions historiques ont malheureusement favorisé cette équivoque qui remonte à l'origine des partis républicains et ont pour motif la constante hostilité de la gauche à l'Eglise. Mais si l'équivoque, pour explicable qu'elle soit, est néfaste, aurait-on raison de la perpétuer ?

***

Paul Valéry remarquait un jour que l'homme est livré à deux tendances fondamentales qui départagent les esprits et les activités, les inclinant soit à la conservation soit à la transformation. La sagesse

consiste en leur judicieux amalgame. En fait, les partis tombent dans l'exagération et l'exclusivisme des deux tendances. A droite on est préoccupé surtout de conserver tandis qu'à gauche règne une fièvre de transformation.

Se reportant aux temps héroïques du traditionnalisme, Thibaudet en donne cette définition, dont je ne supprime que deux mots que je dirai :

« Un mode de pensée, une règle d'action, une attitude politique, qui tiennent l'imitation et la continuation du passé pour un bien en soi — qui respectent particulièrement les deux forces de l'ancienne France, la Monarchie et l'Eglise — qui ne pardonnent pas à la Révolution d'avoir rompu systématiquement avec ce passé — qui veulent un Etat en accord et en sympathie avec les forces de conservation, la famille, la fortune acquise, les cadres de l'armée, l'Académie française, les usages mondains — qui demandent la solution de la question sociale au maintien... des classes, au patronage des autorités sociales, à la formation d'une élite par la culture humaniste — qui sont exposés aux noms injurieux de réactionnaires et de conformistes et ce qui est, paraît-il, plus grave, de bien-pensant (1). »

De ce tableau, qui ne manquait pas de justesse il y a cinquante ans, voici ce que j'ai retranché. Thibaudet écrit que la Droite demandait la solution de la question sociale au maintien et *à la concorde* des classes. J'ai supprimé « à la concorde », car il y a dans ce mot une intention qui ne répond pas à la vraie pensée des conservateurs d'alors. A leur jugement, la solution de la question sociale ne pouvait

(1) *Les idées politiques de la France,* Stock, 1932.

être obtenue que par une rigoureuse subordination des classes laborieuses aux classes dirigeantes. Le plus que ces dernières concédaient, c'était de se montrer « paternelles ». Encore s'en faut-il de beaucoup que cette concession fût générale. On connaît leur opposition à La Tour du Pin, qui voyait dans l'organisation professionnelle le moyen de réaliser la concorde.

Depuis le temps du conservatisme, la composition de la Droite a subi des changements qui ont quelque peu modifié sa physionomie et son état d'esprit. Peu à peu, la plupart des grandes puissances industrielles et financières, inquiètes des tendances réformatrices de la Gauche, se sont écartées d'elle, après avoir beaucoup hésité à lâcher le côté du manche. On n'a pas oublié la dictature du Comité Mascuraud, qui disposait des places et des rubans. A vrai dire, aujourd'hui encore on s'aperçoit par plusieurs indices que les grands consortiums misent sur les deux tableaux. Ils savent adroitement contrôler la presse et distribuer la sportule de leur publicité. Cependant la peur du socialisme et du communisme, qui ont pris dans la Gauche une influence croissante, les a fait serrer sur la Droite. Ils y sont entrés avec un matérialisme dont « l'esprit de droite » n'a pas tardé à être marqué.

L'idéologie de droite a pour caractère une prépondérance du souci pour les biens matériels. Aucun parti, certes, n'y est insensible, mais c'est autre chose de lutter pour le pain quotidien ou de garder jalousement tous les avantages de la fortune et du bien-être. Il faut bien le constater, la première idée que la Droite évoque dans l'esprit de la multitude, c'est la défense de l'argent, idée simpliste, mais non

sans quelque fondement. Au jugement de la foule, la Droite c'est d'abord le parti de la richesse, de la Banque, de la Bourse, des grandes affaires industrielles ou commerciales, des grands consortiums de l'acier, du charbon, du pétrole, des assurances, du gaz et de l'électricité, de la petite tribu de deux cents familles qui se partage les plus importants conseils d'administration. C'est la garde prétorienne de l'argent. Il y a des pauvres dans la Droite, mais qui acceptent la suprématie de l'argent.

L'état social, où cette suprématie est acceptée, honorée, cultivée, protégée, ce désordre énorme a reçu le nom « d'ordre établi ». Selon l'idéologie de droite, cet ordre établi sur les abus du régime capitaliste se confond avec l'Ordre avec un grand O. Y toucher, c'est ébranler l'axe du monde et secouer les colonnes de l'avenir. Il importe donc de mettre à son service l'Etat avec le poids du glaive, et de le défendre contre la moindre réforme capable d'y porter atteinte.

Complétons la pensée de Thibaudet.

La Droite passe pour représenter l'ordre de police en face de l'ordre de justice. Elle protesterait sans doute qu'elle n'est pas insensible à la justice sociale, et la Gauche serait bien forcée d'avouer qu'elle ne se passe pas, au pouvoir, de la force policière.

Cependant, si nous nous reportons à la pensée écrite de droite et de gauche, aux journaux par exemple, il est vrai qu'on met davantage ici l'accent sur l'autorité et là sur la justice sociale. A défaut de principes, les intérêts l'exigent ainsi.

Mais c'est principalement l'autorité et la liberté qui départagent les deux tendances. L'homme de

droite, dans son langage au moins, revient constamment sur la nécessité de restaurer l'autorité, sauf à lui faire en pratique une opposition constante, tandis que l'homme de gauche aime à parler de liberté, non sans rêver de proscription, de dictature de classes, de contrainte laïque sur les consciences religieuses. Tant la passion est illogique! Et comme si l'on pouvait se passer d'autorité ou de liberté!

Puisque la Droite a souci d'être le rempart de l'autorité, il n'est pas hors de propos d'examiner quelle idée elle s'en fait.

A l'en croire, la vertu du pouvoir tient à sa vigueur, quel que soit le chef qui l'exerce. Le fouet est toujours bon, indépendamment de la main qui le manie. On voit le peu de justesse d'une conception qui ne considère dans l'autorité que l'élément accessoire qui est le droit de forcer les volontés. Mais ce droit résulte d'un devoir. L'autorité est faite d'abord pour servir. Sa justification est dans le service rendu. La force entre ses mains ne se comprend que par la nécessité de pourvoir au bien de la société et des personnes. La Droite semble perdre de vue que la raison d'être de l'autorité consiste à régler la liberté, à la maintenir dans les limites du bien commun et non à la supprimer. Elle n'est qu'un moyen, tandis que la liberté demeure le privilège royal de la créature raisonnable. De ce privilège l'homme tend toujours à abuser, à le confondre avec le caprice de son égoïsme. Mais on ne saurait l'en priver sans outrage à sa nature. A mesure que les sociétés s'éloignent de l'état animal ou de l'état d'enfance, elles deviennent plus dignes de leur liberté, et l'autorité doit faire sentir une main plus

légère. La difficulté est de déterminer le stade de ce progrès, qui n'est jamais le même pour toutes les nations, et de fixer le dosage d'autorité et de liberté. Tout le problème de la politique intérieure est là.

Au fond de son cœur, malgré l'exemple de la Russie, de l'Italie, de l'Allemagne, la Droite caresse toujours l'illusion que la restauration de l'autorité ne peut se faire qu'à son profit. Elle pousse à la roue qui lui passera sur le corps. On la verra alors, comme il est toujours arrivé, se faire le champion de la liberté contre l'autorité.

Thibaudet, dans le même livre, constate qu'il y a un « spirituel républicain ». Il entend par là que la République a été amenée à se former, en dehors de l'idéal religieux auquel sa laïcité l'obligeait à demeurer étrangère, une certaine conception du monde moral. Pour cet écrivain, d'une intelligence très pénétrante à l'ordinaire, c'est l'opposition de l'Eglise pendant toute une génération qui a conduit la République à se constituer « une spiritualité », qui serait d'après lui antitraditionaliste. Sur ces derniers points, nous ne partageons pas l'avis exprimé. La mystique républicaine est antérieure à l'opposition des catholiques, et elle a été le plus sûr élément du succès de la République. Nous ne croyons pas davantage qu'elle soit essentiellement antitraditionaliste, et la preuve nous semble en être dans le crédit qu'elle a trouvé et conserve encore aujourd'hui dans les campagnes. N'oublions pas que les classes paysannes sont, à l'heure présente, la partie de la nation la plus attachée aux traditions représentées par les mots patrie, famille, propriété, et même, en beaucoup d'endroits, religion, quelque idée insuffisante qu'elle s'en fasse. Dans cette tradition pay-

sanne il faut aussi compter une sorte de résignation passive à tous les décrets de l'autorité.

La description de la mystique républicaine, assez floue comme toutes les mystiques, nous entraînerait loin. Mélange d'aspirations passionnées, où l'erreur côtoie la vérité, elle est exprimée maladroitement par les mots liberté, égalité, fraternité, auxquels il faudrait ajouter « justice sociale ». Ce qu'elle offre de sain, parmi beaucoup d'excroissances maladives, c'est le sentiment trop méconnu par d'autres régimes de la dignité de la personne humaine comme aussi de l'égalité des citoyens, en tant que citoyens, devant la loi.

Pierre Dominique aime à résumer le « spirituel républicain » dans trois affirmations :

L'homme est naturellement bon.

Le progrès de l'humanité est indéfini.

La terre est notre paradis.

Telles sont les trois colonnes de la Démocratie. La Droite alors serait le parti qui rejette ces erreurs.

Prenons garde que ce refus, qui constituerait une position toute négative, peut paraître aussi une adhésion à trois propositions inverses et qui ne sont pas moins condamnables. Il suffit de les formuler pour en faire apparaître l'erreur.

L'homme est naturellement mauvais.

L'humanité ne progresse pas.

Il n'y a pas à s'occuper d'améliorer l'enfer des « damnés de la terre ».

Qui ne reconnaît cependant ici les axiomes vers lesquels la Droite incline, sans en avoir toujours une conscience précise. Dans ses actes, dans les écrits de ses doctrinaires éclatent la conviction que l'incurable méchanceté de l'homme ne peut être

contenue que par la force. Elle est persuadée que toute tentative pour bonifier la condition populaire achemine à la révolution. Elle professe enfin la phobie du progrès dénoncé comme une funeste illusion.

Cette phobie a été une des grandes faiblesses de la Droite. Là non plus elle n'a pas su distinguer entre le vrai et le faux.

Il y a un progrès intellectuel et matériel qui est seulement l'addition des travaux de l'homme dans la découverte et la mise en valeur de son royaume terrestre. Il se produit dès que le permettent les conditions naturelles du milieu et un état de sécurité suffisante. Ce progrès intellectuel et matériel est favorable, ou au contraire défavorable, au progrès moral des sociétés, selon que la liberté des citoyens se plie ou non à l'effort nécessaire, acceptant ou rejetant les secours de la lumière divine. Mais le premier ne produit pas spontanément et fatalement le second comme l'ont cru et affirmé les apôtres de la perfectibilité indéfinie, disciples de Rousseau et de Mme de Staël. Il est donc aussi puéril de condamner en bloc le progrès que de l'exalter indistinctement. La Droite perd ainsi sans aucun profit le bénéfice de l'auréole qui entoure le progrès et se pose en ennemie de l'invincible espoir humain. La tâche n'est pas de condamner le progrès intellectuel et matériel, mais de l'utiliser pour le progrès moral. L'erreur est d'autant plus grande que la Providence, réglant souverainement le jeu des libertés humaines, semble avoir voulu qu'au total l'humanité, comme on le voit, subît une lente ascension. Si demain la civilisation occidentale s'effondrait, ce serait sous les coups d'un autre qui lui aurait em-

prunté les fruits de son effort intellectuel, matériel et moral.

Dans ce domaine aussi nous admirons comme la sagesse de l'Eglise corrige des deux côtés une pensée fautive. Grâce à elle nous savons que l'homme créé naturellement bon est seulement porté au mal par la pente d'une nature blessée. Elle affirme le progrès moral de l'humanité dans la mesure où l'homme travaille au Royaume de Dieu. Enfin elle fait à tous ses fils un devoir de rendre plus doux au prochain le séjour terrestre et de lui procurer au moins ce minimum de bien-être qui est nécessaire à la vertu.

En face de ce « spirituel républicain » — auquel nous nous gardons bien de dire que la Gauche est toujours demeurée fidèle, mais dont le prestige lui est encore profitable — c'est un « spirituel » qui a manqué à la Droite. Il eût été habile et bienfaisant qu'elle adoptât un « spirituel républicain » qui eût épuré l'autre, gardant le bon et rejetant le mauvais. Mais cette solution s'est trouvée écartée par l'opinion de ses membres en majorité hostiles ou peu favorables à la République. Au début elle arbora le drapeau de la contre-Révolution. C'était prendre une attitude bien sommaire à l'égard d'un bloc enfariné, mêlé de bon et de mauvais comme le « spirituel républicain », et comme tous les mouvements d'idées et de sentiments destinés à bouleverser le monde. Là aussi il eût fallu s'efforcer de comprendre et faire une légitime discrimination entre les éléments pervers et ceux qui portaient un avenir de progrès moral.

(*A suivre.*)

★ ★ ★

NOTES ET RÉFLEXIONS

Henry de Monfreid

Le conflit italo-éthiopien a donné un regain d'actualité aux ouvrages de M. Henry de Monfreid : dès leur publication (le premier, *Les Secrets de la Mer rouge*, en 1931), ils avaient suscité un vif mouvement d'intérêt et de curiosité, au même titre, et peut-être plus encore, que les volumes d'un autre grand coureur d'aventures, Alain Gerbault, qui paraissaient à peu près en même temps. Depuis les débuts de la tension italo-éthiopienne, M. de Monfreid s'est mué en journaliste : il se prodigue dans les journaux, en particulier à *Paris-Soir*, où il commença par donner un reportage fort discuté sur l'assassinat de l'administrateur français Bernard à Dikkil, à la mondaine Université des Annales (lui le bohème de la mer et du désert !), il fait des conférences en Italie, en affirmant que l'opinion française se range tout entière à côté de l'Italie, il obtient même une interview de M. Mussolini, enfin il publie coup sur coup, en août 1935, deux nouveaux volumes : *Le lépreux* et *Le drame éthiopien*.

Bref, M. Henry de Monfreid est en passe de devenir une « autorité » mondaine et littéraire en matière éthiopienne. Il nous a semblé que, pour éclairer ceux qui se sont laissés prendre au charme passionnant de ses récits, il était bon de donner quelques précisions sur le personnage, sur son œuvre littéraire et sur son rôle politique.

Esquisse biographique

M. Henry de Monfreid ne donne pas dans ses ouvrages une autobiographie proprement dite : pourtant il y glisse

très souvent quelques indications qui, jointes à d'autres sources, nous permettront de donner une brève esquisse biographique. « De famille catalane, fils du comte Daniel de Monfreid, peintre et voyageur, ami de Gauguin, Henry de Monfreid débuta mal. Il fut refusé à Polytechnique et se ruina dans des affaires et des amours médiocres (1). » Dans son avant-dernier volume, *Le lépreux*, de Monfreid a raconté comment, dégoûté de son métier de petit épicier à Montrouge, puis de laitier en gros à Melun, il se se retira d'abord sur le domaine de son père dans les Pyrénées, puis, en 1910, âgé de trente ans, se décida à partir en Éthiopie comme commis dans la factorerie de cafés, cuirs et autres produits exotiques de M. Guignony. *Le lépreux* nous raconte les premières impressions et les aventures déjà extraordinaires de ces débuts en Éthiopie.

Plus tard, — de Monfreid n'a pas encore donné le récit des années intermédiaires —, nous trouvons Monfreid possesseur d'un domaine et d'une usine d'électricité à Haraoué, à une dizaine de kilomètres de Harrar, d'une villa à Obock, dans la Somalie française, de plusieurs petits navires qui lui permettent d'importants voyages comme ceux de Djibouti à Suez, à Bombay, aux Iles Seychelles. Aucune profession définie n'est indiquée dans les divers ouvrages parus : l'auteur raconte successivement des pêches de perles, des recherches de pétrole aux Iles Farzan, une contrebande d'opium, pleine de péripéties, de Grèce en Égypte, une autre contrebande, non moins fertile en incidents, de hachich indien, un reportage sur la guerre en Arabie entre le Saoudieh et le Yémen, et surtout de multiples et pittoresques, parfois fort dramatiques, « aventures de mer ».

D'une telle vie d'aventures qui nous sont racontées au

(1) Joseph Kessel, *Marchés d'esclaves*. Les Éditions de France, Paris, 1933, p. 12. M. Kessel fut guidé par Henry de Monfreid dans son enquête en Ethiopie et en Arabie pour le compte du *Matin* (1930); il se fait gloire d'avoir décidé Monfreid, qui n'avait encore rien publié, à relater ses souvenirs.

hasard de la plume, souvent sans enchaînement et sans indication de dates, nous pouvons extraire à grand'peine quelques renseignements biographiques : après au moins une liaison indigène, qu'il raconte complaisamment au cours de tout un chapitre et qui se termina tragiquement (cf. *Le lépreux*), de Monfreid s'est marié et avait en 1921 deux filles (1) ; au cours de ses séjours en Afrique orientale il s'est fait musulman, a été circoncis (d'après Kessel, p. 13) et a adopté le nom arabe d'Abdel-Haï, sans que cette conversion pourtant semble dénoter quelque conviction religieuse, mais plutôt un certain attrait de l'exotisme et le souci de se conformer entièrement à l'ambiance, sinon même plus simplement le désir de se travestir plus complètement et de se faire mieux accepter des indigènes en participant à leurs cérémonies religieuses et à leurs rites superstitieux (cf. par exemple, *Aventures de mer*, p. 19 et 230).

Attitude religieuse

L'attitude religieuse de Monfreid semble se borner à un vague panthéisme et culte de la nature qu'il affirme être le seul naturel à l'homme : « C'est vraiment une sorte de prière inconsciente, une véritable communion que ces hommes simples (les marins indigènes) font avec le grand mystère de l'univers » (*Secrets de la Mer rouge*, p. 136). Cette mince religiosité s'exprime par quelques réflexions éparses, comme par exemple celle-ci : « La volonté de Dieu nivelle tout, en se substituant [dans la pensée des indigènes] à ce que nous appelons les causes. On peut alors regarder l'univers comme un tableau tout en surface. En profondeur, il n'y a que cette volonté de Dieu, partout la même, dont il est insensé de vouloir pénétrer les mystères. J'ai souvent pensé que cette manière de

(1) Il parle aussi d'un fils adoptif qui s'est noyé.

voir valait mieux que la métaphysique » (*Secrets de la Mer rouge*, p. 315), par un appel constant au « miracle » dans les événements quotidiens. Un des premiers bateaux de Monfreid s'appelle : *A la grâce de Dieu.*

L'IMMORALISTE

Mais M. de Monfreid ne s'embarrasse pas beaucoup de croyances religieuses (il parle de « la fiction de l'âme quittant le corps », *Secrets de la Mer rouge*, p. 186), ni surtout de « préjugés » de morale. On aura pu constater déjà, par l'indication que nous avons donnée d'une des occupations de M. de Monfreid, trafic du hachich, qui fait l'objet de deux volumes, *La croisière du hachich* et *A la poursuite du Kaïpan*, que cette vie d'aventures n'était certes nullement recommandable. Mais ce qui étonne plus encore que cette contrebande en grande série de hachich, d'armes, peut-être aussi d'esclaves, c'est le cynisme avec lequel ces faits sont rapportés. Aux chapitres neuf et dix des *Secrets de la Mer rouge*, l'auteur raconte ouvertement un épisode de contrebande d'armes : son bateau est poursuivi par un garde-côte qui essaya en vain de l'aborder : alors M. de Monfreid eut l'audace de poursuivre en justice, pour tentative d'abordage, ce garde-côte dont la mission était de surveiller la contrebande — et le plus fort est qu'il obtint gain de cause.

En plein milieu de son récit d'introduction frauduleuse du hachich en Égypte, expédition au cours de laquelle il utilisa les procédés les plus habiles des grands contrebandiers, Monfreid fait cette réflexion que l'on dirait candide si elle n'était aussi cynique : « Les véritables dangers pour moi vont maintenant commencer, autrement plus terribles que ceux au travers desquels j'ai passé jusqu'ici ! Il va falloir lutter, à présent, contre la lâcheté, la cupidité, la fourberie... *ce sera le combat obscur dans la fange de l'égout* » (*Croisière du hachich*, p. 154). Ailleurs (*La pour-*

suite du Kaïpan, p. 102) il écrit : « Dans l'aventure où je me suis engagé, je ne dois pas tenir compte de mes sentiments personnels et je me servirai de Ternel malgré ma répugnance. » A plusieurs reprises, d'ailleurs, Monfreid proclame son intention de se défendre, même par les moyens les plus violents (par exemple *Croisière du hachich*, p. 163), contre les agents légitimes de l'autorité.

Retour a la vie primitive

Ce qui enchante M. de Monfreid, c'est la vie simple et primitive, l'extrême liberté de mœurs des indigènes. Les allusions plus ou moins transparentes aux choses les plus délicates sont répétées avec une évidente satisfaction. Après la mention d'un exploit sexuel : « Ces gens sont sublimes mais ils ne le savent pas et nous sommes incapables de les comprendre. J'ai la joie de retrouver au fond de ces êtres simples tout ce qui m'a jadis attaché à eux, et je les retrouve inchangés comme la mer ou le désert » (*Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, p. 43). L'idéal, c'est la « vie primitive où l'homme figure comme un bel animal en liberté » (*Les secrets de la Mer rouge*, p. 194). Monfreid, qui jouit, semble-t-il d'après ses récits, d'une assez belle fortune, précise ainsi cet idéal : « Il ne s'agissait point pour moi d'accumuler de l'or ou de réaliser des rêves fastueux, mais simplement de posséder cette force latente, sans laquelle l'homme est incapable de se mouvoir par lui-même au sein des sociétés. L'argent n'a à mon sens de valeur qu'autant qu'il permet de s'affranchir. La difficulté est de savoir rester toujours maître de cette force sans en devenir l'esclave ou la victime » (*La poursuite du Kaïpan*, p. 9).

Il est impossible, d'après Monfreid, que nous jugions impartialement les indigènes, car la différence des civilisations, des mentalités et même des morales (le sens y est sinon le mot) est trop grande : « Les mots ont un

sens différent ici et en Europe et... il est aisé de dire de très bonne foi de profondes bêtises en croyant être exact (*Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, p. 82)... Avec la mentalité des gens de ce pays (Éthiopie) la justice telle que nous la concevons serait inopérante et absurde » (*Aventures de mer*, p. 195).

M. de Monfreid et les Missions

Aussi Monfreid, qui pourtant manifeste une grande vénération pour Mgr Jarosseau, Capucin français, Vicaire apostolique des Gallas (cf. *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie*, p. 179), se montre hostile à l'action des missions qui, en civilisant les indigènes, les enlèvent à leur vie primitive : « Il est désolant de voir les efforts et l'abnégation incontestables des missionnaires n'arriver souvent qu'à produire d'odieux tartuffes où se résument tous les vices. La faute n'en est pas à ces religieux, mais à la mentalité de ces races primitives pour qui les pratiques de la religion chrétienne sont incompréhensibles. Ils n'en retiennent que le culte de la dissimulation » (*Croisière du hachich*, p. 12). D'ailleurs, suivant en cela le préjugé de trop de personnalités coloniales françaises, Monfreid semble bien estimer l'Islam préférable au Christianisme pour ces races peu évoluées ; il écrit à propos des populations noires chrétiennes des Seychelles : « J'ai senti très nettement à la vue de tous ces nègres christianisés, par opposition avec les islamisés, combien notre religion chrétienne, tant catholique que protestante, est peu adéquate aux races inférieures. Elle est même néfaste, car elle développe l'instinct naturel de la dissimulation et à l'abri de toutes les mômeries qu'ils imitent comme des singes, sans en comprendre le véritable sens élevé, leurs vices se développent sans frein » (*La poursuite du Kaïpan*, p. 158).

Ces quelques traits de la biographie et de la physionomie morale de M. Henry de Monfreid pourront permettre de juger plus exactement celui que M. Joseph Kessel appelle « l'aventureux », le « Français qui voulut vivre une vie de hardiesse, de solitude et de liberté (1) », mais qui fut plutôt et surtout un aventurier. Il est surprenant de constater combien l'immoralisme flagrant et honteux de cette vie a échappé à la plupart des critiques, soucieux seulement de ces récits passionnants : la même observation peut d'ailleurs être faite, à un autre point de vue, à propos d'Alain Gerbault dont *L'évangile du soleil* a montré jusqu'à quelles dangereuses limites peut aller ce goût de la vie libre et primitive.

Personne ne niera, certes, le prodigieux intérêt des ouvrages d'Henry de Monfreid : qui voudrait seulement parcourir rapidement ces volumes pour s'en faire une idée approximative est pris par le mouvement et entraîné à tout lire et jusqu'au bout. *Les secrets de la Mer rouge* et *Aventures de mer* racontent des épisodes peu ordinaires ; *La croisière du hachich* et *La poursuite du Kaïpan* sont de véritables romans policiers ; *Vers les terres hostiles de l'Éthiopie* et *Le drame éthiopien* exposent, d'un point de vue discutable certes, mais pourtant utile à connaître, les problèmes actuels de l'Éthiopie ; *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* donnent quelques aperçus, mais trop fragmentaires, sur la situation de l'Arabie ; *Le lépreux* (2) est une sorte de récit autobiographique, mêlé d'incidents sensationnels, à la meilleure manière de Sherlock Holmes. Sans doute l'abus des termes de marine, et des mots

(1) *Marchés d'esclaves*, pp. 11 et 13.

(2) Tous ces ouvrages ont paru aux Editions Bernard Grasset, sauf *Les derniers jours de l'Arabie heureuse* chez Gallimard.

indigènes, non expliqués d'ordinaire aux profanes que nous sommes, déroute parfois en empêchant de comprendre le sens exact du récit. On aurait pu craindre aussi dans les premiers livres la lassitude de la monotonie. Mais de Monfreid s'est révélé aussi agréable conteur et puissant romancier populaire (ses livres semblent faits sur mesure pour les collections à bon marché qui ont d'ailleurs commencé à les rééditer par tranches) qu'artiste de qualité, marqué de l'influence de son père et du souvenir inoubliable des jeux si variés de la mer et du soleil (1).

Rôle politique

Il nous semble évident que, dans la pensée même de Monfreid, ces volumes sont autre chose que des délassements littéraires : ils ont aussi, au moins les plus récents, une valeur d'action politique et ce serait, croyons-nous, nous tromper gravement que de ne voir en Monfreid qu'un écrivain et un artiste dilettante. Ce n'est certes pas pour des motifs futiles qu'il subit maintes fois les foudres de l'administration française de la Côte des Somalis contre les représentants de laquelle il se montre si mordant et hargneux. Ce n'est pas pour de simples aventures de pêche ni même sans doute pour la seule contrebande de hachich et d'armes qu'il fut poursuivi par les garde-côtes de l'Amirauté d'Aden et par les limiers de l'*Intelligence Service.* Quelques expressions désobligeantes à l'égard des autorités supérieures d'Addis-Abeba n'auraient sans doute pas suffi à provoquer son expulsion d'Éthiopie comme il advint en mai 1933.

M. Joseph Kessel affirme (*Marchés d'esclaves*, p. 19) que Monfreid fut un bon serviteur de son pays et regrette que le gouvernement français n'utilise pas davantage

(1) En 1931 de Monfreid avait organisé à Paris, boulevard Raspail, une exposition de ses propres tableaux.

« une pareille force, une si longue expérience, une si prodigieuse assimilation ». On a cru reconnaître Monfreid dans le personnage d'un roman de Jean d'Esme : *L'homme des sables* (1), qui vit en aventurier et en brigand à Obock (Côte des Somalis) ; sa femme l'abandonne parce qu'elle ne peut supporter cette vie difficile et aussi parce qu'elle apprend certaines actions secrètes de trahison, mais elle se réconcilie ensuite avec lui en constatant qu'il défendait les intérêts français contre l'Angleterre. Cette interprétation ne paraît pas conciliable avec l'attitude des autorités françaises envers de Monfreid sur lequel le Ministère des Colonies possède, d'après le *Courrier colonial* (6-9-1935), un « accablant dossier ».

D'autres ont affirmé que de Monfreid avait été un agent secret au service de l'Italie, nous ne pouvons évidemment vérifier l'exactitude de cette assertion (2). Mais c'est un fait que aussi bien dans la possession française des Somalis qu'en Éthiopie et en Arabie de Monfreid a

(1) Editions de la Nouvelle Revue critique. Paris, 1930, in-16 de 253 pp. 12 fr.

(2) On remarquera que le mémoire déposé par le gouvernement italien contre l'Ethiopie au Conseil de la Société des Nations utilise plusieurs documents photographiques de M. de Monfreid. De Monfreid a donné, le 18 juillet 1935, une conférence sur l'Ethiopie à la *Societa africana d'Italia* de Naples : le texte en est publié en français dans la Revue de cette Société : *L'Africa italiana*, juillet 1935, pp. 85-112 ; cette conférence, qui semble à peu près identiquement la même que celle donnée à l'Université des Annales à Paris, se termine ainsi : « L'Europe remerciera un jour l'Italie d'avoir eu à temps l'énergie de mettre fin à ce bluff dangereux où, à l'abri d'un décor mensonger, le Négus préparait son empire à accueillir les ennemis des intérêts latins. La France, maintenant, a compris le rôle généreux et ingrat de cette sœur latine, et tout son peuple, dans un même élan de sympathie, attend une éclatante victoire qui fasse à jamais oublier le douloureux souvenir d'Adoua. Voilà la pensée et l'espoir que je suis heureux de formuler au nom de tous mes compatriotes » (p. 112). Cette audacieuse flatterie, accompagnée de non moins audacieuses contre-vérités, ne rend vraiment pas sympathique l'homme qui s'arroge le droit de parler *au nom de tous ses compatriotes* !

joué un rôle équivoque. A propos de l'Éthiopie, il ne cache pas son amour pour ce pays et ses habitants mais manifeste une haine vigoureuse pour les autorités et en particulier le Négus. Il manifeste une grande sympathie pour l'actuelle intervention italienne en Éthiopie (1).

On comprend difficilement la position exacte de Monfreid vis-à-vis de l'Éthiopie : il multiplie ses déclarations de sympathie à ce pays, il en vante la vie simple dont les institutions qui nous choquent, comme le servage, ne doivent pas, dit-il, être appréciées d'après notre mentalité occidentale ; il répète maintes fois qu'il regrette profondément les tentatives modestes qui sont faites pour moderniser le pays. Puis, dans ses conférences publiques, dans ses tout récents ouvrages, Monfreid critique violemment les institutions qu'il essayait auparavant non de justifier mais d'expliquer, il approuve ouvertement la résolution de l'Italie de mettre en valeur ce pays et d'y apporter cette civilisation moderne, toute matérielle, que le coureur des mers disait abhorrer. A plusieurs reprises, dans ses ouvrages, de Monfreid blâme énergiquement la puissance qui voudrait profiter de la faiblesse et du caractère retardataire de l'Éthiopie pour s'en emparer : mais ce blâme, qui visait l'Angleterre, ne peut évidemment atteindre l'Italie !

Dans un passage de son dernier livre, *Le Drame éthiopien*, il « souhaite en (son) cœur voir les Abyssins défendre courageusement leur terre, en intrépides guerriers, tels que l'histoire nous les montre » (p. 233), et pourtant le récit d'une audience chez le *Duce* nous le montre ardent partisan de l'Italie dont il souhaite la victoire : « Puisse la Rome antique achever de s'éveiller à son appel [de Mussolini] et le peuple latin s'unir dans la lumière et dans la paix, en un bloc sans fêlure, autour de cette Médi-

(1) Notons cette remarque intéressante à propos de la guerre en Ethiopie : « C'est bien en effet « la route » qui gagnera la bataille définitive » (p. 162).

terrannée où jamais plus, grâce à elle, ne se verront les crimes barbares de la guerre sous-marine » (conclusion du *Drame éthiopien*, p. 245). Et il rapporte (p. 172) l'opinion d'un officier colonial italien : « Il ne s'agit pas de plaider la cause de l'Italie, mais celle de l'humanité, telle que la conçoit notre race blanche, car, réfléchissez-y bien, le problème actuel est un conflit de races et en cela il est très grave, car c'est l'Europe entière qu'il engage. »

Ces quelques notes documentaires et ces brèves réflexions ont eu pour but de permettre de mieux juger un auteur que la mode et le snobisme ont placé subitement sur le pavois. On comprendra sans doute que si l'écrivain est digne d'éloges, nous ne pouvons pourtant que nous détourner d'un personnage équivoque dont les principes comme les actes sont si éloignés de notre idéal et de notre morale chrétienne.

Gérard Barget.

1900-1936

Dans son livre intitulé *1900*, le délicieux écrivain qu'est Paul Morand note finement le malentendu qui opposait alors comme aujourd'hui la France et l'Allemagne, tous deux pays de grands et de petits bourgeois laborieux, épargnants, et qui obligeait l'un d'eux, pour les besoins de sa sécurité, de se jeter dans les bras du colosse russe aux pieds d'argile, 1914 l'a prouvé. Cette sécurité, la France la payait de prêts généreux, qui n'amélioraient pas le sort des moujicks croupissant dans leur saleté et dans leur ignorance, et permettait en particulier aux grands ducs de continuer leurs « tournées ».

Aujourd'hui il n'y a plus de grands ducs, et le moujik a fait place à un kolkhosien « éclairé », mais l'abîme qui sépare notre terre occidentale, aux coteaux modérés, des vastes étendues russes est toujours le même. Au tsarisme a succédé le bolchevisme : mais les masses russes, en partie industrialisées à l'américaine, et soumises à un régime tout aussi autoritaire que le régime impérial, n'ont toujours que bien peu en commun avec notre paysan individualiste, notre petit bourgeois foncièrement épris de liberté, notre ouvrier mal discipliné et mieux fait aux travaux qui demandent de l'initiative et du goût qu'aux productions en série.

Aujourd'hui, cependant, les mêmes positions se retrouvent. La république démocratique et la république soviétique se rencontrent pour conclure un pacte d'assistance militaire. Et l'Angleterre d'Édouard VIII, comme l'Angleterre d'Édouard VII, encourage cette conjonction et n'épargne pas ses amabilités à Moscou.

⁂

Y a-t-il donc une fatalité historique qui oppose les deux riverains du Rhin? Non, non et non. Si la connaissance de l'histoire ne servait qu'à rappeler et à entretenir les querelles, il faudrait résolument la rayer des connaissances humaines. D'ailleurs, puisque nous venons de parler d'Édouard VII, l'histoire est là pour nous dire qu'avant son avènement, en 1900, précisément, l' « ennemi héréditaire » était encore plus l'Angleterre que l'Allemagne, cela malgré la profonde blessure de 1870.

Rappelons-nous les événements d'après la guerre franco-allemande. Affaiblis, en Europe personne ne recherchait notre alliance. Nous étions seuls. Lorsque nous eûmes reconstitué nos forces militaires, lorsque Berlin eut commis plusieurs maladresses à l'égard de Saint-Pétersbourg, on se souvint à la cour des tsars que la France existait, et l'entente tacite des années 75 entre l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie s'effrita par le retrait de cette dernière puissance. L'isolement auquel nous avait confiné notre faiblesse fut rompu, et bientôt, aux alentours de 1900, ce fut à l'Allemagne de se sentir isolée, non plus par suite de sa faiblesse mais bien en raison de sa force.

En 1936, le même isolement est éprouvé à Berlin, mais il n'y a plus de Russie pour en sortir, elle est déjà de l'autre côté de la barricade; il n'y a plus d'Autriche-Hongrie pour servir de brillant second, elle est morcelée, et ses tronçons sont aussi de l'autre côté de la barricade.

Reste encore l'Italie, que le Reich croit avoir des chances, malgré Stresa, de retrouver, l'Italie toute imbue du *sacro egoismo,* désertant son poste européen et gardant, semble-t-il, la carte allemande en réserve contre Genève. Pauvre politique que tout cela, car une Europe troublée et prête aux coups de folie serait un danger pour la sécurité italienne.

Mais pauvre politique aussi que celle de l'encerclement.

Si c'est actuellement celle de Londres, de Paris et de Moscou — et je ne le crois pas le moins du monde — elle aussi nous conduit à un terrible inconnu. Mais il y a la Société des Nations.

Oui, et quoi qu'on en ait, la Société des Nations fut créée pour résoudre, sur le plan réaliste, non seulement les conflits, mais les menaces de conflit. Nous rappellerons inlassablement l'article 19 du pacte, relatif à un nouvel examen des « situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde ». Le pacte n'est pas un chiffon de papier, et lorsqu'on a à sa disposition, dans le pacte, un article aussi essentiel, on s'en sert.

Or il serait vain de se dissimuler que la paix du monde est en péril. Le meilleur baromètre, à ce sujet, c'est le réarmement projeté de l'Angleterre. Lorsqu'un pays qui a consenti à la paix et au désarmement les sacrifices que l'Angleterre a consentis est maintenant prêt à consentir à son réarmement et à sa sécurité des sacrifices contraires, mais certes plus pénibles, puisqu'ils sont évalués à près de quatre milliards et demi de francs de dépenses, on est fondé à croire que la situation est grave.

Accumuler les armements et les alliances, donc renforcer dans le Reich la phobie de l'encerclement, est-ce là une solution? Nullement. Déjà s'esquisse en Angleterre, dans une certaine partie de l'opinion publique, un retour à une politique plus réaliste, plus constructive, sur deux plans, le plan économique et le plan colonial. Examinons successivement ces deux plans.

*
* *

L'Allemagne souffre de la crise, et attribuer cette crise aux armements qu'elle commence d'accumuler, c'est passer à côté du problème. On s'aperçoit, en effet, que la reprise de l'industrie lourde a permis de résorber des chômeurs, et que si les sommes considérables consacrées à la fabrication du matériel de guerre avaient été utilisées pour la production

de marchandises pacifiques, le pays ne s'en serait pas mieux porté, faute de pouvoir exporter ces marchandises. C'est un truisme de dire que l'Allemagne a besoin de débouchés. Nous souffrons certes de la crise, nous, et, dans une moindre mesure, les Anglais, mais eux comme nous possédons des colonies, qui constituent, quoi qu'on en dise, un débouché important pour la métropole. Notre pays est, en outre, comme l'Angleterre, riche en capitaux, et, ajoutons, hélas! en ce qui nous concerne, pauvre en hommes, alors que l'Allemagne était avant 1914 et reste toujours un pays riche en hommes, et, déjà pauvre en capitaux avant la guerre, l'est encore plus depuis les dévaluations successives de sa monnaie qu'elle a subies et la fuite des devises étrangères qui en fut la conséquence.

La Russie soviétique peut s'enorgueillir de ne pas connaître le chômage, et elle attribue ce fait à l'excellence du système communiste. L'argument ne trompera pas les gens avertis, qui savent parfaitement les conditions assez primitives de l'exploitation des richesses russes avant la guerre, et l'œuvre remarquable — cela il faut le reconnaître — accomplie à cet égard par le régime soviétique. Un pays en pleine industrialisation, et pour lequel le prix de rendement ne compte pas — car l'État est maître de fixer à la rétribution du travail le taux qui lui convient, donc de produire au plus bas coût, si la concurrence sur le marché international l'y oblige — un pays de ce genre, dis-je, se trouve dans des conditions particulièrement favorables.

Il reste donc que l'Allemagne — et l'Italie est dans les mêmes conditions, mais elle a cru résoudre le problème par la guerre — a besoin de vivre. Or, la misérable politique de l'autarchie économique, où se claquemurent peureusement les pays européens, ne peut conduire qu'à la catastrophe. Une porte a été ouverte à Genève par le discours de sir Samuel Hoare relatif à une meilleure répartition des matières premières et à une politique économique plus saine. Une autre porte vient d'être ouverte en Angleterre par la discussion des revendications coloniales de l'Allemagne.

La question est certes très grave. Comment peut-on demander de but en blanc à l'opinion publique des nations coloniales d'abandonner ne fût-ce qu'une parcelle des territoires d'outre-mer acquis au prix de tant de sacrifices? Notons tout de suite qu'il y a des précédents. Nous avons, en 1911, cédé à l'empire allemand, pour préserver la paix et pour obtenir aussi, il est vrai, les mains libres au Maroc, une partie de notre Congo. Tout récemment, l'amitié italienne nous a coûté la cession d'une bande importante de terres au sud de la Tripolitaine.

Il y a donc des précédents, mais de notre côté seulement, car, à ma connaissance, l'Angleterre n'a jamais abandonné un morceau de son domaine colonial. Or nous savons tous que le principal bénéficiaire des territoires détenus par l'Allemagne avant la guerre, fut, à Versailles, l'Empire britannique. Mais ces territoires furent placés pour la plupart *sous mandats* sud-africain, australien, néo-zélandais, ou même britannique. Ils ne font donc pas tous partie, à proprement parler, de l'Empire, qui n'y est que le fidéi-commissaire de la Société des Nations. Ils sont soumis à un régime économique spécial, en ce qui concerne tout au moins les territoires sous mandat A et B, c'est-à-dire les plus avancés quant à leur développement économique et social — ainsi la Palestine, le Cameroun et le Tanganyika : tous les membres de la Société des Nations y sont en effet placés sur un pied d'égalité au point de vue commercial.

N'y a-t-il pas là l'amorce d'une solution? Ne pourrait-on pas concevoir que certains des débouchés économiques dont l'Allemagne a besoin pourraient lui être concédés dans les pays sous mandat? Il faudrait d'abord, de toute nécessité, que cet État reprenne sa place à Genève, mais la promesse de telles concessions outre-mer pourraient l'induire à le faire.

Ceci n'est qu'une simple indication. Elle aurait, nous semble-t-il, avantage à être « creusée ». En tout cas, on ne peut écarter sans examen la plainte du Reich, et une solution pacifique, qui permettrait une sorte de coopération euro-

péenne outre-mer et qui aiderait à résoudre la crise économique en Allemagne, serait à tous points de vue préférable à une solution par la guerre. Le fatalisme dans lequel nous menaçons de sombrer répugne à la conscience chrétienne. Toutes les solutions doivent donc être étudiées, qui permettraient d'éviter un nouveau 1914. Car se contenter de refaire en 1936 les mêmes gestes de 1900 serait préparer tout uniment la fin de l'Europe.

André-D. Tolédano.

Destins de la personne

Le nouveau livre de P.-H. Simon (1) est une importante contribution à cette philosophie du *Personnalisme* vers laquelle s'orientent les esprits les plus avertis de notre génération et qui, prenant pour base la souveraineté de la personne humaine, s'efforce d'échapper d'une part à toutes les formes modernes de l'esprit « totalitaire » ou collectiviste, destructeur de la liberté, négateur de l'éminente dignité de la personne humaine ; et d'autre part à l'individualisme libéral sur lequel ont été fondées toutes les institutions modernes et qui visiblement s'effondre après nous avoir entraînés à cet état d'anarchie dans lequel se trouve non seulement notre propre pays mais le monde tout entier.

« Contre les philosophies individualistes, construites sur

(1) *Destins de la Personne*, in-8°. Paris, Bloud et Gay, 1935. « Cahiers de la Nouvelle Journée », n° 31.

le culte d'un absolu abstrait (divinisation de l'individuel) et contre les philosophies totalitaires, qui font un absolu humain de ce qui n'est que relatif à l'homme (divinisation du social), le personnalisme se fonde sur la considération d'un absolu réel, la liberté de la personne, et inclut dans le développement personnel les devoirs sociaux et moraux de l'Individu (1). »

*
* *

C'est sur le plan de la culture que se pose d'abord le problème. Et nul n'était mieux qualifié que l'auteur de *L'École et la Nation* pour traiter à fond ce sujet de *Culture et Vie personnelle*. L'étude qui porte ce titre (2), la plus importante de tout l'ouvrage, lui donne tout son sens et toute sa portée. Examinant les griefs qu'on a portés de différents côtés contre la culture, P.-H. Simon aboutit à la réhabiliter. Mais la culture telle qu'il l'entend est véritablement humaine, c'est-à-dire conforme à toutes les exigences de la vie personnelle. *L'exigence pratique* d'abord qui pousse l'homme à agir, à construire, à fabriquer. Et voici rétablie dans sa dignité cette éducation technique que beaucoup de partisans des « humanités », oubliant qu'une des plus grandes gloires de l'homme est d'être inventeur de techniques (*homo faber*), ont tendance à mépriser; *l'exigence intellectuelle* ensuite, par laquelle l'homme généralise les méthodes qu'il utilise dans la vie pratique, se fait le théoricien de son action, recherche la Vérité et la Beauté d'une façon désintéressée, devient Savant, Philosophe, Artiste, et cette fois ce sont les « humanités classiques » et toutes les notions qu'elles enferment : la notion de libre recherche et de désintéressement, d'art pur, de loisir, qui se trouvent énergiquement défendues; enfin une *exigence morale et reli-*

(1) Avant-Propos, p. 6.
(2) Pp. 11-86.

gieuse. Ce qu'il faut donner à l'homme, en effet, ce n'est pas seulement une technique, des moyens de plus en plus perfectionnés d'agir sur le monde pour accroître sa puissance et son bonheur matériel, ni même cette délicatesse du goût et des sens qui feront de lui un « honnête homme » ou même un savant ou un artiste, mais encore une morale et une religion, c'est-à-dire, suivant la formule si heureuse de P.-H. Simon : « *Un amour agréé par la raison mais ayant ses racines plus profond que la raison et dans lequel la personne se trouve en se donnant et se dépasse pour s'accomplir.* »

Dès lors il est facile de nous convaincre que la fameuse antinomie si souvent affirmée entre la conception individualiste, égoïste et aristocratique de la culture et la conception sociale ou collectiviste, n'est qu'une fausse antinomie. Non seulement la culture, telle que la conçoit P.-H. Simon, sera parfaitement conforme aux exigences de la nature humaine et permettra le plein épanouissement de la vie personnelle, mais encore elle formera des êtres humains éminemment propres à promouvoir le progrès et la grandeur de l'ordre social qui la leur aura donnée.

*
* *

Cette importante étude est suivie de quelques autres, rattachées peut-être un peu artificiellement à l'idée centrale du livre, mais qui n'en sont pas moins d'un très grand intérêt. Et nous nous réjouissons que l'auteur ait pu réunir sous la forme durable du livre des articles qui, par la richesse et la nouveauté des idées qui s'y trouvaient exprimées, méritaient de ne pas se perdre dans la masse anonyme des revues où ils avaient d'abord paru.

Les deux premiers traitent de questions politiques (1). Ce ne sont pas ceux que je préfère. Certes, le talent de

(1) *Psychologie politique de la Nation française*, pp. 89-109. — *Procès de la Démocratie*, pp. 110-128.

P.-H. Simon y est aussi sensible que partout ailleurs; nous retrouvons ici ces paragraphes solidement charpentés, cet art de la démonstration rigoureuse, ce don de rendre vivante la discussion idéologique, ce goût des formules sonores et brillantes qui rendent si attrayant tout l'ouvrage, mais la pensée m'y paraît moins sûre d'elle-même, les points de vue moins originaux, les thèses soutenues beaucoup plus discutables. J'avoue que le plaidoyer en faveur de la démocratie ne m'a pas convaincu. Peut-être P.-H. Simon est-il ici victime de son excès de talent, car les premières pages de son « procès de la démocratie » nous tracent un si exact tableau des méfaits de ce régime, que nous ne parvenons pas à l'oublier lorsque nous lisons les pages qui suivent et qui veulent être une réhabilitation. Certains arguments se contredisent : par exemple, après nous avoir montré que les régimes modernes de dictature ne peuvent vivre qu'en s'appuyant sur le peuple (et rien n'est plus juste que cette démonstration de la *démagogie* cachée du fascisme ou de l'hitlérisme), l'auteur nous rappelle que le grand avantage de la démocratie c'est d'avoir donné, par le suffrage universel, une « voix au peuple », au pauvre peuple écrasé par la bourgeoisie capitaliste indifférente à ses misères. La question n'est-elle pas précisément de savoir si, en l'état actuel des choses, le peuple n'est pas plus heureux (je ne dis pas plus digne, ni plus libre, mais plus heureux matériellement) sous des régimes dictatoriaux que sous un régime démocratique où quelques « oligarchies économiques », et quelques « sociétés secrètes », exploitent égoïstement le pouvoir qu'elles ont réussi à capter en tirant habilement les « ficelles » du régime?

Je lis encore (p. 128) une condamnation de la dictature parce qu'elle est « une démission de la critique au profit de l'instinct », mais, quelques pages plus haut, le régime démocratique avait été justifié pour l'équilibre qu'il permet d'établir dans la vie politique en opposant à « l'égoïsme calculateur des grandes congrégations économiques » « l'instinct vital qui attachait les masses au mysticisme égalitaire »...

Au demeurant ces deux chapitres du livre sont pleins de vues très justes et importantes ; et je me garderais bien de les condamner en bloc. Si je me permets de faire quelques réserves, c'est pour mieux légitimer mon adhésion à tout le reste de l'ouvrage. Cette adhésion, elle va surtout au dernier des articles qui composent la troisième partie et qui portent le titre collectif « *D'un personnalisme catholique* ». Cet article : « L'Église et l'argent » (1), m'avait vivement ému lorsque, il y a déjà plus d'un an, il avait paru dans la revue *Esprit*. J'ai retrouvé en le relisant ici la même impression de soulagement, de liberté intérieure devant une vérité qu'il fallait avoir le *courage* de dire mais aussi la *délicatesse* de *bien* dire. Rien ne nous paraît plus important aujourd'hui que d'opérer un *dégagement* temporel de l'Église. Non que l'Église doive se désintéresser du monde, mais elle doit à tout prix et sans tarder rompre des liens trop étroits et trop visibles avec certaines formes d'organisation sociale incompatibles avec l'esprit chrétien. Et elle doit travailler de toutes ses forces et en toute liberté à l'élaboration d'une nouvelle chrétienté. Que l'Église soit « éclaboussée par l'argent », ce n'est pas seulement, hélas! un argument de réunions publiques, c'est trop souvent un état de fait. Un chrétien doit le déplorer. Il doit travailler de toutes ses forces à le faire disparaître. La première condition de la force, c'est la liberté, c'est l'indépendance. Et, je le répète, *indépendance ne signifie pas indifférence*. Jacques Maritain le signale avec assez de clarté et de vigueur dans une récente brochure (2). L'article d'H. Simon est un témoignage important entre tant d'autres de ce travail de dégagement qu'opère l'Église de France sous nos yeux. Nous devons nous en réjouir et, dans la faible mesure de nos moyens, y coopérer chacun de toutes nos forces.

(1) Pp. 159-182.
(2) *Lettre sur l'indépendance*, « Courrier des Iles », nº 7. Desclée de Brouwer, 1935, in-12, 66 pp. Prix : 5 fr.

*
* *

Destins de la personne est venu confirmer les espérances que nous avions placées en P.-H. Simon. Qu'il soit un des essayistes les plus brillants de sa génération, nul n'en saurait douter ; mais ce qui me paraît important, c'est que ce « brio » extraordinaire soit soutenu par une pensée solide et sérieuse. La culture de P.-H. Simon est riche, variée, profonde ; elle lui permet d'aborder avec un égal succès les sujets les plus divers (pédagogiques, littéraires, sociaux, philosophiques, politiques ou religieux). Elle lui permet surtout d'apporter dans l'examen de chaque problème une grande sûreté de vue, un parfait équilibre de jugement. Mais, l'avouerai-je, ce qui me séduit le plus en lui c'est la générosité de la pensée. Au-dessous de ce talent d'écrivain, animant cette claire intelligence, je sens constamment vibrer une sensibilité ardente, un cœur débordant de charité. Et c'est par là surtout que les livres d'H. Simon ne manqueront pas d'exercer sur un large public une action durable et profonde.

BERNARD GUYON.

L'HISTOIRE

P. MESNARD. *Erasme et le Pacifisme chrétien.*

« Celui qui veut la guerre est-il un homme? » Il n'est point de question plus brûlante pour un catholique du temps présent. C'est cette position de la conscience chrétienne en face de la paix et de la guerre que le grand humaniste s'est efforcé de mettre en lumière : on verra que son enseignement est singulièrement adapté au trouble contemporain.

J. MADAULE. *Jacques Bainville.*

ANDRÉ GEORGE. *Une histoire de l'Inquisition au Moyen-Age.*

Le premier tome de l'ouvrage monumental de M. Jean Guiraud : *Les origines de l'Inquisition dans le Midi de la France, Cathares et Vaudois.*

G. GADOFFRE. *Livres d'histoire.*

Le XVIe siècle — Talleyrand homme d'état.

Erasme et le Pacifisme chrétien

S'il est un sujet brûlant pour un catholique du temps présent, c'est assurément la position de la conscience chrétienne en face de la paix et de la guerre. Les thèses les plus nuancées s'opposent les unes aux autres sur cette donnée ingrate où seuls apparaissent lumineusement deux principes, celui de l'observation du commandement pacifique de l'Évangile, celui de l'obéissance civique envers l'autorité légitime. Laissant aux théologiens le soin de définir la doctrine « sub specie aeternitatis » et aux journalistes l'occasion d'en multiplier les fausses applications, nous avons voulu simplement faire ici œuvre d'historien et rappeler un grand enseignement qui paraîtra sans doute à plus d'un comme singulièrement adapté au trouble contemporain.

Érasme, dont l'érudition patristique et la science théologique commencent à recevoir la consécration de la critique, Érasme promoteur de l'idéal évangélique en avait dressé le programme politique dans le livre du *Prince Chrétien* (1516), dédié au futur Charles-Quint, alors Charles de Bourgogne : c'était l'idéal d'un gouvernement de bien commun, libéral et pacifique. Un an ne s'était pas passé que l'accession de Charles au trône d'Espagne faisait de la maison d'Autriche et de ses ambitions démesurées une menace pour l'Europe. Il était urgent de rappeler au nouveau monarque le précepte de paix contenu dans l'Évangile ; ainsi naquit la *Querela Pacis* (1517),

principal monument de la doctrine érasmienne. C'est cette doctrine que nous nous proposons d'étudier ici sans commentaire, espérant que nos lecteurs, s'ils n'en approuvent point les imprudences, sauront au moins en goûter la noble générosité.

*
* *

Le prince chrétien, tout adonné à sa lourde tâche, cultive donc en son État « les arts de la paix », *artes pacis*. Mais, hélas ! il n'est pas seul, et ses rapports avec les États voisins peuvent causer en un clin d'œil la ruine de tant d'efforts. La guerre, à cette époque, étant mal endémique, les princes et derrière eux les écrivains politiques, sont contraints de prendre parti. Faut-il avant toutes choses résoudre ce terrible problème, dominer pour pouvoir régner, conquérir une paix précaire par d'habiles hostilités ? C'est alors une doctrine de force et de succès que l'on propose au prince ; mais il est bien difficile d'en limiter l'emploi à la seule politique étrangère, à la seule durée de la guerre. A-t-on, par contre, posé tout d'abord un idéal éthique à promouvoir, le calme des passions, le respect de la loi, la charité pour le prochain, il devient pénible d'en suspendre la poursuite et d'arrêter pour un temps le primat des fins supérieures ; et cependant, avec l'État, tout cela périt aussi dans les désastres militaires.

Érasme voit trop bien la difficulté de sa thèse pour n'en pas chercher une exposition nuancée, probablement plus juste et plus humaine, plus applicable aussi. Il y a d'autres moyens d'éviter la guerre que de se trouver résigné et nu devant les armes ennemies : l'imprudence, en tout état de choses, n'a jamais eu rang de vertu. Mais les termes du dilemme sont-ils aussi rigoureux ? La guerre n'est peut-être pas un fait brutal posé en dehors des conscien-

ces et s'imposant ainsi à elles. Elle a sa source principale dans les passions des hommes, multitudes irraisonnées ou potentats cupides, elle provient parfois d'erreurs qui, lentement accumulées, forment aux germes de discorde un humus nourricier. Nous ne saisissons bien que l'éclosion, brusque et surprenante; pourtant nous avons labouré et nous avons semé nous-même. Dès lors, si le phénomène présente un aspect humain, si cet aspect est essentiel, la guerre, comme toute autre conduite, retombe sous le joug de la morale. Il n'y a pas là un domaine sacré où tout effort soit profanation, mais un sujet complexe et difficile, où il importe de voir clair et pour cela de tenir plus vigoureusement que jamais le flambeau de la raison et celui de la charité.

Rien d'étonnant dès lors à voir le philosophe de Rotterdam revenir avec tant de ténacité, d'énergie et de diplomatie, sur ce problème capital. Il y va du système entier. L'échec de l'évangélisme sur ce point crucial condamnerait décidément la philosophie chrétienne, la politique idéaliste, à rester lettres mortes, songe parmi les songes; la réussite assurerait du même coup le succès de l'esprit évangélique, la compétence illimitée de la morale dans le domaine de l'État. Aussi bien ce problème est-il repris dans tous les ouvrages d'Érasme que nous avons signalés : l'*Institution du Prince* enseigne à mépriser la guerre, le *Scarabeus*, le *Dulce Bellum inexpertis*, le *Julius exclusus*, fouaillent d'une dure satire les rois belliqueux et leurs conseillers perfides, les lettres à Léon X, à François Ier, aux autres puissants de ce monde, sont autant d'exhortations pressantes à un pacifisme chrétien. Enfin, un volume entier, la *Querela pacis*, expose à fond le sujet dans une fresque vigoureuse où l'émotion, l'indignation, la plainte déchirante de l'humanité, de la chrétienté blessées secouent le lecteur dans sa sensibilité profonde,

cependant que l'analyse du psychologue, les démonstrations du moraliste, les injonctions du théologien sollicitent ou requièrent une adhésion totale de l'esprit.

Montrer le vrai visage de la guerre, en dénoncer les véritables causes, dresser à l'encontre la doctrine de l'Église et les exigences du bien commun, en tirer quelques règles pratiques d'une politique de paix, telle est l'argumentation générale que notre auteur poursuit dans ses écrits (1).

La Plainte de la Paix décriée et chassée de tous côtés et par toutes les nations reproduit un procédé de composition cher à Érasme, et que l'*Éloge de la Folie* lui a déjà mis en main. Les deux ouvrages se font d'ailleurs pendant : tandis que la Folie raconte avec verve l'accueil empressé qu'elle reçoit chez tous les hommes, la Paix se lamente sur le mauvais visage qui lui fut partout opposé, et elle plaide sa cause avec flamme. Sa plaidoirie est aussi bien conduite que la leçon de la Folie. Le début en est classique, c'est la peinture des deux parties, dans la déposition du plaignant.

« Si je suis, en réalité, cette paix tant vantée par Dieu et par les hommes, la source, la mère, la conservatrice et la protectrice de toutes les bonnes choses que possèdent le ciel et la terre ; si hors de moi aucune prospérité n'est ici-bas durable ; si rien de pur, rien de saint, rien qui soit agréable à Dieu et aux hommes ne peut s'établir ; si, par contre, la guerre est, sans contredit, la cause essentielle de

(1) Nous suivrons dans cette étude l'ordre de la *Querela*, tout en y rapportant les textes complémentaires. Sur cette partie de l'œuvre érasmienne, consulter l'édition de la *Querela Pacis*, traduite en français par Mme Constantinescu-Bagdat, Paris, 1924 (citée sous l'abréviation Const., p.), et Lange : « Histoire de la doctrine pacifique et de son influence sur le développement du droit international », *Académie de droit international. Recueil des cours*, t. XIII, pp. 223 sq.

tous les désastres qui arrivent dans le monde, et si ce fléau flétrit brusquement tout ce qui fleurit ; si, grâce à elle, tout ce qui avait grandi et mûri s'écroule et tombe en ruine ; si elle ébranle tout ce qui se soutient au prix des plus pénibles efforts ; si elle détruit les choses les mieux établies ; si elle empoisonne tout ce qui est honnête ou agréable ; en un mot, si elle est abominable au point de détruire toute vertu, toute piété dans le cœur des hommes et que rien ne leur soit plus funeste en même temps que plus désagréable à Dieu : au nom de ce Dieu immortel, je vous demande quel est celui qui peut croire sans peine que ceux qui la provoquent sont des hommes et qu'ils jouissent si peu que ce soit des lumières de la raison, quand on les voit s'employer avec tant de volonté, d'ardeur, d'efforts, d'artifice et de danger à me bannir et à payer si cher tant de soucis et tant de malheurs (1). »

L'attaque, comme on le voit, est vive, pour obtenir l'attention et, à la faveur de cette attention, porter le débat sur un terrain choisi par la partie lésée : « Celui qui veut la guerre est-il un homme ? » Tel est désormais le champ du litige, éminemment favorable à la thèse de la paix. En effet, il est difficile de ne pas considérer la guerre comme un mal : celui qui veut la guerre sera donc un méchant ou un imbécile. La condamnation est certaine, la partie adverse peut donc espérer tout au plus les circonstances atténuantes.

Mais Érasme entend pousser jusqu'au bout sa démonstration péremptoire. L'analyse de l'homme y fait découvrir par approfondissement successif le domaine de la nature, qui le plonge dans la création tout entière, celui de la raison, qui l'en fait émerger comme un être privilé-

(1) Const., p. 138.

gié, et celui de la grâce, qui le relie par surcroît à Dieu. Examinons le belliqueux sur ces trois plans successifs. La nature nous offre d'abord d'ineffables harmonies, les trois mondes céleste, végétal et animal voient régner l'ordre et la sérénité ; mais la nature plus profondément humaine requiert impérieusement la paix et concorde. La société ne peut survivre que par l'entr'aide et la division du travail : faute de collaboration pacifique, l'homme est promis à la mort et à la misère. — La raison devrait nous amener à la même conclusion. Le belliqueux fait fi des valeurs les plus sacrées : la vie humaine, la foi jurée, il les méprise et les dissipe. Et quel but poursuit-il à travers tant de ruines? Sa propre ruine. On s'étonne de ne pas voir enfermer de telles gens : « Sans l'habitude et l'indolence, qui font disparaître notre étonnement et même la conscience du mal, qui pourrait croire que ces hommes qui se disputent, qui se querellent, qui combattent avec tant d'acharnement, jouissent de la raison?... (1) » Enfin, si la nature, la raison, l'homme seul, en un mot, ne peuvent arriver à convaincre l'homme, les enseignements du Christ sont-ils sans action sur les chrétiens? La religion ne requiert-elle pas de ses fils l'observation de la paix sur terre pour signe de leur bonne volonté?

Et pourtant quel n'est pas le calvaire de la Paix, dans son périple à travers le monde! Dans la chrétienté elle-même, point de place à cette proscrite! Les villes sont en proie aux factions, les prétoires retentissent de disputes. « J'entre dans le palais des princes, comme dans un refuge sûr. La paix régnera dans cet endroit, me dis-je, les grands sont plus sages que le vulgaire (2). » Et c'est en effet un accueil cordial et prévenant : mais ce ne sont là que gri-

(1) Ibid., p. 140.
(2) Ibid., p. 141.

maces, un vernis de politesse qui cache les plus noirs desseins : « Tout est mensonge et fausseté. Au fond tout est divisé (1). » Irons-nous du côté des savants? Sans doute leurs doctes études auront-elles pacifié les cœurs et les esprits. Mais, hélas! c'est le choc des écoles et des spécialistes : « Certaines vérités approuvées par les uns ne passent pas la mer; certaines autres ne dépassent pas les Alpes; d'autres enfin ne vont pas plus loin que le Rhin (2). » Rhéteurs et dialecticiens, juristes et théologiens, scotistes et thomistes, platoniciens et péripatéticiens, querelles de bonnets pointus, ronds ou carrés, « une guerre qui, pour être moins cruelle, n'en est que plus déraisonnable (3) ». Même déception chez les prêtres : le nom de frère, le baiser de paix n'y font rien, « il n'est pas un chapitre qui vive en bonne intelligence avec son évêque (4) », pas de prêtre qui ne critique un autre prêtre, pas de Bénédictin qui ne haïsse Bernardin!

La raison de ces échecs successifs, la Paix la montre avec perspicacité dans la conscience de chaque homme : la guerre est en nous! « L'homme seul lutte avec lui-même. La raison lutte contre les tentations, et les tentations sont en conflit entre elles : la modestie le tire d'un côté, la cupidité l'entraîne de l'autre. En outre, les passions le mènent; tour à tour, la colère, l'ambition, l'avidité, le dirigent chacun à son gré (5). » Dans ce combat perpétuel, il perd la tranquillité du cœur, la rectitude du jugement, le sens profond du christianisme. Et cette guerre intérieure transcende l'individu, déferle sur les États, met

(1) Ibid., p. 142.
(2) Ibid.
(3) Ibid., p. 143.
(4) Ibid.
(5) Ibid., p. 145.

le feu aux empires. La vraie cause de la guerre, c'est l'assaut des passions humaines.

Dans la chrétienté du temps, où le principe monarchique est la règle commune, les vrais responsables sont les princes. La paix le disait bien tout à l'heure en démasquant leur accueil hypocrite : « Et il m'a été d'autant moins possible de découvrir parmi ces hommes un petit coin où m'installer, qu'ils sont eux-mêmes la cause essentielle de toute guerre (1). » Dans l'introduction à sa belle édition de la *Querela*, Mme Constantinescu-Bagdat réduit à huit chefs principaux les manquements des princes envers la paix. « Ce sont la colère, les passions absurdes et condamnables ; la folie de la gloire, la sottise et l'ambition ; l'avidité insatiable ; les injures entre les princes ; leur désir de se faire payer de quelque dette supposée ; celui d'extorquer l'argent du peuple ; l'absence de bonne foi dans les traités ; enfin les mécontentements ou les froissements auxquels ont donné lieu les mariages des princes (2). » Analysons ces différents griefs en les expliquant par l'histoire contemporaine qui forme à la plainte de la paix le plus tragique commentaire.

Les passions des princes, Érasme y voyait déjà dans la *Lettre à l'abbé de Saint-Bertin* (14 mars 1514), la source maîtresse de tous ces maux : « Le peuple fonde et embellit les villes, la folie des princes les détruit. » La première, la plus spécieuse de toutes ces passions, c'est l'amour de la gloire, louable en soi, mais qui pousse les jeunes princes en des entreprises téméraires et leurs États dans de sanglantes aventures. Mais quelle est la valeur de la gloire guerrière ? Un bon prince ne peut aimer qu'une gloire nette de tout sang, de tout dommage à autrui. La guerre

(1) Ibid., p. 142.
(2) Ibid., p. 124.

n'apporte, dans la meilleure hypothèse, que le triomphe d'un adversaire et la ruine de l'autre. Souvent même le vainqueur pleure lui aussi une victoire trop cher payée (1). » C'est pourquoi, dans sa première lettre à François Ier, Érasme félicite le roi de France de sa victoire de Marignan, mais bien plus encore d'avoir traité rapidement et sans vengeance, assurant ainsi aux peuples « ce divin bienfait de la paix retrouvée », *hoc divinum restitutae pacis beneficium* (2).

C'est là, ne nous y trompons pas, chez un écrivain politique, un son de cloche tout nouveau. Érasme l'émettra derechef, et dans toute son ampleur, dans la célèbre lettre à Léon X : l'ouvrage tout entier est destiné à opposer le pontife de la paix à son bouillant prédécesseur : « Que d'autres décernent leurs louanges à Jules II, aux guerres savamment déclanchées, ou conduites avec bonheur, qu'ils dénombrent ses succès militaires, qu'ils célèbrent ses triomphes profanes. Quelque gloire qu'on attache à tout cela, il faut cependant avouer qu'elle est jointe à bien des douleurs... Mais la gloire de Léon ne fait gémir ni murmurer personne. Elle n'a pas à craindre, comme tant d'autres, que la postérité condamne ce qu'applaudirent les contemporains... Si l'univers embrasé par sa main a placé Jules II très haut, plus haut encore placera Léon X la paix réinstallée dans l'univers (3). » La gloire donc est donnée par surcroît aux pacifiques : sur ce point, comme à l'ordinaire, le passionné fait un mauvais calcul.

A ce vain souci de gloire vient s'ajouter fréquemment le désir de conquêtes. Il semble au prince qu'il sera plus puissant s'il étend plus loin son empire : de là tant d'in-

(1) *Institutio pr. chr.*, Cler. IV, f° 609 F.
(2) Lettre du 21 février, 1516-1517, Allen, t. II, p. 476.
(3) Allen, t. II, pp. 79-90. Londres, 21 mai 1515, p. 82.

vasions et surtout tant de combinaisons artificieuses pour s'arrondir par héritage ou par contrat. Rien de moins conforme à la modestie chrétienne que cette ambition, rien de moins conforme non plus à la vérité politique. Toute extension de domaine est dangereuse pour un roi. Le monarque qui acquiert par force ou par diplomatie la juridiction sur un autre État ne peut régner sur les deux. « Il en résulte qu'aucun des deux pays n'a de monarque, car, pendant qu'un roi de cette sorte abandonne le premier de ses États, le deuxième ne veut pas le reconnaître, sous prétexte qu'il est étranger et qu'il est né dans un autre monde. Et pendant qu'il cherche à triompher de la résistance qui lui est opposée ou à consolider son autorité dans son deuxième État, il épuise et perd l'autre. Quelquefois il les perd tous les deux en prétendant gouverner les deux États, bien qu'il soit à peine capable d'en administrer un seul (1). » Et notre Érasme ne craint pas de rappeler aux princes cette vérité si désagréable. Dans la *Lettre au prince Charles* il met audacieusement les points sur les *i* : « Il te faut plutôt travailler à te défaire de quelques parties de ton empire qu'à en acquérir de nouvelles (2). » A François Ier, il rappelle, nous l'avons vu, la joie avec laquelle un prince chrétien voit se rétrécir le champ de son royaume. Ceux qui poussent le prince aux annexions (3) sont les conseillers les plus perfides. Et, en effet, il y a là une passion véritable, qui se nourrit elle-même et ne connaît plus de bornes, de fin elle devient moyen pour une étape nouvelle : « Si tu ajoutais à ton sceptre cette contrée, tu pourrais quand tu voudrais con-

(1) Const., p. 162.
(2) Op. cit., Allen, t. II, p. 207.
(3) *Qui dilatandi imperii studium injecerunt monarchorum animis.* Op. cit., Allen, t. V, p. 354.

quérir aussi cette autre (1). » Laisse plutôt, ô roi, ces mauvais conseillers ! « Pourquoi chercher jusqu'où étendre tes frontières, au lieu de te remémorer dans quel étroit domaine ta puissance était naguère cantonnée?... Il n'y a pas de fin au progrès des frontières, et la parole de Sénèque ne demeure que trop vraie : beaucoup de princes ont effacé les frontières d'autres royaumes, aucun n'en a mises au sien... Alexandre le Grand, parvenu jusqu'à l'Océan, désirait un autre monde : pour son ambition, celui-ci était trop petit. Hercule ne dépassa pas les Colonnes. Aujourd'hui, pour notre ambition il n'y a plus de Colonnes, il n'y a plus d'Océan (2). »

C'est oublier dans cette ambition que la grandeur du prince ne se mesure pas à l'étendue de son royaume, mais à la prospérité de l'État : la première lettre au roi le rappelle avec énergie. « C'est pour ton esprit vraiment royal chose compréhensible, claire et évidente que ton bonheur et ta grandeur de prince ne consistent pas à dominer des sujets plus nombreux, mais bien meilleurs et plus heureux (3). » La *Querela* ajoute un dernier avis au prince : « Il n'est riche qu'à condition d'avoir un peuple riche, il n'est vraiment brillant que si ses villes florissent au milieu d'une paix perpétuelle (4). » Un tel langage était singulièrement opportun au moment où la France accumulait dans la péninsule italique des conquêtes éphémères, de Charles VIII à François Ier, et où la maison d'Autriche arrivait à son apogée. L'Espagne unifiée depuis peu, les Pays-Bas constitués par la dynastie bourguignonne, l'empire capté pratiquement depuis Maximilien, sans compter les possessions italiennes et les suzerai-

(1) *Ibid.*, p. 359.
(2) *Ibid.*
(3) Allen, t. II, p. 476.
(4) Const., p. 161.

netés diverses, tout cela n'empêchait pas au même temps la conquête du Nouveau Monde au nom du roi Très Catholique, en attendant l'expédition d'Afrique et le siège d'Alger! Le conseil à Charles-Quint portait assez loin. C'est pour ne pas résider dans les Pays-Bas que les rois de Castille compromirent en ce pays l'établissement espagnol; encore Charles-Quint avait-il eu la prudence d'éviter à Philippe II la charge absorbante et difficile de l'empire allemand.

Le désir de gloire, la soif d'acquisitions nouvelles sont des passions individuelles. D'autres sources de guerre proviennent du commerce des princes entre eux et des passions sociales qui s'y rattachent. De celles-là *la colère* est la plus puissante. Érasme y voit à juste titre le ressort habituel des conflits contemporains : la vanité des princes, gonflés d'ambition et de sottise, éclate en crises violentes qui bouleversent les empires (1). Mais la colère est susceptible d'un traitement connu de tous : il n'y a qu'à examiner comme à l'habitude les événements sans précipitation et même, vu l'importance du danger, il convient au prince de se montrer « plus pondéré et plus circonspect qu'en aucune autre circonstance (2) ». Or, que voyons-nous, au contraire? Le moindre bruit fâcheux, le moindre écho désagréable est accepté sans critique et suffit à déchaîner la tempête : « Ce n'est pas une moindre ruine qu'apportent à la société ceux qui suggèrent à l'esprit des princes une matière à leur colère et les persuadent qu'il y va de leur dignité royale devant une assertion quelconque, peut-être authentique ou démesurément grossie, de se venger par les armes et par la guerre (3). »

(1) Ibid., p. 159.
(2) *Inst., Cler.*, t. IV, f° 607 C, D.
(3) *Lettre à François Ier*, Allen, t. V, p. 354.

Rappelons-nous pourtant qu'il n'est pas deux morales, l'une des rois, l'autre des sujets : on peut donc appliquer aux premiers ce que l'on dit de tous : « Il n'y a pas de preuve plus certaine d'une véritable magnanimité que le pardon des injures (1). » De même il n'est rien de plus sot et de plus criminel que de bouleverser le peuple pour quelque raillerie un peu libre (2).

Toutes les raisons invoquées dans les déclarations de guerre, parfois plus importantes en apparence, sont, au fond, de cette nature. « On rougit de rappeler pour quels motifs honteux ou frivoles les princes chrétiens font prendre leurs armes aux peuples. L'un a prouvé ou simulé quelque droit suranné,... un autre prend pour prétexte un point omis dans un traité de cent chapitres. Celui-ci a un ressentiment contre celui-là au sujet d'une fiancée refusée (3). » Voilà la façade diplomatique du temps : examinons avec Érasme la valeur de ces arguments.

Le dernier se rattache aisément au chapitre des injures. Il est cependant suffisamment important à l'époque, il affecte une forme à ce point particulière qu'il mérite une mention spéciale : *le vol de la fiancée,* exploit fréquent de la diplomatie contemporaine, manifeste hautement l'immoralité sournoise de ses combinaisons coutumières. On peut, en l'analysant bien, y retrouver trois causes : 1° une manifestation très nette de l'ambition territoriale, qui commande la politique matrimoniale ; 2° une méconnaissance parfaite de la dignité personnelle, la raison d'état aboutissant à des mariages ridicules et humainement impossibles ; 3° la mauvaise foi des princes qui se prêtent à des unions-fantômes avec l'idée de ne les jamais consom-

(1) Ibid., p. 354.
(2) Const., p. 153.
(3) Ibid.

mer, ou empêchent, par le jeu d'une diplomatie machiavélique, leurs adversaires d'épouser toute héritière trop saine ou trop richement dotée.

Voici donc les rois dépouillés des derniers oripeaux juridiques dont ils couvraient leur ardeur belliqueuse. Que pourraient-ils désormais invoquer pour justifier leur conduite? S'il existe encore pour eux une vraie raison de guerre, ils se garderont bien de l'avouer, car peu ont, à ce sujet, l'impudeur de Machiavel : la guerre est, aux mains des princes, un instrument de tyrannie. « Il y a des princes qui excitent à la guerre sans aucun autre but que celui d'exercer plus librement leur autorité. Car en temps de paix l'autorité du Sénat, la dignité des magistrats, la vigueur des lois, ne négligent rien pour opposer le plus d'obstacles possible à leurs caprices ; tandis que pendant la guerre, la direction des affaires de l'État étant remise à quelques favoris du prince, ceux-ci sont tout-puissants, pendant que les sujets les plus honnêtes, incapables de flatter leur prince, sont éloignés. C'est alors que les princes sont dans leur élément : ils exigent tous les impôts qu'il leur plaît. En un mot ils sentent plus que jamais qu'ils sont vraiment rois (1). » Quelquefois l'hypocrisie est poussée plus loin : sous les querelles de façade les princes antagonistes ont scellé un accord secret pour mater par la guerre leurs sujets respectifs et les mieux dépouiller à la faveur des hostilités. Quand le prince en arrive à ce degré d'infamie, il n'est plus dans la nature de terme assez abject pour lui être comparé, il dépasse en cruauté les bêtes les plus féroces. Seul, l'aigle carnassier, aux serres recourbées, l'oiseau sinistre, « ennemi de la paix et du repos, né pour les combats, les rapines et les

(1) Adage *Dulce bellum inexpertis*, *Cler.*, t. II, p. 968 (traduction Constantinescu-Bagdat, *op. cit.*, p. 71, cf. *ibid.*, pp. 182 et 153-155.)

déprédations », présente avec lui quelque analogie. Qu'il partage avec le prince farouche des rapaces le titre peu enviable de « roi mangeur de son peuple (1) » ! Il ne reste plus qu'à ajouter à la cruauté des princes l'apathie du peuple, cette foule stupide « emportée par le flot des événements (2) », se résignant à toutes les calamités au gré des caprices des princes, et nous aurons analysé *toutes les causes* de la guerre.

Qu'on ne vienne donc plus désormais nous parler de fatalité, d'engrenage inéluctable, de décret divin : sous ces déterminismes apparents il n'y a que passions humaines. « Ils se plaignent d'être entraînés, malgré eux, à la guerre. Mais qu'on ôte ce masque, qu'on rejette ce faux prétexte : que le prince consulte sa conscience : il verra que ce sont la colère, l'ambition, la sottise, et non la nécessité qui l'entraînent à la guerre (3). » Si la conscience vacille, Dieu ne saurait être ébloui. Il ne sert à rien de faire monter vers le ciel des rugissements implorant la paix : « Dieu, donnez-nous la paix ! Nous vous supplions d'exaucer nos prières ! » Dieu n'exauce que les cœurs purs, et il foudroie les hypocrites.

Cette hypocrisie a néanmoins sa raison d'être. Elle est la reconnaissance explicite de la doctrine chrétienne en la matière. Érasme, qui s'adresse à des monarques catholiques, mettra très heureusement en avant la condamnation de l'Église à l'égard de la guerre. Cette doctrine, elle la tient de son fondateur qui, depuis sa plus tendre enfance, n'a fait que prêcher la paix : ses disciples l'avaient reçue pour mot de passe et de salutation, ses apôtres distribuaient leur message sous son signe. « C'est

(1) Cf. *Cler.*, t. II, p. 871.
(2) Const., p. 127.
(3) Ibid., p. 160.

la paix que le Christ a prêchée aux siens pendant toute sa vie; voulez-vous maintenant savoir comme il s'adresse aux siens au moment de mourir? « Aimez-vous les uns les autres, de la même manière que moi-même je vous ai aimés. » Et encore : « Je vous donne ma paix, je vous laisse, en mourant, la paix..... » Il leur a laissé la paix : la paix avec les amis, la paix avec les ennemis (1). » Tel est l'enseignement, telle la pratique de l'Église : dans cette société pacifique règne l'union la plus intime entre les frères : « Ils procèdent tous du même Père suprême, croient tous au même Dieu; ils sont rachetés tous par le même sang, initiés tous au même culte, ils jouissent tous des mêmes sacrements : les dons, les faveurs qui en découlent procèdent d'une même source et sont communs à tous. La même Église leur est commune à tous, les mêmes bienfaits leur sont distribués (2). » Celui donc qui vient rompre une telle unité et pourfendre ses frères en Dieu, comment oserait-il porter le nom de prince chrétien?

Il est vrai que les belliqueux se couvrent des exemples tirés de la Bible et du peuple juif (3). Mais il les faut bien comprendre. D'abord la parole de Dieu est distribuée diversement aux diverses époques, et puis toutes ces luttes ont un sens figuré qu'il faut savoir dégager. En outre, il n'y a pas lieu d'accepter toute l'histoire d'Israël comme un exemple à imiter : la Sainte Écriture sait très bien nous indiquer quel est le bon et le mauvais. Quand elle veut signifier le bonheur absolu, elle en prend la paix pour symbole. Ainsi Isaïe : « Mon peuple reposera dans

(1) Const., p. 147.
(2) Ibid., p. 152 (la traduction de la dernière ligne a été retouchée).
(3) Cf. Const., pp. 145-146, et aussi *Inst. princ.*, *Cler.*, t. IV, f° 610 D E.

le sein de la Paix. » Si d'autre part nous regardons l'Ancien Testament, comme un chrétien doit le faire, dans une perspective toute messianique, nous voyons que « tous ceux qui ont prédit le Christ ont annoncé la paix (1) ». C'est pourquoi le Christ a choisi pour son image Salomon, dont le nom même est pacifique, et rejeté David comme souillé de sang humain. David n'avait pourtant combattu que les ennemis idolâtres d'Israël : « Si le fait de répandre le sang païen est de nature à déshonorer un prince chrétien, qu'on réfléchisse aux conséquences de cette immense effusion de sang chrétien (2). »

Et pourtant ne voyons-nous pas les princes de l'Église eux-mêmes entreprendre des campagnes et répandre le sang du Christ. Le pape, ce Vicaire de Dieu, quand il s'appelle Jules II, annexe et guerroie, porte cuirasse et prend des villes. Erasme, pour avoir assisté au triomphe de Bologne (10 novembre 1506), connaît toute l'indécence de pareilles mascarades. Il a refusé au cardinal Raphaël de Saint-Georges l'écrit que Jules II désirait contre Venise, fourni à la place l'*Antipolemus*. Dans le *Julius Exclusus* le pape essaie d'impressionner saint Pierre lui-même par le récit de ses prouesses, dépassant d'après lui les triomphes des anciens païens, Scipion, Émilien, Auguste. La *Lettre à Léon X* reprend, nous l'avons vu, le même sujet. « Rien, dit Érasme, ne peut causer plus de mal que de voir méchanceté et sottise s'autoriser de l'exemple du plus haut magistrat (3). » Rien ne peut, par contre, être plus

(1) Const., p. 146.

(2) Ibid., p. 147. Dans le même sens, l'*Institution*, encore plus catégorique : *Augustinus uno aut altero in loco bellum non improbat. At tota Christi philosophia dedocet bellum. Apostoli nusquam non improbant. Cler.*, t. IV, f° 608 E.

(3) Op. cit., Allen, t. II, p. 81.

actif que le poids de la plus haute autorité chrétienne en la balance : c'est là l'œuvre de Léon X, « dont la bonté et l'humanité incroyable dépassent encore la dignité, qui pourtant s'impose aux plus grands (1) ». Mais autour du pape le mal a rayonné : les cardinaux sont devenus légats de guerre, autour d'eux s'agite tout un clergé d'autant plus belliqueux que les nominations ecclésiastiques récompensent les vertus guerrières. Envers le cardinal Sanseverino, fidèle lieutenant de Jules II, les cardinaux français ne sont pas en reste : le cardinal d'Amboise prépare et conduit l'expédition contre Venise (2). Cependant, l'empereur Maximilien, Jules II lui-même, sont poussés contre la France par le cardinal Schiner, pivot de la Sainte-Ligue et chef, en Allemagne, du parti de la guerre. Autour de ces prélats en campagne (3) se déroulent les fastes d'une liturgie mixte, religieuse et militaire. « Les drapeaux portent le signe de la croix, les mercenaires impies, payés pour exercer le meurtre et le brigandage, portent devant eux la croix, et la croix qui seule aurait pu désapprendre la guerre en devient le symbole (4). » Ces parodies désormais courantes dans toutes les armées deviennent sacrilèges quand la croix s'oppose à la croix :

(1) Ibid., p. 79. Bon commentaire de cette lettre dans *Quoniam*, op. cit., pp. 117-127.

(2) Cf. Romier, *Les Origines politiques des Guerres de Religion*, Paris, 1913, t. I, pp. 49-121, qui montre le développement de cet esprit militaire et diplomatique dans le haut clergé français, et explique ainsi la fortune prochaine des Guise.

(3) Il en est heureusement, au XVIe siècle, de plus pacifiques. Dans la période ultérieure (Charles-Quint, Henri II), la grande figure du cardinal Pole restituera dans la curie romaine un pacifisme chrétien très proche de la doctrine érasmienne. Cf. *Discorso di pace di Mons. Reginaldo Polo*, 1544 (Arch. Vatican., Inghilterra III, impr. s.l.n.d.), cité par Romier, *op. cit.*, t. I, p. 492, bibliographie, p. 503.

(4) Const., p. 158.

« La messe y est dite dans un camp comme dans l'autre. Y a-t-il quelque chose de plus monstrueux ? (1) »

C'est un scandale épouvantable qu'une guerre entre chrétiens. Comment un soldat chrétien peut-il dire *notre* Père, quand il pourfend son prochain, comment ose-t-il surtout terminer son oraison : « Et pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés? (2) » Si Platon traite à bon droit de sédition ou de guerre civile un conflit armé entre Grecs, combien plus justement encore appliquerons-nous ce terme aux luttes fratricides entre chrétiens. Quel spectacle ridicule présentent de telles dissensions aux yeux des infidèles! Comme les Turcs doivent rire de ces adversaires désunis et de leur doctrine morte! (3)

Osons donc restaurer la vérité de l'Évangile, et derrière la bannière pacifique de Léon X enrôlons tous les vrais chétiens. Érasme, expliquant à François Ier les raisons de son épître, leur a trouvé une devise : *Omnibus christianis bene volo christianus* (4). Mais il faut donner l'exemple, et pour que l'exemple porte, ne pas se refuser au sacrifice. L'histoire rapporte que l'ermite Télémaque, venu d'Orient à Rome et assistant pour la première fois aux jeux, s'élança dans l'arène pour séparer les gladiateurs et, lapidé par les spectateurs, fut néanmoins la cause du décret d'Honorius supprimant les combats humains. L'état actuel de l'Europe réclame de telles interventions : « Parmi une telle foule d'abbés, d'évêques, d'archevêques, de cardinaux, comment aucun ne se lève-t-il pour arrêter au prix de sa tête d'aussi grands cataclysmes! Comme il mourrait avec joie celui dont la mort sauverait tant de

(1) Ibid.
(2) Ibid.
(3) Cf. Const., pp. 158 et 159, et *Inst. princ.*, *Cler.*, t. IV. f° 609 F.
(4) Allen, t. V, p. 353.

milliers de vies humaines ! (1) » Si nous sommes en présence d'un précepte religieux, il convient en effet d'encourir plutôt le martyre que d'accepter la désobéissance. Saint Thomas de Cantorbéry, dans les temps modernes, montre à tout l'épiscopat l'exemple à suivre en l'occurrence. Peut-être connaitraient-ils le sort plus doux de saint Ambroise, qui triompha de Théodore.

Quant aux princes chrétiens, ils ont eux aussi sur ce point leurs obligations de conscience. Chaque temps connaît ses erreurs et ses vertus antagonistes. « Autant Néron se couvrit de honte en combattant au théâtre avec les musiciens et les chanteurs ou en disputant le prix dans l'arène... autant il est honteux au prince chrétien de passer son temps à la guerre (2). » Image de Dieu sur terre, il doit imiter la vie paisible de Jésus, qui défendit à saint Pierre lui-même de le protéger avec l'épée, et qui passa son temps sur terre à semer le bien sur ses pas : « C'était vraiment agir en roi, que de servir à tous sans nuire à personne (3). »

Il faut donc réconcilier les rois. Érasme y pousse Léon X (4) en louant sa politique de rapprochement entre la France, l'Empire et l'Angleterre. Quant à lui, il ne se fait pas faute d'intervenir en la matière. Il s'efforce d'inculquer au futur empereur les principes essentiels du pacifisme chrétien, il écrit longuement à François Ier et loue ses moindres velléités d'union européenne ; il approuve hautement l'attitude de la Pologne, où Sigismond *le Pacifique*, tel un nouveau saint Louis, comble tous ses voisins de générosités et de bons traitements. Mais c'est surtout dans l'Occident que le péril est pressant. Érasme, pour le

(1) Ibid., Allen, t. V, p. 357.
(2) Ibid., pp, 355-356.
(3) Ibid., p. 357.
(4) Op. cit., Allen, t. II, p. 83.

conjurer, accomplit un geste symbolique ; tandis que ses soins empressés restituent le Nouveau Testament, il en offre successivement aux rois les différents volumes. Saint Mathieu évangélise ainsi Charles-Quint ; saint Jean, Ferdinand d'Autriche ; à Luc échoit Henri VIII, et François Ier à Marc, « afin que les quatre Évangiles soient dédiés aux quatre principaux rois du monde. Plaise au ciel que cette union intime de vos noms par la loi évangélique, l'esprit évangélique la répande aussi sincère dans vos cœurs (1) ». Ainsi, par l'entremise de l'Évangile et par la volonté du prince de la Renaissance, fut réalisée, de façon toute formelle, mais combien émouvante, la première société des nations. Cette société, Érasme, contrairement aux tendances de son époque, n'en exclurait pas les Turcs. Si la guerre est condamnée par le Christ, elle l'est même quand il s'agit des infidèles ; il vaut mieux en croire le commandement de l'Esprit-Saint que les institutions des hommes. « Et s'il est vrai que le Christ, suivi par ses Apôtres et ses martyrs, a conquis l'univers par sa charité, la patience et la sainteté de sa loi, nous avons alors plus de chance de faire entendre raison aux Turcs par la piété de notre vie que par les armes (2). »

Nous avons assez vu, dans tout ce qui précède, les inconvénients de la guerre pour avoir besoin d'insister longuement sur les méfaits de celle-ci. On ne peut cependant négliger l'argument par lequel Érasme porte aux défenseurs de l'intervention militaire le coup final. Cet argument, il le résume ainsi : « Il n'y a pas de paix, même injuste, qui ne soit préférable à la plus juste des guer-

(1) Allen, t. V, p. 353.

(2) Lettre citée à Léon X. Allen, t. II, p. 85. Même doctrine dans le *Dulce bellum inexpertis*, *Cler.*, t. II, f° 966, et dans *Inst. princ.*, *Cler.*, t. IV, f° 610 D.

res (1). » Le moteur de la démonstration est la notion de *bien commun*. Nous avons vu combien contestables étaient, considérés en eux-mêmes, les fameux « titres » des princes sur un pays déterminé. Mais la poursuite de ces droits est l'affaire propre du prince : « Qu'il les poursuive, si cela profite à la République, mais que le droit du prince ne coûte pas trop cher aux sujets (2). » Or c'est généralement ce qui arrive, et les princes « arrangent leurs affaires au détriment du public. C'est pourquoi un prince bon et chrétien doit tenir pour suspecte toute guerre, aussi juste que l'on voudra (3) ». Et, en effet, l'on n'a jamais vu de guerre apporter à la république d'heureux soulagements. La guerre est non seulement la mort de beaucoup, la ruine des villes et des campagnes, « elle est le fléau des États, le tombeau de la justice (4) ». Elle entraîne fatalement des troubles financiers, un fléchissement moral, l'arrêt de la civilisation sous toutes ses formes. Quelque prix, quelque sacrifice que les ennemis en réclament, acheter la paix, c'est tout gain. « Le prince qui n'a pour dessein que l'intérêt public n'entreprend pas facilement la guerre (5) » ; elle reste pour lui un moyen désespéré, l'ultime ressource quand toutes les solutions ont été déjà essayées, et sans succès (6).

Pour prévenir un pareil fléau, la tactique à suivre est facile :

2° *Tout d'abord désarmer les antagonismes nationaux.* Pour cela il faut, par-dessus les limites géographiques et linguistiques, et surtout par-dessus les abîmes que crée

(1) Const., p. 160.
(2) Ibid., p. 219.
(3) Ibid., pp. 217-218.
(4) Ibid., p. 168.
(5) Ibid., p. 170.
(6) Cf. *Lettre à François Ier*, Allen, t. V, p. 354.

entre les peuples la seule différence de nom, faire prendre conscience aux hommes de leur solidarité profonde en la civilisation chrétienne. « Jadis le Rhin séparait le Français de l'Allemand, mais le Rhin ne peut séparer le chrétien du chrétien (1). » Pour cela il faudra surveiller l'enseignement des historiens qui dressent l'opinion publique à haïr les peuples voisins, et en étudier au contraire avec sympathie les mœurs et l'esprit véritables.

2° *Stabiliser le statut territorial de l'Europe.* Il ne peut, en effet, y avoir de paix véritable tant que chacun désire remettre en question la carte du monde : « Que les princes fixent une fois pour toutes les limites de leurs États. Ces frontières une fois établies, qu'aucune alliance de famille ne puisse les déplacer en avant ni les ramener en arrière, qu'aucun traité ne puisse les détruire (2). »

3° *Fixer l'ordre des sucessions* sur un type uniforme de manière à éviter toute contestation entre les candidats.

4° *Enlever aux princes le droit de déclarer*, de leur propre initiative, *la guerre* entre deux États. « La guerre, qui est la chose la plus dangereuse qui soit, ne doit être faite qu'avec le consentement de toute la nation (3). »

5° *Organiser l'arbitrage.* C'est là une idée très chère à notre auteur ; l'expression la plus heureuse en est dans le *Dulce bellum inexpertis* : « Il y a dans le monde tant d'évêques érudits, tant d'abbés vénérables, tant de nobles distingués, s'imposant par leur âge et dont la prudence dans les affaires est très appréciable ; il y a enfin des conseils, des sénats institués, non sans aucun but, par nos ancêtres. Pourquoi les princes ne recourent-ils pas plutôt à leur arbitrage pour régler les moindres différends qui

(1) Const., p. 165. Cf. dans le même sens : *Inst. princ.*, *Cler.*, t. IV, f° 610 C et f° 604 A.

(2) Const., pp. 162-163.

(3) Ibid., p. 163.

s'élèvent entre eux? (1) » Ainsi seraient épargnés les traités innombrables, inutiles entre princes vraiment chrétiens, dangereux entre gens de mauvaise foi, tout article cachant un germe de conflit futur.

6° *Mobiliser en faveur de la paix toutes les forces morales.* Cette idée, qui est en quelque sorte la trame de toutes les œuvres citées, éclate parfois en appels d'un enthousiasme pressant. Citons celui, si magnifique de générosité et d'éloquence, qui termine la *Querela* ; on ne pourrait trouver meilleure conclusion aux théories d'Érasme sur la paix.

« J'en appelle à vous, Princes, de la volonté de qui dépendent surtout les affaires du monde, qui représentez parmi les mortels l'image du Christ. Reconnaissez la voix de Notre-Seigneur et Maître qui vous exhorte à la paix. Dites-vous que l'humanité entière, accablée par les maux qu'elle souffre depuis si longtemps, vous la demande avec ardeur. Que ceux-là mêmes qui se croient lésés dans leurs droits et qui éprouvent de la peine à ne pas faire la guerre, prêchent eux aussi la paix, en vue du bonheur de tous. Cette entreprise est de trop d'importance pour que des arguments légers puissent la retarder.

« J'en appelle à vous, prêtres, consacrés à Dieu, afin que vous prêchiez de toute la force de votre âme ce que vous savez être le plus agréable à Dieu ; pour que vous combattiez ce qu'il avait le plus en horreur. J'en appelle à vous, théologiens : prêchez l'Évangile de la paix, faites-le sans cesse retentir aux oreilles du peuple. J'en appelle à vous, évêques, à vous, hauts dignitaires ecclésiastiques : que votre autorité ait assez d'influence pour fonder la paix sur des bases indestructibles. J'en appelle à vous, magistrats et puissants de la terre, qui occupez le premier

(1) Ibid., p. 160. Dans le même sens : *Inst. princ.*, *Cler.*, t. IV, f° 609 B, et le *Dulce bellum*, *Cler.*, t. II, f° 966.

rang dans le royaume, afin que vous aidiez de toutes vos facultés la sagesse des princes et la piété des papes. J'en appelle à tous ceux qui se glorifient du titre de chrétiens, pour qu'ils conspirent, d'un commun accord et de toutes leurs forces, contre la guerre ; qu'ils montrent de quels poids est dans un État l'union de tous contre la tyrannie des puissants. Que chacun apporte ses conseils en vue de la paix ; que la concorde éternelle unisse ceux que la nature et le Christ ont unis par tant de liens ; que tous tendent leurs efforts afin de réaliser ce qui contribue à toutes les prospérités (1). »

PIERRE MESNARD.

(1) Const., p. 172.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Jacques Bainville

Au moment où Jacques Bainville vient à peine de descendre au tombeau, on voudrait pouvoir lui rendre un hommage sans réserves. Certes, il mérite, par bien des côtés, que l'on s'incline avec respect devant sa mémoire. Ce fut un honnête homme, dans toute la forte acception de ce terme au XVIIe siècle. Travailleur consciencieux et acharné, dont on peut dire qu'il est mort à sa table de travail, tandis qu'il s'efforçait de dicter encore les phrases d'un dernier article. Et ces articles quotidiens, où l'aisance de la forme parait, sans les dissimuler, la profondeur de la pensée et l'étendue de l'information, furent peut-être les œuvres les plus émouvantes de Bainville, parce qu'ils étaient condamnés à un oubli presque immédiat. Certes, il fut notre adversaire; mais, à l'heure où il disparaît prématurément, on souhaiterait que les adversaires qui nous restent ressemblassent davantage à celui-là. Car il était courtois, probe et mesuré. Sa constante fidélité à un parti qui érige la violence en méthode n'avait pas entamé les qualités natives de Jacques Bainville. Enfin, il était un excellent écrivain qui se situait tout naturellement dans le droit fil d'une certaine tradition française dont Voltaire demeure l'exemple le plus illustre.

Mais Bainville fut aussi un historien et un doctrinaire. Ici, nous sommes obligés de faire de graves réserves. L'œuvre historique de Bainville est pleine de qualités remarquables,

que ce n'est pas le lieu d'énumérer. Elle a même été, dans une large mesure, nécessaire, quand ce ne serait que pour redresser certaines injustices à l'égard de l'Ancien Régime et de la monarchie française, injustices qui avaient fini par devenir traditionnelles. Bainville a rappelé aux Français la continuité de leur histoire et, dans un de ses derniers ouvrages, il a su faire preuve d'une louable impartialité à l'égard d'un régime qu'il n'aimait pas. Et pourtant, nous avons peine à retrouver, dans le tableau qu'il nous a tracé de son histoire, le véritable visage de la France. C'est que Bainville, disciple de Maurras, et disciple dont la discrétion n'excluait ni la rigueur, ni la fermeté, se refusait à connaître la véritable taille de l'homme. Il écrivait de la France comme un païen d'avant le Christ eût pu écrire de sa cité. Les seules fins qu'il admette sont des fins terrestres et temporelles. La politique est pour lui un jeu subtil et compliqué, qui est suffisamment justifié s'il aboutit à produire ce chef-d'œuvre humain qu'est un pays tel que la France. Or, nous croyons que les cités temporelles, non moins que les personnes qui les composent, ont une vocation. Et la noblesse de la France, c'est d'avoir senti, dans les plus hauts moments de son histoire, l'exigence de cette vocation. Voilà ce que Bainville refusait d'admettre, et qui donne à son œuvre d'historien, par ailleurs si distinguée, ce je ne sais quoi de sec et d'étriqué qui la découronne.

Non qu'il manquât de cœur et de sensibilité. Il serait injuste de méconnaître l'émotion contenue qui fait vibrer certaines de ses pages. Mais il manquait certainement d'imagination. Cet esprit clair et lucide ne se doutait pas qu'il y a plus de choses dans la réalité que dans une philosophie un peu courte. Il était porté par nature à décanter et à simplifier. Ce sont là des qualités éminentes de journaliste ; ce ne sont pas des vertus d'historien. Et je crois que si l'on veut être tout à fait équitable pour Bainville, il faut le considérer comme un journaliste de métier et comme un historien d'occasion. Je ne dis pas que de telles simplifications lumineuses ne puissent être utiles aux historiens eux-mêmes, qu'elles

obligent à certaines réactions. Mais il n'y a qu'un moyen, pour l'historien véritable, de dominer une réalité naturellement foisonnante, c'est de posséder une philosophie authentique de l'homme. Hors de là, ou il ne parvient jamais jusqu'à construire une synthèse, ou il s'abandonne au jeu des fausses évidences, qui fut la faiblesse de Bainville, et son danger. Ce n'était pourtant pas un esprit facile; mais il a déplorablement subi l'influence de ces hommes du XVIIIe siècle qu'il admirait, dont il était demeuré parmi nous un peu le contemporain, et dont le destin, qui devait lui sembler fort amer, fut de préparer la Révolution française. Quel sera celui du parti de Jacques Bainville? L'avenir nous l'apprendra. Mais je gage que ce grand honnête homme ne devait pas y penser parfois sans quelque mélancolie.

JACQUES MADAULE.

Une Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age

L'histoire de l'Inquisition, qui est fort importante et intéressante aux yeux des historiens, ne leur est malheureusement pas réservée. Des gens qui n'y entendent rien veulent encore en parler, et l'on dirait que certains adversaires ne connaissent de l'Église que l'Inquisition ou du moins l'idée qu'ils s'en font. Chez les érudits mêmes, le sujet devient prétexte aux attaques, et il suffit d'avoir parcouru le confus traité de l'Américain Lea, ou lu ce que son traducteur, Salomon Reinach, dit du Saint-Office dans son *Orpheus*, pour être édifié sur une certaine façon de comprendre l'histoire ecclésiastique.

Du côté catholique, nous avions le petit volume de Vacandard, sérieux et impartial comme tous les travaux de ce bon historien, mais sommaire et déjà ancien. A M. Jean Guiraud revenait la charge et l'honneur de reprendre le sujet, d'y consacrer le monumental ouvrage dont il entreprend désormais la publication. L'auteur limite son enquête au moyen âge, estimant qu'au XV[e] siècle, l'institution n'est déjà plus elle-même et tombe en décadence, ou tout au moins change de caractère, avec les grands courants modernes auxquels elle doit résister : le protestantisme en particulier.

D'ailleurs, c'est bien à l'étude de la première période de l'Inquisition que M. Guiraud s'était préparé jusqu'ici. Son édition du *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*, en 1907, ses grands articles du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, deux ans plus tard, inauguraient une exploration que des tâches écrasantes ont retardée sans doute mais sans l'arrêter tout à fait. Le petit portrait de saint Dominique, dans la collection *Les Saints*, venait interrompre la prescription, et l'ouvrage récent de la collection « La Vie chrétienne » sur *L'Inquisition médiévale* (1) formait en quelque sorte le résumé ou plutôt le programme du grand ouvrage d'aujourd'hui.

⁂

Le premier tome de cette *Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age* nous présente les *Origines de l'Inquisition dans le Midi de la France*, les *Cathares et Vaudois* (2). Ce titre même nous révèle à l'abord la conception large et vraiment historique de l'auteur. Il ne s'agit ni d'attaquer, ni de justifier ; il s'agit de comprendre et de faire

(1) Un vol. in-16, Grasset, 1928.

(2) Un vol. in-8° (XLVIII-425 pages) avec 3 cartes et 11 planches hors-texte, A. Picard, 1935. 55 fr.

comprendre « en montrant sans opinion préconçue les faits en leur vraie lumière ». Enquête large et loyale, ceci entraînant cela, véritable *inquisition* certes, c'est-à-dire recherche profonde ! Nous le sentons dès les pages où M. Guiraud nous esquisse son plan, puis nous guide à travers les documents variés, et de tous ordres, qui depuis le XII[e] siècle transforment, si l'on peut dire, en fleuve les sources des préliminaires de l'Inquisition.

Le Saint-Office fut un tribunal, avec ses textes, sa procédure, ses juges ; mais ce tribunal fut institué pour combattre des hérétiques déterminés, lesquels ont vécu dans une région précise, à un certain moment. C'est à cet instant de l'histoire et dans ces pays qu'il nous faut reporter, qu'il faut nous transporter. Nous avons à connaître les doctrines de ces réfractaires, la manière dont ils les pratiquèrent, et les remous politiques à quoi ces mouvements d'idées donnèrent lieu. Tel est le programme résolument fixé par M. Guiraud. « Ce qui le caractérisera, continue-t-il, ce sera la confrontation permanente des hérétiques et de l'Inquisition avec la société de leur temps et l'étude constante qui se poursuivra de l'évolution qui s'est opérée, au cours du XIII[e] et du XIV[e] siècle, au sein des tribunaux du Saint-Office, jusqu'à leur décadence à la fin du XV[e] siècle » (p. IX).

Et c'est bien ce programme que remplit pour sa part le volume inaugural. Au XII[e] siècle, sensiblement, les courants hétérodoxes et les sectes se gonflent en quatre grands fleuves qui menacent de déborder l'Église : *Manichéisme et Gnose*, venant des origines du christianisme et des temps même qui l'ont précédé ; *courant de pauvreté volontaire*, souvent doublé d'anticatholicisme ; *évangélisme anarchique*, s'attaquant aux institutions sous prétexte de revenir à la parfaite vie évangélique (et certes ce courant-là n'était pas prêt de s'éteindre !), enfin un *judéo-christianisme*, curieux et confus mélange de judaïsme profond et de christianisme extérieur. L'unité

de ces sectes variées se faisait dans l'hostilité contre l'Église, et l'orthodoxie les réunissait assez dans une même réprobation. Les Cathares et les Vaudois, par exemple, sont fondus au XIIIe siècle dans le même terme d'*Albigeois*. Le catharisme, pourtant, admet deux principes, deux dieux, celui du bien, celui du mal ; c'est donc un anti-christianisme, alors que les disciples de Pierre Valdo — les « Vaudois » — semblent plutôt de simples hérétiques, réfractaires à l'organisation catholique mais non anti-chrétiens. Les cathares, d'ailleurs, eurent une action plus habile et plus ordonnée sur la société de leur temps, sachant fort bien se relier au monde extérieur malgré l'intransigeance anti-sociale de leur doctrine pure, et menaçant ainsi de prendre la direction de leur époque par la défaite du catholicisme.

C'est ce grouillant mélange de déviation morale et de mystique, de métaphysique, de cosmogonie même et d'action temporelle, de rigidité comme d'habileté, que nous expose très clairement et impartialement notre historien. Au terme de ce premier tome, après d'ailleurs le tableau de la défaillante Église du Midi devant une pareille insurrection, se dresse la figure géniale de saint Dominique, non point inquisiteur, ni fondateur de l'Inquisition, comme on le crut parfois, mais simple représentant du chef des légats envoyés pour combattre l'hérésie, c'est-à-dire d'Arnaud, Abbé de Cîteaux. Le traité de Meaux-Paris, proclamé le jeudi saint 12 avril 1229 devant le grand portail de Notre-Dame, met fin à la Croisade des Albigeois et crée l'Inquisition : la jurisprudence du Saint-Office va être codifiée, la collaboration du pouvoir religieux et du pouvoir civil est organisée.

C'est cette *procédure inquisitoriale* que le deuxième tome nous exposera, tout en retraçant les deux célèbres procès où elle eut à s'exercer : celui des Templiers, celui de Jeanne d'Arc. L'Inquisition n'étant aucunement, enfin, spéciale à notre pays, son histoire nous conduira en Espagne, puis en Europe, mais plus particulièrement,

— nous annonce-t-on pour le troisième et dernier volume, — en Allemagne et en Italie.

Ce nous sera une occasion de revenir sur ce notoire ouvrage, dont l'importance apparaît dès le premier volume.

André George.

Livres d'histoire

Le XVIe siècle de Henri Sée et A. Rebillon est le sixième volume d'une collection dont on ne saurait souligner trop les mérites (1). Moins chargée de faits, moins complète que les autres collections qui se sont multipliées depuis la guerre (2), elle s'adresse aux débutants qui, n'ayant pour tout bagage historique que celui de leurs études secondaires, perdraient beaucoup de temps à demander à des ouvrages trop complexes une initiation aux méthodes historiques.

Dans la collection *Clio*, pas de bibliographies fastidieuses ni de développements longs. Les bibliographies, placées à la fin des chapitres, s'en tiennent aux ouvrages que l'étudiant pourra utilement consulter pour sa préparation. On y a joint des indications sur les *sources* et d'intelligentes mises au point sur l'*état de la question*. Ces rubriques sont ce qu'il y a de plus précieux, de plus nouveau dans cette collection.

(1) H. Sée et A. Rébillon, *Le XVIe siècle*, Collection « Clio » (Introduction aux études historiques), Éditions des Presses Universitaires, Paris, 1935, 35 fr.

(2) Les collections « Peuples et Civilisations », chez Alcan; l'*Évolution de l'humanité*, à la Renaissance du Livre; l'*Histoire générale* des Presses Universitaires; l'*Histoire du Monde*, dirigée par M. Cavaignac.

Elles permettent à ces livres de dimensions modestes d'être autre chose que des manuels en orientant vers la lecture directe des textes et en donnant une idée, par l'étude de quelques cas précis, de ce que peut être la méthode critique en histoire.

Le volume consacré au XVIe siècle est un des meilleurs de la collection. Le plan en est remarquablement clair, les paragraphes courts et succints, et l'intérêt ne tombe pas un instant. Après avoir étudié les découvertes et les conquêtes espagnoles dans le Nouveau Monde, les auteurs consacrent un chapitre entier (un des plus importants du livre) à la révolution économique qui s'ensuivit. L'afflux des métaux précieux d'outremer en Europe provoque en effet un bouleversement monétaire. Les anciennes monnaies se déprécient, les prix se haussent dangereusement, malgré les fragiles barrières des édits de maximum. L'ancien équilibre social est ainsi compromis, car les spéculations sur les changes donnent une importance de premier plan à une classe nouveau-née : celle des grands financiers, qui finiront, en prêtant de l'argent aux monarques, par acquérir un véritable droit de contrôle sur les gouvernements. Le capitalisme était né.

Pendant ce temps, les nobles des campagnes, dont les seules ressources consistaient en redevances féodales immuablement fixées, ne sont plus payés qu'en monnaie dépréciée. Leur état devient de plus en plus misérable, et ils doivent souvent faire vendre leurs terres à des bourgeois ou des paysans enrichis qui s'affublent du nom des terres achetées, pendant que leurs anciens maîtres en étaient réduits à quémander des pensions à la cour, des charges dans l'armée, ou même à constituer autour de quelques grands seigneurs des groupes de « clients » affamés et querelleurs. C'est donc dans cette période qu'il faut chercher le point de départ de cette reconstitution de la « clientèle féodale » qui prolongera si longtemps l'anarchie des guerres de religion et de la Fronde. En même temps, les classes laborieuses pâtissent, car les salaires n'augmentent pas en proportion de la hausse des prix. Les distances sociales s'accentuent, et la structure même de la corporation est ébranlée, car maîtres et compagnons ne forment plus « un ordre » mais « deux classes ». Ainsi se forme le cadre social des temps modernes que l'humanisme et la Réforme ne feront, sur certains points, que sanctionner.

❦

Le **Talleyrand homme d'état** de Franz Blei (1) n'apporte rien de très nouveau à l'histoire du prince de Bénévent. Il ne fait, sur certains points, que reprendre sous une autre forme le *Talleyrand* de Lacour-Gayet. Mais l'esprit en est assez différent. Franz Blei élague un peu dans la collection d'anecdotes croustillantes de Lacour-Gayet, et il serait vain de chercher dans son livre une armature logique, ni une suite d'idées et de faits enchaînés. Il a adopté la méthode, chère à certains historiens autrichiens, d'une sorte d'histoire à facettes qui essaie de donner une illusion de vie par un scintillement continu de petits faits, de répliques et d'anecdotes. Ce livre est excellent ou détestable, selon que l'on accepte ou non ces règles du jeu. Il y a d'ailleurs quelques chapitres incontestablement réussis, malgré tout ce qu'il y a d'artificiel et de décevant dans cette méthode, car tout en imbriquant fortement son personnage dans les faits, Franz Blei cherche à dégager sa personnalité par une sorte de psychanalyse par petites touches.

Il est assez curieux de voir les positions successives de Napoléon vis-à-vis de son ministre, depuis la fameuse boutade : « Talleyrand ? De l'ordure dans un bas de soie », jusqu'aux jugements plus nuancés. Celui-ci me semble particulièrement caractéristique : « Sa réputation est due en partie au hasard qui, plus que son mérite, lui a fait négocier et signer plusieurs traités de paix. Je vous jure que je ne pourrais pas dire avec vérité que j'en aie tiré un grand secours ni qu'il m'ait fourni de ces expédients qui prouvent un esprit vraiment inventif et qui révèlent une profonde habileté, et je ne pense même pas qu'il soit un homme de beaucoup d'esprit, surtout d'un grand esprit : il n'y a qu'à regarder sa vie. Il était par sa naissance et par son état un des premiers personnages de la noblesse et du clergé, et il a contribué de tout son pouvoir à leur chute. Revenu d'Amérique après la Terreur, il a achevé de s'avilir en s'attachant publiquement à une vieille fille sans esprit... Il est certainement, et personne ne l'ignore, l'homme du monde qui ait le plus volé, et il n'a

(1) Franz Blei, *Talleyrand, homme d'État*, Paris, Payot, 1935, 20 fr.

pas le sou, et je suis obligé de le soutenir sur ma cassette et de payer ses dettes encore en ce moment. » A Molé, qui lui répliquait que sa conversation, au moins, était pleine d'agrément, de charme, Napoléon riposte : « Oh ! C'est son triomphe, et il le sait bien. » Malgré la lucidité de son jugement, ajoute Franz Blei, « l'Empereur succombait devant ce que lui-même ne possédait pas et admirait d'autant plus : le charme de Talleyrand, qui n'était pas autre chose, pour la plus grande partie, que la culture d'ancien régime. Talleyrand le savait bien. Dès le début, il avait tout fait pour empêcher d'autres nobles, ayant cette même culture, d'approcher de l'empereur, pour ne pas détruire l'illusion qui faisait croire à Napoléon, nouveau venu, que Talleyrand était seul à posséder ce charme comme propriété personnelle. . Et c'est en grande partie ce même motif personnel qui lui fit entretenir chez Napoléon la méfiance politique contre l'ancienne noblesse ».

Gilbert Gadoffre.

LES LETTRES ET LES ARTS

CHARLES LEDRÉ. *La lutte du bien et du mal chez Tolstoï et Dostoïevsky.*

« Tolstoï et Dostoïevsky nous apparaissent plus que d'autres essentiellement tournés vers la solution des grands problèmes derrière quoi se dissimule l'énigme troublante du monde. Ils s'attachent à définir le bien et le mal sous leurs aspects les plus variés et à les montrer tous deux aux prises avec la liberté de l'homme, avec ses désirs vertueux comme avec ses tendances les plus basses. » Tel est l'aspect essentiel aux deux grands écrivains russes que s'efforce de mettre en lumière cette captivante étude.

C. DUCASSE. *Chronique.*

Les Anges noirs, par François Mauriac (éd. Grasset). — *Le cœur complice,* par Daniel-Rops (éd. Plon).

M. POBÉ. *Le renouveau catholique dans la littérature allemande contemporaine.*

Un ouvrage d'ensemble sur cet important sujet : le livre de Theodor Rall.

M. BEAUFILS. *Musiques « anciennes ».*

H. GOUHIER. *Théâtre.*

Margot, au théâtre Marigny, — les « Théophiliens », à la Sorbonne.

H. POURRAT. *Quelques livres.*

La lutte du bien et du mal chez Tolstoï et Dostoïevsky

Tolstoï et Dostoïevsky nous apparaissent plus que d'autres essentiellement tournés vers la solution des grands problèmes derrière quoi se dissimule l'énigme troublante du monde. Ils s'attachent à définir le bien et le mal sous leurs aspects les plus variés et à les montrer tous deux aux prises avec la liberté de l'homme, avec ses désirs vertueux comme avec ses tendances les plus basses. *Anna Karénine, le Père Serge, Résurrection, les Possédés, l'Éternel Mari, l'Idiot, Crime et Châtiment, les Frères Karamazov* (j'abrège une énumération qui deviendrait fastidieuse sans cesser d'être éloquente) : autant de livres où l'angoisse quotidienne de notre destinée se trouve étudiée par des écrivains pour qui les mots, les personnages, les sujets les plus brillants ne méritent pas de nous retenir, si, par-delà leur fantaisie trompeuse, n'éclate d'abord le fracas incoercible de la lutte qui se déroule dans les âmes.

« Misère de l'homme sans Dieu, note Pascal, félicité de l'homme avec Dieu. » Et il ajoute : « Autrement dit, que la nature est corrompue et qu'il y a un réparateur. » On pourrait écrire ces phrases brèves sur le livre hallucinant où le génie slave s'exprimait hier en toute force, où il lui arrive encore de s'exprimer dans la souffrance et l'aventure. Mais, répétons-le, Dostoïevsky et Tolstoï ont ici plus que personne marqué leur empreinte décisive. Ils l'ont d'ailleurs fait de façon très différente, sur des plans qui ne se confondent pas, en projetant sur l'âme et sur le corps des faisceaux lumineux qui parfois convergent et parfois s'écartent brusquement.

C'est que les deux hommes ne se ressemblent pas. Comment se ressembleraient-ils? Ils n'ont ni même origine, ni même tempérament, ni même caractère, ni même puissance de pensée, ni mêmes attitudes en face d'une vie qui ne leur apporte pas les mêmes satisfactions.

La vie de Tolstoï? Bien sûr, lorsque la grâce l'aura touché, lorsqu'aux yeux du monde qui le regarde et l'admire, le seigneur de Iasnaïa Poliana aura dit adieu bruyamment au plaisir d'abord, puis aux joies plus sereines de la richesse et de l'amour, il pourra tout comme d'autres se croire dépouillé, pauvre en esprit. Il n'en continuera pas moins de sentir autour de lui, ne disons pas la paix qui rayonne — l'eut-il jamais? — mais cette atmosphère de bien-être confortable, douillet, patriarcal qui donne à l'existence russe une saveur si prenante. On a beaucoup raillé les parfums subtils dont la comtesse Tolstoï imprégnait le linge de son mari, les blouses de soie façon moujik que portait le grand apôtre du détachement, le bouillon de viande dont on assaisonnait ses légumes au plus fort de sa lutte végétarienne. Mais peut-être n'est-ce là qu'un aspect superficiel des choses, et peut-être a-t-on tort de railler, puisque aussi bien avant de mourir le romancier de *Résurrection* a fait le geste héroïque de la brutale délivrance. Il faut, si étrange qu'il soit, lui tenir compte de ce geste. La petite gare d'Astapovo, où il succombe en plein hiver et en pleine fuite, efface l'impression pénible que nous laissaient tant de manifestations voyantes où le Tolstoï prédicant de la fin du siècle s'était si orgueilleusement complu.

Mais Dostoïevsky n'a pas eu besoin de se dépouiller pour être pauvre, pour peiner comme un paria. Certes, le désordre de sa vie, les contradictions de son être intime, ses coups de tête, sa passion du jeu, son amour de l'aventure, expliquent partiellement les nombreux avatars dont il eut à souffrir. Observons pourtant que les fées du berceau n'avaient guère comblé le fils du médecin moscovite. Une enfance morose, un père sans tendresse, sans générosité d'aucune sorte, la mort tragique de ce père tué par des serfs qui le haïssaient,

les moqueries dont le monde l'abreuve dès qu'il s'y hasarde, alors qu'il fête Tolstoï, l'échec des œuvres qui suivent les *Pauvres Gens*, le poteau d'exécution où on l'attache pour ne l'en délivrer qu'*in extremis*, quatre ans de bagne en Sibérie, un mal atroce qui le ronge, l'humilie, le tue, des créanciers qui perpétuellement le harcèlent, et les pages, les pages qu'il faut noircir partout, toujours, d'une plume inépuisable, car la bourse est vide : quelle existence si on la compare à celle de Tolstoï, même du Tolstoï qui ne voulait plus toucher ses droits d'auteur! Ajoutez à cela la tension constante d'un esprit, d'une âme, qui ne voient pas les choses sous l'angle, non seulement de la facilité littéraire, mais de la facilité psychologique, spirituelle, et, à travers les crises hagardes de ce nerveux passionné, vous apercevrez les tortures affolantes que son œuvre parfois nous dissimule, et parfois nous révèle.

N'ayons pas peur d'insister. Tolstoï est un homme qui renonce à la vie fastueuse parce qu'elle l'a tour à tour prodigieusement comblé et prodigieusement déçu. Avec Anna Karénine il pourrait s'écrier dans la petite calèche qui la mène à la mort : « Nous l'avons bien goûté, le plaisir, le comte Vronsky et moi, et nous nous sommes trouvés très au-dessus des joies suprêmes auxquelles nous aspirions. » Et plus loin elle dira comme pourrait dire Tolstoï lui-même : « Là où cesse l'amour commence le dégoût, et cet enfer je le subis. » Un enfer? Sans que cette fois on doive évoquer le morne désenchantement de l'Ecclésiaste, la lassitude repue des pessimistes expérimentaux, il n'y a pas d'autre terme pour traduire la rude existence de Dostoïevsky, bagnard du tsar et bagnard de la pensée créatrice. Les scènes douloureusement tragiques qu'il a vécues au cours de sa jeunesse, il a éprouvé le besoin de les revivre dans sa correspondance et dans ses livres. On dirait qu'il a cherché à s'en délivrer en les racontant selon les méthodes austères de la *katharsis* aristotélicienne. Il n'y est jamais parvenu. Et cela, comme l'épilepsie de Smerdiakov et du prince Michkine, nous permet de saisir à quel point insoupçonné il a souffert. Il est vrai que

l'un de ses biographes écrivait à Tolstoï : « Il ne se repentait jamais à fond de ses vilenies. Les vilenies l'attiraient et il s'en glorifiait. »

Homo natus de muliere... Oui, le vieux Job a raison et il est réellement plein de misères dans sa courte vie, l'homme né de la femme. Mais, touchant privilège, ces misères lui permettent de comprendre son semblable. Il le comprend dans l'exacte mesure où lui-même entasse sur ses épaules une part importante de l'universelle médiocrité, une part de la souffrance humaine. Et voilà pourquoi Dostoïevsky a si bien vu, si bien connu son peuple et jusqu'au petit peuple. En 1854, il écrit du bagne : « Je n'y ai pas perdu mon temps. Si je n'ai pas étudié la Russie, je sais par cœur le peuple russe : il en est peu qui le connaissent comme moi. »

Tolstoï converti a beau se rapprocher des paysans. Il a beau exalter, d'ailleurs, à travers son œuvre entière, Platon Karataev, l'oncle Erochka des *Cosaques* ou encore Piotr Guerassim, le serviteur si dévoué du pauvre Ivan Ilitch. Il a beau jeter un pont idéologique entre la simplicité volontaire de son âme et l'existence quotidienne des moujiks, on sent toujours qu'il se force, qu'il est de l'autre côté de la barricade. Pour écrire, il garde ses manchettes. Son univers à lui, ce n'est ni le monde moyen de Tchékov, ni celui — plus rude encore — de Bounine ou de Gorki. C'est, dans sa vanité charmante, cette société joyeuse, légère qui évolue devant nous aux heures les plus sombres de la guerre avec la France et dont les grâces, les passions et les faiblesses constituent le cadre souple où se développe la triste aventure d'*Anna Karénine*.

En revanche, *Crime et Châtiment*, *Les Frères Karamazov*, *Les Possédés*, non moins que les premières œuvres de Dostoïevsky et tant d'autres dont on parle peu, nous montrent l'homme tel qu'il est, l'homme petit et médiocre, quand la société ne le recouvre pas d'un vernis tenace, trompeur. Médiocrité scélérate des âmes, toujours prêtes aux gestes les plus fous. Dostoïevsky s'est attaché à peindre toute une série de héros démoniaques qu'on ne trouve pas chez Tolstoï. Ils rappellent

en plus obsédant, en plus criminel, ces victimes de la Moïra antique dont les tragédiens grecs nous ont laissé l'impérissable portrait et qui survivent peut-être dans certains drames de Shakespeare ou dans ces *Revenants* d'Ibsen dont la hardiesse provoqua de si violents tumultes. Mais aussi petitesse des corps qui souffrent, des cœurs qui gémissent dans la grisaille, même si la situation de l'individu est brillante. On a souvent décrit cette littérature d'*Humiliés et Offensés* que Dostoïevsky aurait mise à la mode. De fait, elle remplira une bonne partie du siècle jusqu'à constituer l'essentiel d'un Tchékov. Seulement c'est Gogol qui (avec Lermontov peut-être) l'avait inventée dans son *Manteau*, si ce *Manteau* n'est pas une histoire aussi durement comique que certains le pensent, si l'on y sent couler, par delà le rire qui cascade, les larmes chaudes d'une pitié fraternelle. « Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol » : a dit un grand Russe. Il ne faut jamais oublier ce mot-là.

Aussi bien, le drame de Dostoïevsky et de Tolstoï (drame de la vie, drame de l'œuvre) n'apparaît-il pas sous une forme déjà très avancée chez l'auteur des *Ames Mortes*? Ce livre que Nicolas Vassiliévitch a mûri au soleil latin, dont il publie la première partie, dont par deux fois au moins il brûle la deuxième, dont il n'a pas la force d'esquisser les derniers chapitres, vit-on jamais tragédie plus poignante? Mais c'est surtout l'autodafé qui précéda la mort dont nous demeurons bouleversés.

On s'est demandé si le souci de ne pas laisser après soi une œuvre littéraire imparfaite n'était pas pour beaucoup dans la résolution brutale où Gogol s'arrêta. Il semble que non. Certes, il a singulièrement corrigé son texte avant de l'anéantir. Mais il est incontestable qu'à cette époque de sa vie, ce sont des angoisses d'âme et non des scrupules d'auteur que l'écrivain éprouvait. Ah! nos romantiques ont bien pu croire entre deux sanglots voluptueux à la souveraine mission du poète, Moïse éternel qui, dans l'âpre cellule de son isolement quotidien, réforme le monde menteur et toujours le recrée. Mais Gogol! Il n'a vécu que pour sa mission — surtout à

partir d'un certain moment — et pas du bout des lèvres, encore moins du bout de la plume, de tout son être.

Plus il s'éloigne de Pétersbourg, plus il foule le pavé de Rome, plus il prie, et plus il s'imagine que Dieu lui a confié une tâche sainte entre toutes : flageller la jactance russe avec les aventures désespérément « nulles et plates » de Tchitchikov, puis, quand la Russie aura suffisamment traîné dans la poussière ses cheveux de pécheresse folle, lui redonner confiance en elle-même, en sa pérennité joyeuse de nation chérie du Christ. Pour écrire cette seconde partie, pour en être digne, quel travail d'ascèse, d'incessante progression ne doit-il pas d'abord exercer sur son âme propre ! Mais comment son âme s'améliorerait-elle si, contrairement à ce que les livres saints et le Père Konstantinovski lui prêchent, il poursuit son œuvre en « homme purement homme », affecté de toutes les misères scandaleuses qui corrompent l'écrivain? S'il veut régénérer, revivifier le peuple russe, mieux vaut peut-être qu'il choisisse dans la douleur le charisme du renoncement.

Pareil renoncement nous prive certes d'un grand livre à quoi du reste nous n'avions pas droit. Mais il nous donne d'une âme souvent bizarre et martyre une idée si lumineuse, si réchauffante que, en face du Gogol des dernières années comme en face de Pascal, il faut, eût dit Émile Boutroux, presque s'agenouiller.

Enfin il mourut et ce fut le repos. Hélas ! il ne mourut pas sans se demander (suprême torture) si son sacrifice ne tournait pas à l'encontre du but qu'il ambitionnait d'atteindre, s'il ne servait pas Satan le ricaneur, le destructeur.

*
* *

La lutte, coupée de traverses contradictoires à laquelle nous venons d'assister, nous mène directement à Dostoïevsky. Car plus encore que l'homme concret, saisi dans le dynamisme quotidien de son activité innombrable, c'est l'âme profonde dont le père des Karamazov excelle à démon-

ter devant nous le mécanisme délicat. D'ailleurs, la lutte du bien et du mal, la lente progression vers le bien a intéressé chez Dostoïevsky des régions de l'être moins superficielles, plus intimes, qu'elle n'a fait par exemple chez l'auteur d'*Anna Karénine*. Et c'est en ce sens que Merejkovsky a pu dire qu'apparemment moins vertueux que Tolstoï, il a sans doute mené une vie plus chrétienne. Que lui importent les apparences? Pendant longtemps il sait qu'on ne le regarde pas ou que, si on le regarde, on est plus tenté de le mépriser, malgré son grand talent, que de l'admirer. Mais c'est Dieu qui lit au fond de son cœur, et c'est pour Dieu que progressivement il combat, c'est vers Dieu (ou vers Satan) que s'orientent ses personnages.

Dostoïevsky est-il plus grand peintre que Tolstoï? Oui, dans la mesure où une Sonia Marmeladov, si humble, si chétive, si grain de poussière, nous obsède plus que la Natacha de *Guerre et Paix*, pourtant si rayonnante, dans la mesure où Lévine, ce héros presque virgilien, pâlit devant tant d'âpres figures burinées par le puissant Féodor — les Raskolnikov, les Rogojine, les Svidrigaïlov, les Kirillov, les Stavroguine et toute la famille, toute la sulfureuse famille des Karamazov.

Comme il prophétise la révolution russe, alors que le patriarche de Iasnaïa-Poliana la préparait inconsciemment, l'auteur des *Possédés*, suivant la ligne de son génie cruel, a fouillé l'âme humaine dans ses replis les plus obscurs, les plus secrètement dissimulés. Il est par anticipation le maître terrible de ce subconscient tumultueux auquel un Bergson ne rattache pas toute la vie psychique, mais où il montre bien qu'elle plonge, où un Freud, amoureux des excès les moins raisonnables, croit lire comme en un livre de chiromancie mystico-démoniaque les destins humiliés et glorieux de la chair. Quel manuel de psychologie que *Crime et Châtiment*! Pour que les franges les plus sombres de la pensée et de l'action surgissent brusquement sous le jour cru d'une lanterne sourde, il n'est pas besoin que le juge Porphyre torture Raskolnikov. C'est Raskolnikov lui-même qui dans les

moindres élans de son cœur nous révèle le trouble fou qui le bouleverse. Quels aveux jaillissants, comme le pus qui s'évade en flots malsains de la plaie qu'on vient d'ouvrir! Et il en est d'autres, plus pénibles encore, plus sataniques, parce qu'ils flagellent plus rudement la dignité humaine, l'orgueil humain : les aveux d'un Stavroguine, par exemple, dans cette Confession-tempête qui achève les *Possédés*. Ici, que nous soyons chez l'auteur ou seulement dans son œuvre — on en discutera longtemps — nous avons atteint le fond de la caverne humide et froide que peuplent les larves gluantes, bien autrement gluantes que ces « nœuds de vipères » que cherche à dénouer notre Mauriac.

Mémoires écrits dans un souterrain : Dostoïevsky a donné ce titre à l'un de ses livres. On trouve parmi ses héros des êtres purs dont l'émouvante blancheur, naturelle ou acquise, réclame pour s'extérioriser, non le bistouri du clinicien, mais la plume de l'hagiographe — un prince Michkine, un starets Zozime, un Aliocha Karamazov, fleurs de tendresse et de divine charité dans un Paradou aux tiges vénéneuses. Mais on y trouve surtout les démons que nous avons déjà recensés. Où les a-t-il pris, ces démons et ces saints? Nicolas Berdiaeff, qui a écrit sur l'auteur de l'*Idiot* une étude si profonde, si capitale, voit bien le problème lorsqu'il dit qu'au sens superficiel du mot Tolstoï peut sembler meilleur psychologue. Il suffit que la psychologie ait pour mission de tout analyser, de tout classer dans l'ordre et la lumière. Seulement Dostoïevsky nous apparaît, lui, comme quelque chose de plus grand. Car mieux que personne il a saisi l'âme, non dans ses manifestations successives et discursives, mais dans son souffle même, dans son élan essentiel, direct, intuitif — souffle divin dont parlent Platon et saint Luc, souffle malin dont parle l'Apocalypse, l'un et l'autre se disputant l'individu sans que jamais celui-ci cesse d'être libre (de cette liberté que le grand Inquisiteur reproche si durement au Christ d'avoir apportée en ce monde), sans que son moi cesse de déterminer selon son vouloir propre les options finales auxquelles il s'arrêtera. Nietzsche disait : « Dos-

toïevsky, le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie. »

*
* *

Que si maintenant on oppose les deux écrivains, non plus comme observateurs des combats qui se livrent sur les bords ou au tréfonds de la conscience, mais à raison de l'attitude positive qu'ils prennent en face du mal, il faudra dire, avec les meilleurs exégètes, que Tolstoï est un moraliste, au sens très humain du mot, et Dostoïevsky, une sorte de théoricien de l'absolu. Au cœur de Dostoïevsky, même quand il doute en pensée ou en acte, même quand il semble nier, même quand il nie, on trouve presque toujours l'amour de Dieu, de l'Homme-Dieu, flamme éternelle qui éclaire et brûle. Je sais bien que tel ou tel de ses personnages — et il s'est peint dans tous ses personnages — pourrait ici s'offrir en objection majeure — le Kirillov des *Possédés* entre autres qui se suicide par pure incrédulité. Mais précisément l'incrédulité de Kirillov enfante la banqueroute morale, le désespoir, la mort. Comment d'ailleurs oublierions-nous ces paroles étranges que Dostoïevsky écrivait en quittant le bagne d'Omsk et qui contrastent de si curieuse façon avec le déisme antichrétien d'un Rozanov?

Je vous dirai de moi que je suis un enfant du siècle, un enfant de l'incroyance et du doute jusqu'à présent, et je le sais bien jusqu'au tombeau. Quels terribles tourments me cause cette soif de croire qui est d'autant plus forte dans mon âme que les arguments contraires sont plus nombreux! Et cependant Dieu m'envoie parfois des minutes d'entière sérénité. C'est en de telles minutes que j'ai composé en moi une profession de foi, où tout est clair et sacré. Cette profession de foi est très simple, la voici : croire qu'il n'y a rien de plus beau, de plus profond, de plus sympathique, de plus raisonnable, de plus courageux ni de plus parfait que le Christ, et non seulement il n'y a rien, mais, je me le dis avec un amour jaloux, il ne peut rien y avoir. Plus encore : si quelqu'un m'avait prouvé que le Christ est en dehors de la vérité, et s'il était réellement établi que la vérité est en dehors du Christ, j'eusse préféré rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité.

Cyrille Zaïtzev, étudiant le « dédoublement » essentiel de Dostoïevsky, a fort intelligemment montré qu'il a offert le spectacle très russe d'une révolte contre Dieu. « Mais sous l'influence du Christ cette révolte s'est transformée en un hosannah retentissant. » Et Zaïtzev de résumer sa pensée en cette formule solide : « Dostoïevsky, c'est Satan converti et prosterné devant l'image du Christ. » N'oublions pas que dans ses années de souffrance « l'homme traqué » n'avait eu pour lecture et pour consolation que le seul Évangile. Un lien s'était créé entre le livre saint et lui, lien que rien ne put rompre et qui caractérise partiellement son œuvre de romancier-penseur en marche vers l'indispensable libération. Un lien? Peut-être vaut-il mieux dire que, tout enfant du siècle qu'il était, Dostoïevsky a pris le christianisme comme une base relativement ferme sur laquelle il a édifié, dans ses aspects les plus architecturaux, sa conception du monde, son idée substantielle de l'être.

Certes, Tolstoï, lui aussi, s'appuie bien sur l'Évangile. Mais (en révolte contre l'Église orthodoxe) il l'interprète souvent à sa façon qui est courte, et il y trouve surtout un moyen admirable de lutter contre l'État, contre l'autorité, contre l'armée, contre toutes les formes du pouvoir.

Au lieu des terribles efforts que notre jeunesse a faits, écrira-t-il dans sa lettre à Mikhaïl Engelhardt sur la non-résistance au mal, au lieu des coups de feu, des explosions, des imprimeries clandestines, que serait-il arrivé si ces hommes avaient eu foi en l'enseignement du Christ, c'est-à-dire s'ils avaient considéré que la vie chrétienne est la seule vie raisonnable, si, au lieu de cette rude tension de forces, un, deux, des dizaines, des centaines d'hommes avaient simplement répondu à l'appel de l'autorité militaire : « Nous ne pouvons servir comme assassins, parce que nous croyons à l'enseignement du Christ, à celui-là même que vous confessez »? Ils auraient dit la même chose des tribunaux, ils auraient dit et réalisé les mêmes paroles pour la violence sur laquelle on a assis la propriété. Je ne sais pas ce que cela aurait donné, mais je sais que cela eût avancé la situation et qu'il n'est pas d'autre mode d'activité féconde.

C'est ainsi que Tolstoï traduisait pour sa part la célèbre consigne : *reddite quae sunt Caesaris*. On nous fera observer qu'à cette époque (1882) l'auteur de *Guerre et Paix* a achevé son œuvre proprement littéraire, il a déjà commencé sa seconde vie. Encore qu'il s'en défende (« Je ne prêche pas, dit-il, et je ne puis prêcher, bien que je souhaiterais passionnément de le faire »), il se prépare à jouer ce grand rôle de prédicateur social qui accaparera les vingt-cinq dernières années de son existence. D'accord : mais il est rare que conversion signifie rupture. Les deux conversions de Pascal sont en réalité des progressions, brutales il est vrai, pas autre chose. Tout de même, Tolstoï, avant de moraliser, écrivait déjà en moraliste, et donc le texte que nous venons de citer garde toute sa valeur d'exemple. Qui ne sait du reste que le plus célèbre des romans psychologiques de Tolstoï, *Anna Karénine*, tend à montrer les ravages que l'adultère exerce dans les âmes, dans la société, dans la vie?

Il y aurait de ce point de vue une comparaison curieuse à instituer avec certains romanciers français et notamment avec le Flaubert de *Madame Bovary*. Bien sûr, infidèle aux serments du mariage, la pauvre Emma finira par s'empoisonner, comme sa sœur russe se jette sous un train. Mais, outre la différence des atmosphères et des milieux, quelle différence dans le ton des deux œuvres!

L'une — *Madame Bovary* — est écrite par un homme dont René Dumesnil a pu dire que son dieu, sa mystique, sa foi, furent son art. Comment l'héroïne qu'elle nous présente eût-elle trouvé, en la personne d'un Bournisien, ce prêtre surnaturel dont Mauriac nous assure qu'il confessera et apaisera Thérèse Desqueyroux?

L'autre procède d'un chrétien qui, passés les premiers orages de la jeunesse, a cru qu'il avait une mission à remplir, et une mission que le sacrement de la dernière heure, s'il l'avait comme Flaubert administré à Anna, eût plus desservie que facilitée. Et cela, qui se reconnaît en maintes

pages du livre, nous permet d'affirmer que l'œuvre de Tolstoï est souvent plus religieuse que sa vie, que son âme.

Quoi qu'il en soit, c'est sur un autre plan que s'installe Dostoïevsky. Chez Tolstoï, le bien et le mal n'ont pas une existence réelle, personnelle qui nous les fasse voir comme des belligérants authentiques, engagés dans une lutte sans merci dont dépend le salut ou la perte des âmes. Ce sont les âmes elles-mêmes que nous voyons avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et le conflit reste généralement humain, psychologique. Dostoïevsky, au contraire, nous laisse toujours deviner, par-delà le flot tumultueux des phénomènes qui s'engouffrent en nous, les principes puissants, chaotiques, qui détournent l'homme de sa voie normale, divine.

« Il y a une grande différence entre Dostoïevsky et Balzac, note André Gide. Balzac dessine comme David. Dostoïevsky peint comme Rembrandt. » Rien de plus juste, au moins en gros — et je m'excuse de cette formule. Mais si l'auteur des Karamazov est si ardemment contradictoire, si somptueux, si profond dans ses ombres, c'est que, métaphysicien, il dépasse l'homme pour nous faire assister au duel gigantesque que se livrent les destins de vie et les destins de mort. Quelle tragique épopée! Le Christ lui-même pâtit terriblement dans ce corps à corps redoutable. Écoutez la confession d'Hippolyte dans l'*Idiot* (on se confesse beaucoup chez Dostoïevsky). C'est dur comme un Grünewald. « Le visage du Christ, dit-il, est atrocement défiguré par les coups qu'il a reçus. Il est enflé et porte des marques sanglantes, horribles, les yeux sont grands ouverts, ils louchent et brillent d'un éclat vitreux. Et une pensée surgit alors (poursuit le jeune homme dont l'agonie est proche) : si la mort est si affreuse, si les lois de la nature sont si puissantes, comment en triompher, comment les vaincre, quand Celui-là même ne les a pas vaincus qui se faisait obéir par la nature lorsqu'il était vivant, auquel elle se soumettait, qui s'écria : « Talita koumi », et la vierge se dressa, qui dit à Lazare de sortir, et Lazare sortit du sépulcre. »

Dostoïevsky ne se contente pas de cette vision douloureuse autant que provisoire. Le créateur de tant de personnages « souterrains » — Chestov le montre bien — a fini par perdre pied au milieu de son hallucinante création. « Mais ici commence une nouvelle histoire — ce sont les dernières lignes de *Crime et Châtiment* — l'histoire de la rénovation progressive de l'homme, l'histoire de sa lente transformation, de son passage d'un monde dans un autre, de la découverte qu'il fit d'une réalité nouvelle, jusque-là inconnue. » Et certes il se peut que cette histoire n'ait jamais été écrite. Mais n'est-ce rien que le romancier l'annonce d'un mot? N'est-ce rien qu'il nous laisse croire, quand la toile tombe, aux lentes et lumineuses régénérations qui se préparent?

*
* *

Le mal, chez Tolstoï, c'est surtout la chair. Chez Dostoïevsky, c'est l'esprit, l'orgueil, en même temps, et plus encore peut-être, que la chair : le grand Inquisiteur et Stavroguine. De cette vérité, la famille des Karamazov fournirait une illustration pestilentielle, depuis le fourbe Smerdiakov, qui tue par bassesse, jusqu'à Ivan, le philosophe sceptique, négateur, en passant par Dmitri le médiocre et par le vieux Fédor, ce débauché qui n'aime que son vice. Et puis il y a tous les surhommes de Dostoïevsky, tous ceux qui se croient Napoléon (Dieu sait comme Tolstoï dans *Guerre et Paix* humiliait les grands) et qui, parce qu'ils se croient Napoléon, se font à leur usage propre un code subversif de la morale et de la vie. Dans les *Possédés* l'un d'eux parle sans angoisse de la révolution future : « Ce sera, dit-il, un désordre, un bouleversement comme le monde n'en a pas connu. » Quant à Raskolnikov, il est le type même du demi-héros dont la volonté défaillante trahit finalement l'esprit d'orgueil.

Observons ce dernier personnage, le seul de Dostoïevsky que les Français connaissent bien, le théâtre surtout l'ayant rendu célèbre. Que veut-il, lui, Raskolnikov? Agir, réaliser

de grandes choses, servir l'humanité et d'abord les siens. Mais il est pauvre et que faire sans argent? S'il tuait? « Eh bien! dit-il, si l'homme n'est pas nécessairement lâche, il doit fouler aux pieds toutes les craintes, tous les préjugés qui l'arrêtent. » Et sur cette donnée nietzchéenne son esprit travaille dans la fièvre, sa main frappe. Mais du jour où il a tué, un désaccord profond, organique se manifeste entre le but qu'il se propose et les moyens psychiques dont il dispose. Se repentirait-il? Il ne songe pas encore à se repentir, mais inconsciemment, à travers les fumées ténébreuses de la maladie, de la lassitude, de l'angoisse, il sent qu'il a tranché lui-même le lien qui l'attachait à la vie normale. Il est un paria spirituel. Un paria et un obsédé. Et le voilà qui porte partout son lourd fardeau, son secret brûlant. Arrière les déductions subtiles, les insinuations habilement aiguisées! C'est une pauvre fille, une fille des rues, une victime de l'humaine débauche — avec, comme dit le vieux Marméladov, « un regard qui n'appartient pas à la terre, un regard comme en ont les anges qui pleurent sur les fautes des hommes mais ne les condamnent pas » — c'est Sonia donc qui, la première, recevra la confession du meurtrier. Ici, et malgré la délicatesse littéraire et morale du sujet, Dostoïevsky atteint au comble du pathétisme. Elle est venue, l'heure providentielle où, sans un mot, ou plutôt grâce à des mots qui sans avouer évoquent, Sonia lit au fond des yeux de Rodion le crime qu'il a commis :

— As-tu deviné? murmura-t-il enfin.

— Seigneur! s'écria-t-elle.

Mais déjà elle lui parle d'expiation. Les galères? Raskolnikov ne se soucie pas d'y aller. « Après tout, je n'ai tué qu'une vermine ignoble, malfaisante. » Alors la malheureuse comprend qu'une grande tâche s'offre à sa tendresse. Il faut qu'elle éveille cette âme qui s'ignore, où le bien et le mal sont en train de se livrer un combat très dur.

A propos, demande-t-il, quand toutes ces idées (de pouvoir et d'audace) me venaient visiter dans l'obscurité de ma chambre, c'était le diable qui me tentait, eh?... Je sais fort bien que le diable

m'a entraîné... Si j'ai tué, ce n'est ni pour soulager l'infortune de ma mère, ni pour consacrer au bien de l'humanité la puissance et la richesse que dans ma pensée ce meurtre devait m'aider à acquérir. Non, non, tout cela était loin de mon esprit... Comprends-moi, si c'était à refaire, peut-être ne recommencerais-je pas. Mais il me tardait de savoir si j'étais une vermine comme les autres ou un homme dans la vraie acception du mot, si j'avais ou non en moi la force de franchir l'obstacle, si j'étais une créature tremblante ou si j'avais le droit...

— De tuer? Le droit de tuer? dit Sonia en se frappant les mains.

On le voit, à l'heure où, dans une chambre pauvre et devant une pauvresse, il avoue la faute qui le torture, Raskolnikov n'a pas encore libéré son esprit — son esprit et son cœur — du péché d'orgueil qui l'a poussé au crime, « au crime-expérience ». C'est ici, plus qu'avant le crime lui-même, qu'une lutte tragique s'engage dans l'âme du meurtrier. Et tout le débat, le vrai débat qu'il faudrait maintenant décrire avec minutie, va consister à le ramener du plan idéologique et « surhomme » où il s'est indûment hissé, où il croit toujours que d'aucuns peuvent se hisser, où il comprend seulement qu'il ne méritait pas de se hisser au plan simplement humain, au plan moral et universel que domine l'éternelle parole : « Tu ne tueras pas. » Sonia vole à son secours avec cette arme puissante : la communion des saints, la pitié qui prie, compatit, s'immole.

Pourtant comme il résiste!

— Porter un pareil fardeau? dit-elle. Et le porter toute la vie?

Et lui répond, farouche.

— Je m'y habituerai.

Il ne s'y est pas habitué. Mais comme Sonia le voulait (Sonia l'instrument de Dieu, Sonia la victorieuse) il est venu (après quelles hésitations, quelles angoisses, quels sursauts, quels reculs, quelles reprises!) chercher la petite croix symbolique qu'elle lui gardait. Puis il est allé humblement se prosterner sur la place et il a révélé son crime. Il portait à son cou le signe du rachat, et elle, discrète, attentive et ten-

dre, montait avec lui, sur le Marché au Foin, l'atroce calvaire. Cette fois elle commençait bien, la rédemption. Elle commençait dans l'abaissement voulu, dans la souffrance librement acceptée, dans le procès qui allait venir et où il se chargerait lui-même, dans les travaux forcés auxquels Rodion Romanovitch se verrait sous peu condamné. Certes la conversion décisive demanderait encore du temps. Mais un soir, dans la « Maison des Morts » sibérienne, où Sonia l'avait suivi, il sentit sous son chevet un Évangile, l'Évangile de Sonia : « Jusqu'alors il ne l'avait pas ouvert, dit Dostoïevsky. Il ne l'ouvrit pas davantage. Mais une pensée traversa rapidement son esprit : ses convictions peuvent-elles à présent n'être pas les miennes? Puis-je du moins avoir d'autres sentiments qu'elle? »

Le grain de froment se mettait à mourir. « S'il meurt, remarque saint Jean, il portera beaucoup de fruit. » Or, c'est là un texte que Dostoïevsky a mis en exergue à son dernier livre, ces *Frères Karamazov*, où l'on peut dire qu'il a le mieux peint son univers hallucinant comme Tolstoï nous a révélé le sien parmi les somptueuses grandeurs de *Guerre et Paix*. André Levinson, mort trop tôt pour la gloire de la critique internationale, a écrit de cette œuvre maîtresse qu'elle est « une grandiose psychomachie à l'instar du *Livre de Job* et du *Faust* de Goethe, une *Divine Comédie* qui se joue sur le même plan que celle de Dante », quelque chose comme la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Précisément, en marge de la sainteté active d'Aliocha et du starets Zozime, les *Frères Karamazov* nous offrent un cœur tumultueux qui, à travers la souffrance, mais cette fois la souffrance imméritée, triomphera lui aussi du démon qui l'obsède. Mitia n'a pas assassiné son père. C'est Smerdiakov le criminel. « Mais, observe Nicolas Berdiaeff, il avait dit : « Pourquoi un tel homme « existe-t-il ? » et par cette phrase il avait consommé le parricide au fond de son esprit. Et il a accepté la peine injuste infligée par une loi impassible comme une expiation de sa faute. « Et Ivan, Ivan le philosophe, le négateur? Son cas double celui de Mitia, sur un plan plus intellectuel. » Lui

non plus n'a pas tué son père, continue Berdiaeff. Seulement dans sa conversation il est constamment revenu sur le fait que tout est permis. Il a tenté Smerdiakov, il l'a affermi, fortifié dans sa résolution criminelle. C'est lui l'auteur spirituel du parricide. Smerdiakov n'a été que son second moi, son moi inférieur. Mais ni les tribunaux d'État, ni l'opinion publique ne soupçonnent ou n'accusent Ivan : seul il est en proie aux tourments de sa conscience qui consument son âme dans les flammes infernales, qui obscurcissent son esprit. »

On reconnaîtra que chez Tolstoï la tragédie humaine n'offre pas ce caractère de violence douloureuse, ni ces conflits *in extremis*, qui ne manquent jamais de nous saisir quand nous méditons l'histoire de Raskolnikov. *Anna Karénine*, par exemple, ne nous plonge pas dans l'Enfer volcanique où souffle, selon le mot puissant de Péguy, « l'éternelle hideur des temporelles lèpres ». Elle nous montre seulement une âme ordinaire, banale que les griseries du siècle ont séduite, que l'adultère appelle et qui fuit en toute hâte le péché où elle craint de glisser : « Enfin tout est terminé, grâce à Dieu », se dit-elle en s'asseyant dans le train qui la ramènera vers son mari, vers son fils. Mais elle a compté sans Vronsky qui la suit à Pétersbourg. Certes, elle ne l'encourage pas, au contraire, elle fait tout ce qu'elle peut pour s'accrocher au devoir, à son devoir. Mais elle est faible, son mari la comprend mal, il est ironique, froid, formaliste, quand elle aurait besoin de tant de choses. Écoutez le plan qu'il prépare tandis qu'Anna s'entretient avec Vronsky au cours d'une soirée brillante. « Je dois, dit-il, lui faire sentir : 1° la signification et l'importance de l'opinion publique ; 2° le sens religieux du mariage ; 3° les malheurs qui peuvent rejaillir sur son fils ; 4° les malheurs qui peuvent l'atteindre elle-même. »

Tout cela est excellent. Mais tout cela, hélas ! n'empêche rien. Et Tolstoï psychologue et moraliste va nous décrire la chute qui survient bientôt, emplissant l'âme d'Anna de tristesse et de remords. Et puis, c'est la déplorable comédie

quotidienne où la malheureuse est entrainée, c'est cette existence mensongère et plate qui l'agrippe aux épaules, tandis que ceux qui ont vaincu Satan — Kitty et Lévine — trouvent dans leur bonheur commun la récompense de leur commune vertu, c'est le départ du foyer, si arrachant, c'est la vie entière qui roule dans la dissipation, dans l'inquiétude, dans la jalousie. Si encore elle croyait! Si du moins sa croyance pouvait spiritualiser sa douleur, la ramener vers le bien. Mais Anna est une pécheresse frigide, les saintes icones ne l'échauffent guère et, peu à peu, elle s'enfonce tristement, âme déchue, âme glacée, vers ces désespoirs mornes, où le corps, quand il accomplit le geste fatal, semble un automate qui se brise.

Une femme ordinaire, banale? Oui. Mais lorsque Dostoïevsky mourut (Tolstoï lui survivra trente ans), l'auteur de *Guerre et Paix* confiait à Nicolas Strakov : « Je n'avais jamais vu cet homme et maintenant qu'il n'est plus, j'ai senti tout à coup qu'il n'y avait pas pour moi quelqu'un de plus précieux, de plus proche, de plus nécessaire. »

Faut-il rattacher à un aveu aussi net le caractère manifestement dostoïevskien de certaines œuvres que Tolstoï écrivit dans ses dernières années, le *Père Serge*, notamment, ce starets si ascétique, si dur et si faible? *Résurrection* pose en tout cas un problème spirituel qui, s'il était moins volontairement social, moins apologétique, plus dépouillé, évoquerait de curieuse manière ces thèmes tourmentés dont Dostoïevsky usa et abusa. Quel drame de conscience que celui dont l'âme du prince Nekloudov va être le théâtre! Il est bien le contemporain du Tolstoï qui faisait sa chambre, fabriquait ses chaussures, fraternisait avec ses paysans. Jeune, il a perverti une humble servante, la Maslova, une humble servante qui, depuis lors, touchée par le souffle impur, est tombée aux pires abominations. Or, voici qu'un jour il la retrouve. Elle passe en cour d'assises pour un crime que d'ailleurs elle n'a pas commis. Et lui siège comme juré. « Je suis coupable de sa honte, de ses péchés, de sa vie », pense Nekloudov. L'horrible torture! Il tente de se ressaisir,

de répondre à l'appel du monde, d'étouffer au fond de lui-même la voix qui réprouve. Vainement. C'est Dieu qui est le maître. Nous allons assister à l'ascension d'une âme. Nous verrons le prince renoncer aux joies du siècle pour suivre en Sibérie le convoi des déportés, pour racheter, à force de douceur, le cœur mauvais de la femme perdue. A coup sûr, un tel roman, si nous pouvions l'examiner en détail, nous apparaîtrait déclamatoire, outré, partiellement faux. Mais quel chemin moral parcouru depuis *Anna Karénine*! Quel chemin sur la route austère où se livrent les luttes ensanglantées!

*
* *

Il faudrait conclure. Mais comment conclure en une matière aussi vaste, aussi bouleversante? D'autant que si Stendhal, et surtout Balzac peuvent être considérés comme les égaux de Tolstoï, Dostoïevsky mérite de prendre place au premier rang des créateurs universels : Dante qui nous livra l'homme mystique dans la blanche clarté de la théologie médiévale, Shakespeare qui le peignit dans le jaillissement imprévu d'un humanisme en feu, Gœthe qui, pour le dresser sur les inquiétudes de son siècle incrédule, s'inspira de la seule raison païenne, principe d'organisation sans doute, mais aussi d'insuffisance. Avec Dostoïevsky, c'est l'homme moderne — tout l'homme — qui plante la Croix du péché et la Croix du repentir — toute la Croix — sur les médiocrités, les efforts, les bouleversements d'un monde en constante gestation. « Dostoïevsky ou les confins de l'homme », écrit un Allemand dans un livre qu'on vient de traduire.

Pourtant, il a manqué à ces grandes Russes — d'inégale pénétration d'ailleurs — qui ont si scrupuleusement étudié l'âme humaine, cet abandon allègre aux impératifs de la vie, cette sérénité sincèrement humble qui eussent fait resplendir dans leurs œuvres compactes et dures le soleil émouvant d'une rédemption moins âpre. A chaque page, à

chaque mot ils invoquent l'Évangile. Mais l'Évangile est-il, est-il seulement, la loi de rigueur implacable qu'ils cherchent à nous imposer? Il y eut une femme adultère que le Christ pardonna, des aveugles auxquels, d'un mot, il rendit la vue, des possédés qu'il exorcisa, des pécheurs que son seul regard attira vers le bien, des enfants prodigues qu'il accueillit les bras ouverts sur les tièdes sentiers du crépuscule.

Est-ce que le terrible Rozanov lui-même ne s'est pas en mourant réconcilié avec l'Église? Pourtant, il avait écrit de sa plume brutale et folle : « On distingue un certain courant dans l'Église, une sorte d'ombre, une lumière noire autour d'un soleil noir. Et c'est ce soleil noir, c'est la mort universelle et métaphysique qu'admirent les moines. »

Aussi bien l'âpreté trop tendue d'un Tolstoï et d'un Dostoïevsky a-t-elle reçu dans les excès de la Révolution bolchevique ce qu'on pourrait appeler son châtiment. Qui veut faire l'ange..., dit Pascal. Surtout quand l'ange est un Slave. Mais le châtiment ne durera pas toujours. Déjà la littérature soviétique nous montrerait, à travers des œuvres rudes, la tenace survivance de ces préoccupations spirituelles qui caractérisent les écrivains russes...

CHARLES LEDRÉ.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Chronique

Si discutable que paraisse à certains esprits la donnée des *Anges noirs*, personne ne contestera, je pense, que, sur le seul plan technique, ce roman est un des plus parfaits que M. Mauriac ait écrits — et aussi un des plus significatifs (mais c'est ici que la discussion s'élève). Avant d'examiner les éléments essentiels du livre, résumons-en l'affabulation, tâche d'ailleurs difficile parce que, quoique assez court, le roman est très complexe.

Gabriel Gradère, fils d'un ancien métayer des Péloueyre, s'est voué au mal consciemment depuis son enfance, depuis le moment où il a refusé la vocation sacerdotale. Dès sa jeunesse, il était d'une beauté que l'âge n'a d'ailleurs pas diminuée. Enfant, il a troublé Adila Du Buch, la fille de la châtelaine de Liogeats, plus âgée que lui, sans beauté ni grâce ; jeune homme, et entretenu par Aline, une prostituée, il a séduit Adila, non par amour, mais pour achever le mal qu'il avait commencé, et elle lui a donné un enfant ; plus tard il s'est enrichi, au milieu de ses débauches, dans des affaires louches qui le font moralement prisonnier d'Aline, celle-ci profitant de la situation pour arracher à son amant des sommes de plus en plus élevées ; vers trente-deux ans il a épousé Adila à cause de la fortune qu'elle possédait et qui devait lui permettre de satisfaire aux exigences d'Aline ; Adila est morte d'ailleurs peu après ce mariage. Le roman commence par la confession de cette vie qu'à cinquante ans

Gradère écrit et destine au curé de Liogeats. (Il nous est dit que Gradère écrit ces aveux par besoin de s'ouvrir, mais cette explication paraît un peu insuffisante.)

Le curé de Liogeats est Alain Forcas, l'Alain de *Ce qui était perdu* ; il a recueilli chez lui sa sœur Tota, et le village, qui hait le prêtre, y a trouvé prétexte à scandale ; Alain est devenu, à cause de sa charité, la risée de ses paroissiens. Au château, Andrès, le fils de Gradère et d'Adila, est élevé par Mathilde, sœur d'Adila, qui a jadis aimé Gradère et a épousé un vieil homme d'affaires, Symphorien Desbats ; celui-ci a peu à peu racheté à Andrès les terres qu'il avait héritées de sa mère ; il reste encore à Andrès deux domaines ; Desbats les guette et a même promis une commission à Gradère si celui-ci décide son fils à les vendre. Gradère, en effet, exerce sur Andrès le prestige du viveur parisien sur le paysan mal dégrossi. Poussé par le besoin d'argent, Gradère vient à Liogeats conseiller la vente à son fils. Andrès accepte à condition que sitôt l'acte signé, il épousera Catherine, la fille de Mathilde. Il ne l'aime pas, certes, mais il pourra, grâce à ce mariage, continuer à gérer les terres à quoi il est attaché. Mais, l'acte signé, Catherine, qui était de mèche avec son père, refuse le mariage. (Elle aime d'ailleurs Andrès passionnément, mais elle le hait en même temps parce qu'il ne lui a jamais montré de tendresse et aussi parce qu'Andrès est l'amant de Tota, la sœur du curé.) Furieux que son fils ait été joué, Gradère décide de rester à Liogeats (Andrès est propriétaire indivis avec sa tante du château) jusqu'à ce qu'il ait fait rendre gorge au vieux Desbats ; son intention est de faire mourir d'angoisse le plus rapidement possible Desbats qui est asthmatique et presque moribond, puis de faire épouser Mathilde à Andrès qui redeviendra ainsi propriétaire d'une partie des domaines. Pendant de longs jours, ces cinq êtres restent ainsi dans une atmosphère étouffante, se haïssant, s'épiant, se tendant des pièges, Desbats et Catherine d'un côté, Gradère, Andrès et Mathilde de l'autre (on verra

pourquoi Mathilde a pris le parti de Gradère). Enfin Mathilde révèle à Gradère que Desbats fait venir Aline à Liogeats ; moyennant d'alléchantes promesses, il a obtenu d'Aline qu'elle livre Gradère à la vengeance d'un homme qu'il a jadis déshonoré ; même si Gradère n'est pas trahi par Aline, au moins la présence de celle-ci à Liogeats l'affolera-t-elle assez pour le décider à partir. Prévenu, Gradère, par un faux coup de téléphone, fait croire à Desbats que l'arrivée d'Aline est retardée ; puis il va attendre celle-ci au train, l'entraîne en pleine nuit dans une carrière abandonnée où il est venu, la veille, sous la pluie, creuser une tombe, l'étrangle et l'enterre. Dès sa confession à l'abbé, il avait prévu qu'il ne pourrait sortir de ses crimes qu'en tuant sa maîtresse.

Des indices permettent aux autres personnages de deviner la vérité — mais tous sont implicitement d'accord pour l'étouffer. Un entrefilet de journal leur donne cependant à penser que Gradère est recherché par la police ; il décide de se présenter au juge d'instruction. Mais il a pris mal les deux nuits où, sous l'averse, il a creusé la tombe, puis tué Aline et, épuisé, tombe à la porte du presbytère. L'abbé Forcas le recueille dans la chambre de Tota (qui a regagné Paris après son aventure avec Andrès). Emporté par une tuberculose rapide, Gradère meurt sauvé.

Ce résumé risque de donner une apparence de mélodrame à ce drame ; c'est sans doute le roman le plus chargé d'événements extérieurs que M. Mauriac ait écrit, mais il est si parfaitement composé que le lecteur admet sans hésiter ce qu'il y a d'excessif dans ces sombres aventures. On ne saurait trop admirer la maîtrise dont l'auteur des *Anges noirs* fait preuve ici : il n'y a pas un trou, pas un temps faible dans ce récit. Aux épisodes les plus difficiles : certains dialogues de Gradère avec Mathilde ou Andrès, l'assassinat d'Aline, il nous semble que la difficulté est au-dessus des moyens de n'importe quel romancier, et nous tremblons à l'approche d'un échec inévitable,

mais M. Mauriac écrit ces passages avec la même aisance que, par exemple, dans une des scènes les plus difficiles de tout le théâtre, Racine fait dialoguer Thésée et Hippolyte après l'accusation d'Œnone. Nous avons sans doute parmi nous des romanciers qui poussent plus loin les limites du roman, il n'y en a aucun qui soit capable d'affronter avec un art aussi infaillible et aussi juste de telles difficultés.

A beaucoup, non seulement l'abjection de Gradère sera insupportable, mais surtout son salut paraîtra sinon impossible, du moins peu croyable ; or, le premier devoir du romancier est de rendre croyables les faits qu'il raconte. On a vu Gradère descendre sans cesse au fond de cet enfer terrestre que hantent les personnages de M. Mauriac et où il s'est avancé plus loin qu'aucun d'eux, assassin de Desbats d'intention, d'Aline en fait, excitant chez Mathilde une convoitise presque incestueuse pour Andrès — comment accepter l'épilogue où, si brusquement, il se convertit et passe des derniers cercles de son enfer à une mort très chrétienne ? Peut-être cette rapidité de la conversion est-elle, en effet, au point de vue technique, un défaut ; le lecteur effectue avec peine le passage d'un plan à l'autre. Mais la légitimité des faits est parfaitement établie si l'on essaye de pénétrer le personnage et les desseins de M. Mauriac.

Si brusque qu'elle paraisse, la conversion de Gradère est préparée par son plus lointain passé et par trois épisodes du roman. On ne saurait considérer le destin de Gradère sans tenir compte de ce qu'il n'a pas embrassé le mal par frivolité, par jeu ni par indifférence. En réalité, Gradère était appelé au sacerdoce ; il n'est pas allé assez loin dans la voie droite pour que sa vocation se soit tout à fait précisée, mais il en a eu, enfant, obscurément conscience, et c'est justement pour empêcher définitivement que cette vocation prenne jamais le caractère d'un appel inéluctable qu'il a choisi le mal, à un âge que l'on tient généralement pour celui de l'innocence. Du moment que

Gradère s'est engagé dans le chemin du mal, il est obligé d'y avancer toujours davantage, car le moindre arrêt permettrait peut-être à l'appel de la grâce, avec les exigences qu'il comporte, de le rejoindre ; c'est comme s'il fuyait un précipice qui ne cesserait de s'élargir derrière lui ; il faut fuir toujours plus avant dans le mal pour que la terre ne s'effondre pas sous ses pieds. La vocation au surnaturel est chose si impérieuse qu'on ne peut la trahir définitivement qu'en acceptant une vocation de plus en plus impérieuse, elle aussi, au mal. Il ne s'agit nullement, comme chez M. Jouhandeau, dont nous parlerons le mois prochain, d'une équivalence quelconque entre le bien et le mal ; mais le fait que Gradère ait dû aller aussi loin dans le mal montre à quels sommets il était appelé, combien violente était pour lui la sollicitation de la grâce. « Ceux qui semblent voués au mal, pense l'abbé Forcas, peut-être étaient-ils élus avant tous les autres, et la profondeur de leur chute donne la mesure de leur vocation trahie. Il n'existerait pas de bienheureux s'ils n'avaient détenu le pouvoir de se damner ; peut-être ceux-là seuls se perdent qui eussent pu devenir des saints. » Ceci montre encore que Dieu était pour ainsi dire acharné à sauver cette âme et qu'on ne peut s'étonner, à la fin du livre, lorsque Gradère est physiquement incapable de s'avancer davantage dans le mal, de voir la grâce le rejoindre enfin.

Il y a, à propos de Gradère, un autre point sur lequel je voudrais attirer l'attention. Beaucoup d'êtres, lorsqu'ils ont perdu la foi, s'imaginent libérés à jamais de toute inquiétude surnaturelle. Mais, très souvent, à la croyance survit inconsciemment la science de ce qu'on a jadis découvert par la foi, et l'on ne cesse pas de savoir ce qu'on ne croit plus. Tel est le cas de Gradère. Gradère sait qu'il fait le mal, il sait où est, non seulement le bien, mais très précisément le bien à quoi il était appelé, il sait que Dieu et le démon existent. Et — c'est ce qui me paraît très important — cette science qui a survécu à la foi le pré-

serve d'une connivence sans réserve avec le mal. Plus même : il souffre, non du mal lui-même, mais de ses conséquences métaphysiques, de la rupture avec l'ordre divin qu'il consomme. Aussi voudrait-il croire que le bien et le mal n'existent pas, que le désordre métaphysique est impossible ; ainsi s'explique l'admirable passage (p. 41) où Gradère essaye en vain de retrouver au sein de la nature l'illusion d'un monde étranger au salut. « ... Ce monde odorant, plein de bêtes et d'astres, et qui ne sait pas qu'il existe des saints et des damnés, des êtres sauvés et des êtres perdus... Accroupi dans cette odeur d'écorce arrachée, je me chauffais, innocent comme un renard, comme une fouine... Parce qu'il faut que vous le sachiez, Monsieur l'abbé, elle ne s'interrompt jamais, cette atroce douleur, cette conscience à chaque seconde d'être tenu à jamais. »

C'est aussi le contact avec la nature, non plus cette fois une nature étrangère au bien et au mal, mais au contraire une nature purifiante, qui inspire à Gradère le seul acte d'amour qu'il accomplisse ; c'est ici que se place le premier de ces épisodes auxquels je faisais tout à l'heure allusion. Gradère arrive la nuit à Liogeats pour décider Andrès à la vente de ses deux derniers domaines ; il éprouve soudain le désir de sortir, une fois, du mal : « Cette nuit émouvait en lui des forces intactes de bonté, d'amour... Tout à coup il aurait voulu faire un geste, accomplir un acte qui ne fût pas dans la ligne de son destin. » Il passe devant le presbytère ; les villageois ont semé sur le perron du presbytère (où Tota a été recueillie par l'abbé) un tapis de buis et de laurier. « C'est l'usage du pays d'en couvrir le seuil des époux, au jour de leurs noces... Cette jonchée lui rappellerait (au curé) ce que les gens de Liogeats pensaient de lui et de la poule qu'il faisait passer pour sa sœur. » Gradère, qui a deviné le sens de cette farce, se penche et, par brassées, jette par-dessus un mur les branches injurieuses. Cette simple action pèsera lourd dans la balance divine ; mais surtout elle

engendre un second épisode qui passe à peu près inaperçu et qui est peut-être (c'est là une impression personnelle) un des plus décisifs du livre.

L'abbé Forcas a compris, le soir, la farce qu'on lui faisait, mais, acceptant l'humiliation, s'est refusé à retirer de nuit les branchages. Surpris le matin de ne rien trouver, il va dire sa messe que sert un gamin, seul assistant. « Quelqu'une de ses ouailles avait eu pitié de lui... sa messe de ce matin serait pour elle. Dans cette pensée, il s'approcha de l'autel du Dieu qui, au-delà de toutes les tribulations, réjouissait sa jeunesse. » Il m'est impossible de penser que les grâces dont Gradère sera surabondamment prévenu au moment de sa mort n'ont pas en partie leur source dans cette messe offerte pour lui. Que pèsent tous les crimes au regard d'une messe ? M. Mauriac n'a pas insisté sur ce point, mais, pour moi, la messe de l'abbé Forcas donne seule tout son sens au drame de la chute et du rachat de Gradère.

Enfin le curé de Liogeats intervient d'une autre façon encore dans ce drame, et c'est là un aspect du livre sur quoi on ne saurait trop insister. Ce n'est pas par un vain artifice que le couple Alain-Tota est opposé au couple Gradère-Aline : cette opposition est la plus chargée de sens qui soit. Alain a recueilli sa sœur par charité ; ensuite il a accepté les outrages, qui ont été pour lui les fruits de sa charité, dans un grand esprit d'amour et d'humilité. Ainsi les péchés dont Gradère se rend coupable, c'est l'abbé qui en supporte les châtiments temporels, lui qui n'a commis que les apparences du péché. Il s'institue dès le début du livre, de Gradère à l'abbé, une sorte de transfert spirituel qui à la fin du roman joue encore, mais en sens inverse. Les mérites que l'abbé a accumulés grâce à sa charité et à son sacrifice sont reportés sur Gradère ; le pécheur bénéficie largement des mérites du juste et ceci encore explique l'abondance des grâces qu'il reçoit, et qu'il y corresponde. Cet échange invisible entre Alain et Gradère est une profonde intervention dans le roman du

dogme de la communion des saints. Il serait absurde de croire qu'Alain ne figure dans *Les Anges noirs* que parce que M. Mauriac a voulu dresser un juste en face de ses sombres personnages; Alain est en réalité l'intercesseur indispensable à la rédemption de Gradère.

Je voudrais encore attirer l'attention du lecteur sur Mathilde. Mathilde est un des personnages les plus complexes, les plus mauriaciens, en un mot, que M. Mauriac ait créés. Personnage d'ailleurs qui s'ignore presque lui-même, qui n'a qu'une obscure conscience de ses désirs, des motifs de ses actes; le grand art de M. Mauriac, en face de tels personnages, est de laisser planer sur leurs désirs et leurs actes le mystère même qui les recouvre à leurs propres yeux tout en nous mettant sur la voie d'une explication qui leur échappera toujours. Mathilde a jadis aimé Gradère. Bien plus, les seuls instants enivrants qu'elle a vécus, elle les a connus lorsque enfant elle appuyait sa tête sur l'épaule de Gradère. Chastement? Peut-être. Mais à cet âge la volupté se glisse insidieusement à de tels moments... Depuis, cette femme que l'on nous représente belle encore dans la maturité, n'a plus jamais connu la volupté; elle hait le vieux Desbats qu'elle a épousé par nécessité. Elle a reporté toute sa tendresse sur Andrès qu'elle aime comme son fils. Tendresse? Son fils, ce beau garçon robuste? En réalité elle a reporté sur Andrès l'amour qu'elle avait pour Gradère. Et à mesure que l'enfant a grandi, elle a cru qu'elle continuait à voir en lui un fils. Mais elle-même redoute de voir clair dans les sentiments que lui inspire le jeune homme; plusieurs fois elle risque de percer le mystère. Quand elle apprend qu'Andrès est l'amant de Tota, c'est Phèdre apprenant qu'Hippolyte aime Aricie. D'ailleurs, les sentiments de cette femme sont plus complexes encore; quand elle retrouve Gradère, son ancien amour pour lui l'agite encore. Elle aime le père — sans le savoir. Le fils la trouble — sans qu'elle le sache. Elle ne le sait pas — mais elle ne l'ignore pas tout à fait non plus. Quelle

angoisse aussi lorsque Gradère, qui lui conseille d'épouser Andrès après la mort prochaine de Desbats, évoque devant elle, avec une science consommée de la corruption, l'image de la volupté qu'elle n'a jamais connue, à quoi elle n'a, sans le savoir, jamais renoncé, qu'elle pourrait connaître avec Andrès...

Tous ces sentiments obscurs, inavoués, sont effleurés par M. Mauriac avec un art de la suggestion où il n'avait peut-être jamais été aussi admirable. Tout ce qui, quand on analyse froidement le caractère de Mathilde, peut paraître odieux, insoutenable, est sous la plume de Mauriac indiqué avec une délicatesse infinie; jamais encore M. Mauriac n'avait aussi bien prouvé que, quand on jette sur le mal un regard sans complaisance, on peut sans crainte descendre jusqu'aux plus troublants bas-fonds de l'inconscient.

J'espère que même ceux qui seront rebelles à la donnée des *Anges noirs* et qui en jugeront le dénouement arbitraire seront du moins touchés par la beauté poétique de l'épilogue. Gradère va mourir auprès de l'abbé Forcas ; la nuit qui verra sans doute le salut du pécheur enveloppe Liogeats, et les personnages qui viennent de participer aux sombres aventures que l'on sait sont gagnés par la douceur de cette nuit. Andrès, qui lutte encore contre le souvenir de Tota, ne repousse pas Catherine qui s'est rapprochée de lui, Mathilde apaisée veille son mari toujours moribond. Le chant des rossignols s'élève, l'eau fuit sous les aulnes pendant que Gradère s'endort dans « cet amour dont la face véritable se dérobe au monde ». Ainsi la double présence d'une nature quasi édénique et de l'Amour ineffable achève-t-elle de mettre en déroute les Anges noirs.

* * *

Après la guerre, le souci de l'analyse psychologique écarta du roman toute préoccupation morale (je ne veux

pas dire moralisante) ; on peut lire les plus représentatifs des livres des années 25 sans se douter que l'homme est doué d'une conscience morale. C'est une des caractéristiques de M. Daniel-Rops que son esprit soit au contraire uniquement inquiété des problèmes que la vie pose à la conscience morale ; le drame, chez lui, ne se noue que parce que ses personnages sont doués de cette conscience. Nous voyions le mois dernier qu'aux yeux du Lucien de M. Guilloux dans *Le Sang Noir*, il importait peu de savoir quel sens donner à la vie ; rien n'est sans doute plus étranger à M. Daniel-Rops et à ses personnages qu'une telle opinion.

Le Cœur Complice se compose de quatre nouvelles d'inégale longueur. Il s'agit chaque fois, comme le titre l'indique, d'un drame où le cœur se fait le complice des obscurs instincts qui agitent les êtres. Où commence cette complicité ? A quel moment des élans inconscients sont-ils reconnus et acceptés par le cœur ? Comme la conscience des personnages de M. Daniel-Rops est très fine, ils sont, même et surtout lorsqu'ils cèdent, très scrupuleux à cet égard ; à force d'être attentifs à ne pas céder à la complicité, ils finissent par accroître à leur insu les risques d'y céder. Ceci suppose un sens de la responsabilité particulièrement aigu ; ce trait d'ailleurs marque aussi combien M. Daniel-Rops est loin de ses devanciers de l'après-guerre. Il y a dans le dernier livre de M. Charles Du Bos, à propos de Benjamin Constant, une phrase à laquelle je repensais en lisant *Le Cœur Complice* : « La noblesse suprême de Constant, c'est d'inclure les sentiments eux-mêmes dans ce domaine de la responsabilité qui n'inclut d'ordinaire que les actes. » Il ne s'agit pas, évidemment, de rapprocher les personnages de M. Daniel-Rops de l'auteur d'*Adolphe* ; je veux simplement marquer que, pour eux aussi, la responsabilité s'étend au domaine des sentiments. Plus loin même ; elle enveloppe jusqu'à ces fantomatiques images qui manifestent l'inconscient à la conscience : « Nous ne sommes pas responsables, dit

le héros de *Sévéra*, la plus longue de ces nouvelles, de ce que notre imagination invente, de ces inquiétantes ombres qui rôdent en nous aux heures de demi-sommeil, dans la rêverie vague de la distraction ? Mais si ! Je ne veux pas d'échappatoire. Ne pas repousser ces ombres démoniaques, les accepter ne fût-ce qu'une seconde, n'est-ce pas déjà les aider à prendre vie ? » On remarquera d'ailleurs que, sur ces quatre nouvelles, trois ont pour sujet les rapports qui se nouent entre parents et enfants, beaux-parents et beaux-enfants, c'est-à-dire des rapports où la responsabilité mise en jeu revêt très vite un caractère tragique.

La faute, pour de tels êtres, commence lorsqu'ils ont accepté la complicité du cœur avec le mal qui s'offrait à eux ; le reste, au regard de cette faute initiale, n'a presque plus d'importance. Dans *Sévéra*, par exemple, l'union charnelle du héros et de sa belle-fille n'est plus, dans le drame, qu'un accessoire. On a reproché à M. Daniel-Rops d'avoir escamoté la difficulté en faisant se reprendre son héros aussitôt après avoir cédé à la chair. Mais c'est qu'à ses yeux, justement, le drame est antérieur à cette chute et que celle-ci, loin de le commencer, le conclut.

J'aime surtout dans ce recueil le récit intitulé l'*Eau malade*. C'est la plus mystérieuse des nouvelles de M. Daniel-Rops, celle où son art est le meilleur. Rien n'y est exprimé, tout est sous-entendu, deviné ; une atmosphère lourde pèse sur la maison où un beau-père et sa belle-fille attendent leur femme et mère ; cette atmosphère, c'est celle que l'auteur a savamment créée, c'est aussi celle qui naît de l'eau stagnante des canaux qui entourent la maison. On a l'impression de lire une œuvre où un écrivain a mis plus de lui qu'il ne le pensait lui-même.

CHRISTIAN DUCASSE.

Le renouveau catholique dans la littérature allemande contemporaine

Jusqu'à présent, il nous manquait un ouvrage d'ensemble pour mesurer, dans la littérature allemande de nos jours, l'ampleur du mouvement que nous pouvons appeler du nom devenu courant en France : le renouveau catholique. Il existe, certes, de nombreuses monographies consacrées soit à un seul auteur, soit à un groupe d'écrivains rapprochés par leurs tendances ou, plus simplement, par leur origine, le point de vue régionaliste ayant fait bien des progrès depuis les magnifiques travaux de Joseph Nadler, savant catholique, actuellement professeur à Vienne. Mais l'étude de détails, pour importante qu'elle soit, est insuffisante quand il s'agit d'embrasser tout un mouvement et d'évaluer son importance, et même le grand ouvrage publié en 1934 par les éditions Herder (Fribourg en Br.), *Katholische Leistung in der Weltliteratur der Gegenwart*, dont un tiers pourtant est réservé aux lettres allemandes, n'arrive pas encore à combler la lacune; car, fort malheureusement, cinq auteurs de formation assez différente s'y partagent la tâche, chacun ne traitant qu'un genre littéraire (prose, drame, poésie lyrique, etc., division souvent arbitraire), la Suisse allemande étant, au surplus, artificiellement séparée du reste de la littérature d'expression allemande. Une comparaison, par exemple, avec l'étude de Robert Vallery-Radot sur le renouveau catholique en France, étude contenue dans le même volume précisément, rend évident l'avantage de l'unité.

Le livre que vient de publier Theodor Rall (un pseudonyme derrière lequel s'abrite un critique dont les connais-

sances sont européennes!) sous le titre net de *Deutsches katholisches Schrifttum gestern und heute* (1) — la littérature catholique allemande hier et aujourd'hui — mérite donc notre attention parce qu'il est le premier essai de synthèse. Tous ceux qui savent quel labyrinthe est la littérature allemande contemporaine sauront apprécier à sa juste valeur le courage qu'il a fallu pour entreprendre et mener à bien pareille tâche.

Dans un chapitre d'introduction, l'auteur caractérise brièvement ce qu'il entend par « littérature catholique », et l'on sent, tant à sa liberté d'esprit qu'à sa volonté de repousser tout compromis et de n'effacer jamais les frontières, qu'il a su tirer profit des discussions qui ont eu lieu à ce sujet en France, plusieurs fois d'ailleurs dans cette revue même. Après avoir indiqué la situation du mouvement au début du siècle — n'oublions pas que la renaissance des lettres catholiques est beaucoup plus jeune en Allemagne qu'en France — Th. Rall écrit les douze chapitres de son histoire en s'efforçant à la fois de nous restituer chronologiquement les phases du renouveau et de rapprocher les auteurs qui sont de quelque manière apparentés les uns aux autres.

Enrica von Handel-Mazzetti, dont on vient de fêter le 65e anniversaire, domine, dès ses débuts, ce que Rall appelle un peu paradoxalement le « naturalisme catholique ». De même réunit-il, sous le vocable de « réalisme catholique », les tendances, parfois contradictoires, de la littérature — roman et poésie — régionale. On rencontre, dans ce groupe, des écrivains qui font songer à Henri Pourrat. L'auteur nous parle ensuite des maîtres qui se trouvent, selon lui, « à la périphérie » du catholicisme, tel un Rilke. Puis il est question des précurseurs d'une poésie catholique autochtone parmi lesquels il faut surtout retenir Schaukal, lyrique incomparable.

(1) *Verlagsanstalt Benziger*, Einsiedeln (Suisse), 1936. 1 vol. in-8, 260 pp., relié : 23 fr. français.

A travers trois chapitres nous suivons le mouvement dit « expressionniste », de Sorge et Ball, un des fondateurs du dadaïsme en 1917, en passant par Weismantel, Herwig et d'autres, à Gertrud von Le Fort, point une inconnue en France, en laquelle l'expressionnisme s'épure en quelque sorte. C'est autour d'elle que l'auteur essaie de grouper plusieurs autres écrivains venant de la période révolutionnaire des années 1918 à 1922, notamment des femmes, et parmi elles Ruth Schaumann, que la France aurait tout intérêt à connaître. (Un de ses derniers romans, la plus réussie de ses œuvres, se passe entièrement en France.) Rall situe le renouveau tel que le comprennent les catholiques d'Autriche entre l'expressionnisme auquel Max Mell doit le meilleur de son art et un néo-réalisme dont Waggerl me paraît être le représentant le plus remarquable. Les derniers livres d'un Richard Billinger, en qui les forces primitives de la terre éclatent violemment, promettent d'apporter à ce réalisme des notes très originales, de même que von Mechow y ajoute la noble retenue baltique.

Nous saurons gré à Th. Rall de ce qu'il nous parle longuement et avec une connaissance approfondie des historiens, des critiques, des philosophes et, en général, des savants catholiques de langue allemande. On ne saurait exagérer l'importance d'un Guardini ou d'un Peter Wust, philosophe thomiste que l'on connaît un peu en France, grâce à son ami Charles Du Bos. Il faut laisser à Rall son admiration enthousiaste pour Theodor Haecker, « le dernier et le premier Romain de la prose allemande de nos temps » en qui christianisme et antiquité se fondent en une unité catholique; Haecker maintient la tradition la plus noble de l'occident.

Dans le chapitre de la fin, Rall dresse un bilan et tente d'offrir aux jeunes un programme d'action où l'optimisme domine, quoique l'auteur ne nous cache point certaines déceptions ni les difficultés de l'heure actuelle.

Ce livre nécessaire, et qui paraît au moment critique où le catholicisme se trouve gravement menacé en Allemagne

— n'est-ce pas significatif qu'il ait fallu l'éditer en Suisse? — ce panorama dont je n'ai pu donner qu'un aperçu tout à fait sommaire et bien incomplet mérite notre attention, nos éloges. N'empêche que sur bien des points on voudrait engager une discussion avec son auteur. Tout d'abord, au lieu de la liste un peu trop abondante des écrivains cités on aurait préféré que le critique s'attachât davantage aux hommes importants du renouveau catholique, à ceux surtout qui y ajoutent quelque chose d'original, de personnel, de neuf. Le groupement n'est pas toujours très heureux. Ainsi le Suisse Siegfried Streicher, qui aurait d'ailleurs mérité plus d'attention, n'est pas à sa place à la suite des régionalistes alémaniques ; il s'apparente bien plus aux continuateurs de l'expressionnisme et surtout à Hugo Ball dont il a parlé dans un essai tout fraternel. A propos de tel ou tel écrivain, on aurait bien envie de contredire M. Rall. Ce qu'il dit de Sorge, ou plutôt contre Sorge, cet adolescent prodigieux qui, pressentant peut-être sa mort prématurée au front, a brûlé en quelques années toutes les étapes entre Nietzsche et le Christ relève très nettement d'un parti pris, et cette attaque contre le « dragon » expressionnisme dévoile, à ceux qui connaissent ses idées, l'écrivain qui se cache sous le nom de Theodor Rall. On ne conçoit pas très bien, par contre, comment Stefan George, païen s'il en fut jamais, occupe une place aussi importante dans un ouvrage consacré à la pensée catholique. Si dans le vocabulaire de George certaines expressions d'origine liturgique se maintiennent, cela relève du blasphème et non du renouveau catholique; la déification de Maximin, le jeune ami du poète, révolte le sens chrétien. Mais ce ne sera peut-être pas le moindre mérite du livre de Theodor Rall que celui de provoquer des discussions dont le renouveau catholique en Allemagne n'aurait sûrement qu'à profiter.

Marcel Pobé.

Musiques « anciennes »

D'autres se passionneront pour tel enfant prodige, millième du nom, — on en a tant vu — ; d'autres pour tel retour périodique de star, dont le plaisir qu'on aurait à l'entendre est si prodigieusement amoindri par l'obligation de ne goûter, à ces tables d'hôte, que les mêmes inévitables mets. Rarement les programmes ont manifesté une volonté aussi arrêtée de ne remuer aucune idée ou formule qui ait apparence de nouveauté. Et quant aux renouvellements qu'on nous propose, çà et là... On a trop vite fait de dire et faire dire que le « public », cette facile entité, manifeste un égal besoin de ne rien faire, et qu'on aurait tort de se donner pour lui quelque mal.



Il est d'autant plus regrettable que, lorsqu'une équipe comme celle de la société « Pro musica antiqua » de Bruxelles se déplace, elle ne se fasse entendre qu'à des initiés, en des séances aussi secrètes que si l'on y devait comploter la mort d'un régime.

Nous entendions, dernièrement, à l'huis clos de la « société de musicologie », dont on ne dira jamais assez qu'au contraire elle ouvre ses séances à tous les amateurs, ce lucide explorateur qu'est, en matière ethnique et musicale, Mme Humbert-Sauvageot. Et, de la confrontation qu'elle nous offrait, de musiques inégalement « primitives », écumées au passage sur les cinq continents, il se dégageait une conclusion puissante : la nécessité, pour

l'auditeur contemporain, de désapprendre et de briser les cadres cent fois usés d'une certaine prison sonore dont la paresse seule peut encore s'accommoder. Un trésor de révélations bouleversantes dort là, qui peut faire sans doute le bonheur des chercheurs, et auquel un Paul-Émile Victor vient de joindre les étranges énigmes que pose le folklore mi-social, mi-magique de la mélopée en accord brisé des Esquimaux du Groenland. Mais tout ce matériel déborde de loin l'intérêt qu'y peut prendre le chercheur.

Sans doute, nous nous trouvons là en présence d'une certaine perspective exotique dont l'apport, dans l'extériorisation de notre désir musical, ne peut être que secondaire. Tout de même, on nous pardonnera d'en tirer conclusion sur un point d'une actualité éternelle : notre musique « ancienne » dont, à l'entendre, on s'émerveille chaque jour de la trouver si riche, si diverse, si jeune ; — dirais-je, pensant à l'étrange aventure de la musique contemporaine depuis un siècle, si « musicale »?

Et ici, nous n'avons aucune excuse. Notre musique, dont nous nous demandions récemment quelle figure elle fait dans la trajectoire de notre histoire spirituelle, veut-elle vraiment ignorer les richesses de notre polyphonie pré-classique, et l'abandonner avec dédain au saint effort d' « amis de la Renaissance » ou d'une « psalette de Notre-Dame », pour s'en tenir à des formulations de Belle au bois dormant, endormies comme sont, dans le conte, le cuisinier ou le piqueur, et dont ne la réveille çà et là que l'heureuse anormalité d'une trouvaille de génie? Et veut-on s'accommoder éternellement de cette vérité contrôlable et contrôlée, que la musique des temps modernes s'est stabilisée sur un incontestable appauvris-

sement de la musique médiévale? Que les Bruxellois nous apportent, sur les timbres redécouvrables, et non vieillots, des luths, des flûtes à bec, les Gilles Binchois, les Pierre de la Rue, les Jacob Obrecht, ou l'étonnant Guillaume Dufay ; qu'Henry Expert et sa chanterie nous rendent, en leur trente et unième concert, parmi un choix de Costeley, Orlando de Lassus, Jacques Mauduit ou Du Caurroy, la luxuriante polyphonie vocale de Claude le Jeune : laisserons-nous passer, sur un public restreint et fidèle, cette magnificence d'une musique de printemps, pour retourner, à peine effleurés d'un attendrissement dilettante, aux inévitables brouets de nos concerts? Ou si telle église de la périphérie excite un moment la veine des photographes en leur offrant comme une délicate « pointe » de madrigal telle messe de Guillaume de Machaut dont la partition, sous nos yeux, sur notre table, éclate d'un lyrisme à la fois jubilant et austère, les mille voix de la critique voudront-elles s'aviser du peu qu'a produit notre temps en musique sacrée défendable? Lorsqu'un musicologue viennois, à l'occasion du centenaire de Beethoven, nous fit entendre, dans le cadre du Congrès, un choix bouleversant de polyphonies de Perotin, Dunstable et Guillaume de Machaut, nous fûmes sans doute plus d'un à nous trouver au rendez-vous par acquit de conscience, et sans grand espoir. Sortis de là, comme on sort, par un jour de soleil, du paradis des vitraux de Chartres, marqués pour notre vie d'une de ces fortes révélations que rien n'effacera plus, nous serons plus d'un à demander, sans nous lasser, dans le cadre de telle exposition ou de telle fête, une manifestation où notre basilique de Notre-Dame restitue, en sa nef et par les ondes, cette magnifique construction sonore que lui a donnée notre moyen âge. Et la génération qui s'épuise à déplacer les fumets de tels cocktails sonores, sans sortir un instant des redites gracieuses ou brutales de l'une ou de l'autre école, et où l'on voit encore avec stupéfaction se survivre jusqu'au poème symphonique paysagiste et

régionaliste, peut-être apprendra quelles grandes choses peu de notes ont pu dire, quand y soufflait l'Esprit.

Nous ne saurions trop louer, dans cet ordre d'idées, la société des « Amis des Cathédrales », ce grand conservatoire effacé de ceux que fait vibrer l'esprit vivant de nos vieilles pierres, d'avoir fait connaître au public les trésors récemment mis à jour de la vieille liturgie byzantine. Les efforts acharnés d'un Gastoué, dont s'honore la musique française, d'un Petresco à Bucarest, d'un Tillyard à Londres, d'un Hoeg en Hollande ou d'un Wellesz à Vienne ont permis de déchiffrer jusqu'en leurs plus secrètes latences ces neumes étonnants, qui, enlaçant les graphies helléniques bien moulées, semblent des « cartons » destinés à tels tapis ou telles soieries orientales. Révélés au public par une maison d'édition impavide, les textes, déchiffrés et transcrits, nous apportent comme un monumental et triomphal trait d'union entre la psalmodie de la synagogue et le monde d'extase mélancolique et d'amour intense qu'en a fait notre chant grégorien. Que le même éditeur ait voulu joindre à ces pages précieuses une réédition des livres de motets d'Attaignant, et, filtrés par Mme Rokseth, dans leur fac-simile fastueux, les textes médiévaux de Montpellier, nous laisse croire qu'un grand réveil de tout ce monde, en dépit des grincheux, des paresseux et des trembleurs, reste possible.

Rien de ce que nous présente Serge Prokofieff ne peut nous laisser indifférents. Mais rarement une page de lui nous a autant intrigué que ses *Nuits égyptiennes*, en pre-

mière audition : moins par ce qu'elles contiennent que par ce qu'elles nous préparent. Si musique à programme supose intention, et intention immédiatement perceptible parce que réalisée, l'intention ici, comme la réalisation, nous échappe. Tel de ces croquis nous emmène dans un monde de volupté insaisissable et de sérénité mystérieuse, d'une construction subtile et ferme, très accusée, d'un lyrisme, par ailleurs, au mauvais sens du mot, flou, stéréotypé et non sans sucrerie; tel autre, d'une heureuse venue, jongle avec un monde de flûtes pathétiques ou jubilantes. Pour le reste, nous avouerons notre déception — où nous mène-t-on, grands dieux ! — et un ennui sur lequel, dirigé avec platitude et une extraordinaire absence d'humour par un chef dont ce n'est pas le péché le plus rare, le *Till Eulenspiegel* de Strauss, pour lequel nous ne professons qu'un enthousiasme tiède, nous a fait impression de richesse et de délivrance. Nous brûlerons des cierges pour avoir tort. Quelques instants auparavant, un *Concerto pour piano*, déjà ancien — le troisième — nous avait ramené à ce monde de sobriété, de clarté, d'autorité aiguë, de volonté sans brutalité, pudiquement traversée de tendresses, d'ambiguïté savamment drapée autour de toutes les jubilations fermes et lucides du piano qui reste pour nous le monde-type de Prokofieff : un monde dont, sans demander à un auteur qu'il reste fidèle à l'image que nous avons bien voulu nous en faire, nous avouerons qu'il nous remplit d'une joie saine et forte et d'une indestructible admiration.

MARCEL BEAUFILS.

THÉATRE

Au début de la saison, divers spectacles nous ont déjà donné l'occasion de signaler un retour au drame dit historique. Le succès de *Margot* au Théâtre Marigny prouve le goût du public pour ce genre de pièces ; il a évidemment bien d'autres significations, mais celle-ci est assez importante pour justifier quelques notes sur la tentative de M. Édouard Bourdet.

Qu'est-ce que l'histoire peut apporter à l'homme de théâtre? Quatre choses, au moins : des situations dramatiques ; des personnages de « grand format », selon une expression de Thomas Mann ; une atmosphère ; un certain pittoresque.

La situation dramatique de *Margot*, M. Bourdet ne la doit pas à l'histoire : c'est, au contraire, ce qu'il ajoute à l'histoire. Dès leur enfance, le futur Henri III et la future reine Margot se trouvent rapprochés par une certaine ressemblance intime qui double et fortifie les sentiments naturels d'un frère pour une sœur ou d'une sœur pour un frère. Cette inclination devient plus tard une véritable passion, mais que l'un et l'autre refoule : telle est la raison secrète qui explique le donjuanisme puis les perversités du roi, la vie aventureuse et scandaleuse de l'épouse du Béarnais ; elle explique aussi pourquoi Henri et Margot furent continuellement ennemis, la haine n'étant souvent qu'un amour exaspéré.

Des personnages de grand format... C'est ce que M. André Josset a cherché dans l'histoire de la reine Éli-

sabeth. Mais il ne suffit pas de chercher : il faut trouver, et, au théâtre, ce dernier mot signifie non pas rencontrer dans un livre, mais « réaliser » sur la scène. L'Élisabeth qui nous est présentée au Vieux-Colombier est un personnage de grand format. La Margot et l'Henri III de M. Bourdet n'en sont pas. Mme Yvonne Printemps chante avec gentillesse la romance, et l'on n'a pas le droit de dire qu'elle diminue le personnage. Il manque à l'auteur, semble-t-il, un certain sens de la vie intérieure et du tragique intime : le cas douloureux qu'il veut traiter est projeté dans un univers où une dimension est absente.

La cour de Charles IX et de son frère Henri III a une « atmosphère » qui avait déjà tenté Alexandre Dumas. Mais, ce fut aussi l'erreur des romantiques, évoquer un certain « climat » et accumuler les détails pittoresques sont deux opérations qui ne coïncident pas nécessairement. Shakespeare obtient le premier effet dans ses drames historiques parce qu'il est poète, non parce qu'il est historien. M. Bourdet multiplie les allusions aux faits inscrits dans nos mémoires ; il ressuscite les personnages dont les noms réveillent nos souvenirs ; sa pièce est un défilé fort bien réglé d'hommes et de dames illustres ; tout ce qui est visible est mis sous nos yeux avec une intelligente vivacité. Mais ce qui n'est pas visible ? Pas un instant nous ne soupçonnons l'obscure et ardente vitalité d'un monde où l'on ne sait plus ce qui est décadence ou renaissance.

Il reste donc le pittoresque. L'histoire, collection de costumes, magasin de décors, répertoire d'épisodes, dictionnaire de noms qui font rêver... M. Édouard Bourdet et ses collaborateurs se sont servis de ces inépuisables richesses avec talent et avec goût. Ils ont même un peu trop facilement cédé à la tentation de nous donner une revue à grand spectacle ; la beauté de leurs tableaux n'est pas toujours assez discrète ; il y a dans une certaine somptuosité quelque chose d'écrasant qui n'est pas vraiment royal.

Les Théophiliens, groupe théâtral médiéval de la Sorbonne, ont donné un Festival Rutebeuf; ils ont repris *Le miracle Théophile* adapté par M. Gustave Cohen ; les premières représentations de cette œuvre avaient justement attiré l'attention sur leur équipe d'érudits-acteurs; aujourd'hui, le spectacle est parfaitement au point ; le jeu a enfin cette aisance, cette fluidité, qui est le bénéfice de l'habitude. Il faut donc féliciter les Théophiliens de ne pas renouveler trop vite leur répertoire, d'accepter les lois de la scène, de songer d'abord à la qualité de leurs productions.

Leur prochain spectacle sera donné à la Sorbonne du 1er au 4 mars. Il sera fait de deux mystères : l'un, du XIIe siècle, *Le jeu d'Adam et d'Ève* ; l'autre, du XVe, *La mondanité et la conversion de Marie-Madeleine*, fragment de la *Passion* de Jean-Michel. La première œuvre nous conduit au moment où le drame se détache de la liturgie; elle fut déjà jouée, l'année dernière, par les Théophiliens; le public fut comme saisi par la grandeur et la simplicité de cet acte de foi animé ; le spectateur venu assister à un divertissement érudit se trouvait brusquement transporté devant le portail d'une cathédrale romane.

HENRI GOUHIER.

QUELQUES LIVRES

Les Jeux de la Terre et du Ciel, par Albert Flory
(Le Pigeonnier)

Ce sont de légers poèmes qui se jouent, en effet, entre terre et ciel : des poèmes comparables au rayon un instant sorti de la nue pour se poser sur la montagne, sur la mer, sur Paris, sur les saisons, et qui, en accrochant une lueur à la vision, voire à l'arrière-pensée, d'un instant, révèle soudain son chiffre. Ainsi de ce « paon solaire » :

Le soleil fait la roue à l'horizon, et puis
Traîne en se retirant sa longue queue, la nuit.

Péan Naval, par Pierre Pascal (Éd. du Trident)

Un chant civique, bien lancé vers le large pour célébrer la naissance du croiseur-cuirassé *Dunkerque.* Il y a là une heureuse façon d'introduire dans le haut lyrisme les brutales féeries modernes : dynamos, gyroscopes, distribution électrique, canons monstres, gargousses de mélinite; et davantage : une façon de les soumettre à l'esprit, d'en faire des servantes de la loi juste. Parties d'un ample élan, de nobles cadences se tendent comme une figure de proue, comme une Victoire de Samothrace en acier au nickel.

Le Voilier aux diamants, par Emmanuel Ægerter (Haloua)

Ce ne sont pas les vaisseaux de la vive chanson qui roulent dessus la mer jolie,

L'un chargé d'or, l'autre de pierreries...

C'est un voilier qui s'éloigne entre les rocs, porteur d'un secret trésor, dans la nuit nordique. Pareil à lui, chacun porte les joyaux secrétés par l'ennui, les minutes qui ne survivront et ne brilleront que si l'on sait les sauver du temps en les clivant et en les sertissant d'or. Voici ces diamants, diamants noirs souvent, qui ont conservé leur rayonnement de songe ou de péché... Cela fait un ruissellement assez somptueux, assez romantique, où parfois tel vers,

entre tous ceux qui sonnent, prend une résonance plus profonde. Comme à quelque révélation de la lumière.

Quel être inoubliable ai-je oublié d'aimer?

Face à Face, par Henry Dérieux (Mercure de France)

Devant qui se sentir vraiment face à face si ce n'est devant Celui qui voit les cœurs? Mais nous, pourrons-nous l'entrevoir?

Et le ciel jusqu'à moi glisse-t-il son rayon?

Il faut, pour que la face de Dieu se lève, qu'un grand silence se soit fait et que le vivant connaisse déjà l'immobilité de la mort, le goût du sang qui emplit la bouche et le goût plus affreux de la trahison. Dieu lui a pris la santé, lui a pris le bonheur, il n'a plus rien, — que l'immense espérance. Ces vers clairs, dépouillés, limpides, « sans liesse vaine et sans frayeur », disent bien les étapes où, de veille en veille, le poète va, guidé par l'ange, sur le chemin difficile. Jusqu'à l'aube d'un jour qui n'aura pas de nuit et où, abordant aux parvis, il se verra enfin, face au Christ, comblé d'azur et de lumière.

La Loire de chez nous, par Stéphane Faye
(La Renaissance du Livre)

Voilà une Loire à belles ondes, toute doux-coulante et riante et brasillante, bien verte et bleue, aux couleurs de ses berges et du temps. Sur le Nivernais, un livre bourré d'historiettes qui sentent le fabliau, et de vives anecdotes historiques, un livre bien mis en couleurs et d'un tour alerte, qui semble d'un arrière-neveu de Claude Tillier.

La Victoire de Clotilde, par Marguerite Perroy (Bloud et Gay)

Deux cœurs de femmes, les cœurs de Geneviève et de Clotilde, n'ont-ils pas doucement orienté l'avenir spirituel de la France? N'ont-elles pas fait la France, à l'heure de la destinée, en faisant d'un barbare, au sang terriblement bouillant, un chrétien? Voici l'épopée de Tolbiac et de Reims, simplement retracée, avec un grand respect de l'histoire et une noble véhémence, par Mlle Marguerite Perroy.

Henri Pourrat.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).